

Le divertissement provincial : roman / Henri de Régnier,...

Régnier, Henri de (1864-1936). Auteur du texte. Le divertissement provincial : roman / Henri de Régnier,.... 1925.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

LE ROMAN LITTÉRAIRE
COLLECTION PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE
HENRI DE RÉGNIER, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

HENRI DE RÉGNIER
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Le
**Divertissement
Provincial**

~~~~~\*~~~~~  
ROMAN



PARIS  
**ALBIN MICHEL, Éditeur**  
22, Rue Huyghens, 22

**Le**  
**Divertissement Provincial**

## DU MÊME AUTEUR

---

### ROMAN

La Canne de Jaspe.  
La Double Maîtresse.  
Les Amants singuliers.  
Le Bon Plaisir.  
Le Mariage de Minuit.  
Les Vacances d'un jeune homme sage.  
Les Rencontres de M. de Bréot.  
Le Passé vivant. *roman moderne.*  
La Peur de l'Amour.  
Couleur du Temps (*Le Trèfle blanc. L'Amour et le Plaisir. Tiburce et ses amis. Contes pour les Treize*).  
La Flambée.  
L'Amphisbène, *roman moderne.*  
Le Plateau de Laque.  
Romaine Mirmault.  
L'Illusion héroïque de Tito Bassi.  
Histoires incertaines.  
La Pécheresse, *Histoire d'amour.*  
Les Bonheurs perdus.

### POÉSIES

Premiers Poèmes (*Les Lendemain. Apaisement. Sites. Episodes. Sonnets. Poésies diverses*).  
Poèmes, 1887-1892 (*Poèmes anciens et romanesques. Tel qu'en songe*).  
Les Jeux rustiques et divins (*Aréthuse. Les Roseaux de la Flûte. Inscriptions pour les treize Portes de la Ville. La Corbeille des Heures. Poèmes divers*).  
Les Médailles d'Argile.  
La Cité des Eaux, *poèmes.*  
La Sandale ailée.  
Le Miroir des Heures.  
1914-1916, *poésies.*  
Vestigia Flammæ.

### LITTÉRATURE

Proses datées.

HENRI DE RÉGNIER  
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

---

Le  
Divertissement  
Provincial

ROMAN



PARIS  
ALBIN MICHEL, ÉDITEUR  
22, RUE HUYGHENS, 22

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

*330 exemplaires sur papier de Hollande  
numérotés à la presse  
de 1 à 330*

*650 exemplaires sur vergé pur fil  
Vincent Mongolfier numérotés à la presse  
de 1 à 650*

*25 exemplaires Hors commerce  
sur vergé pur fil Vincent Montgolfier  
numérotés à la presse  
de 1 à XXV*

---

EXEMPLAIRE N° 396

Droits de traduction et reproduction  
réservés pour tous pays.  
Copyright 1925 by Albin Michel.

# Le Divertissement Provincial

---

*A Monsieur Louis Gallier-Le Chesne,  
de l'Académie française,  
43, rue Guénégaud  
Paris, VI<sup>e</sup>.*

*8 avril 192...*

*Monsieur et cher Maître,*

*En vous envoyant le manuscrit dont je vous ai parlé, je vais donc, ainsi que m'y avez engagé, vous rappeler les circonstances qui l'ont mis en ma possession. Auparavant, permettez-moi de me féliciter de l'heureuse rencontre qui m'a donné l'occasion de m'approcher d'un des écrivains de notre temps pour qui je professe la plus vive et la plus sincère admiration. Les beaux romans où vous décrivez, avec une merveilleuse exactitude et une délicieuse ironie, la vie de province aussi bien de nos jours que dans*



*le passé, ont toujours été une de mes lectures préférées. Ayant quelque peu connu par moi-même l'existence dont vous faites de si vivants et pittoresques tableaux, je ne puis que m'incliner devant la vérité de vos peintures. Pas un trait, pas une couleur qui n'y soient de la plus intime justesse. Mais n'est-il pas bien inconvenant que j'aie ainsi l'air de vous donner des certificats qu'il ne m'appartient pas de vous décerner et des louanges qui ne vous appartiennent que trop? Excusez donc mes audaces et souffrez seulement que je me réjouisse de la conjoncture qui m'a valu les trois précieuses soirées qu'il me fut donné, moi indigne, de passer en votre illustre compagnie.*

*Certes, ce serait tirer de cette fortune une vanité bien vaine que de l'attribuer à autre chose qu'à notre présence simultanée en ce triste hôtel de petite ville où survit encore la coutume si démodée de la « table d'hôte ». Un voisinage fortuit et la perspective du cigare solitaire vous inclinèrent sans doute à m'adresser la parole. Votre indulgence me fit l'honneur de ne pas être mécontente de mes réponses et ce fut ainsi que se forma, entre l'un des Quarante et un humble inspecteur d'assurances, un lien passager qui demeurera pour moi un impérissable*

*souvenir. Désormais cette somnolente petite ville de Mesnil-sur-Tarve sera toujours présente à ma mémoire puisque je lui aurai dû une des plus agréables faveurs de ma vie. Je dois ajouter cependant que l'indulgent intérêt qu'a bien voulu me témoigner l'auteur de Une Provinciale de Province et de Ces gens ne s'adressa pas tant au quelconque voisin de table que j'eusse été pour lui, qu'au mutilé de guerre dont la manche vide vous parut une recommandation valable. Votre paternelle sollicitude alla jusqu'à me pousser à vous apprendre que j'avais été blessé dans un des combats qui suivirent et complétèrent la victoire de la Marne. La simple mention de cette blessure ne satisfaisant pas votre sympathie, vous en voulûtes savoir les circonstances et ce fut votre insistance qui me fit vous parler de la maison de santé du docteur Bruneau, ce qui nous ramène, Monsieur et cher Maître, au sujet de ma lettre.*

*En effet, comme je vous le contai, le soir de notre rencontre à la table d'hôte de l'Hôtel de la Paix, dans la petite ville de Mesnil-sur-Tarve, qui, entre parenthèses, semble faite pour servir de cadre à un de vos romans, lorsqu'un éclat d'obus m'atteignit en tuant à mes côtés deux de mes hommes et m'obligea à abandonner le commandement de ma section, je fus transporté*

à l'ambulance installée dans les bâtiments qu'avait occupés la clinique médicale du docteur Bruneau. Ces bâtiments, d'ailleurs, étaient en assez mauvais état et avaient subi des dégâts considérables, ayant été, lors de l'avance allemande, sérieusement bombardés par les avions ennemis. Naturellement, les malades n'avaient pas été épargnés. On avait bien procédé à leur évacuation, mais ce n'était pas une opération facile. Pensez au curieux spectacle que devait présenter cette colonie d'aliénés, de maniaques, de neurasthéniques. Pour comble de malchance ces malheureux furent repérés par les avions et largement arrosés de balles de mitrailleuses. Mon ami l'aide-major Hutin a assisté à cette tuerie. Il a vu le fossé de la route plein de cadavres déchiquetés, mais laissons ces misérables et revenons à la maison du docteur Bruneau où je ne fus pas fâché, souffrant cruellement de ma blessure, de trouver des soins et un lit.

Mon état m'y retint quelque temps. On m'avait logé dans un des pavillons qui avaient le plus souffert du bombardement allemand. Une partie de la toiture avait été emportée et un grand pan de mur s'était effondré. Cependant deux chambres demeuraient encore habitables. On me donna

*celle du rez-de-chaussée. On avait tant bien que mal remplacé les vitres brisées et recollé d'une bande de papier la glace de la cheminée que séparait en deux une fêlure inquiétante. Or, mon bras ne se recollait pas aussi bien que ce miroir blessé et je passai d'assez mauvais jours dans cette pièce. Je souffrais beaucoup et je m'ennuyais mortellement. Sans cela, il est bien peu probable que j'eusse jeté un coup d'œil sur le grimoire que m'apporta, un jour, pour me distraire, l'infirmier qui me soignait. Il avait découvert la chose sous des plâtras. Je la pris négligemment et l'aurais sans doute rendue à ce brave garçon si mon attention n'eût été attirée par l'extrême petitesse et la singulière calligraphie des caractères qui couvraient ces feuillets de leurs lignes extraordinairement serrées. L'idée me vint alors d'occuper mon oisiveté au déchiffrement et à la lecture de ces lignes minuscules.*

*D'abord sans grand intérêt, ce manuscrit me parut peu à peu assez curieux. Il était certainement l'œuvre d'un des pensionnaires du docteur Bruneau, peut-être de l'un de ceux dont mon ami l'aide-major Hutin avait vu au revers d'un fossé les cadavres lamentables. Peut-être avait-il occupé cette même chambre où je commençai à lire ses élucubrations, mais ce ne fut pas là que*

*j'en terminai la lecture, interrompue par une recrudescence de mon mal, recrudescence qui amena mon transfert à un autre hôpital et nécessita l'amputation de mon bras. Aussi fut-ce, une fois guéri et partant en convalescence, que je mis la main qui me restait sur le susdit manuscrit. L'infirmier l'avait placé dans ma cantine, lors de mon envoi à une destination qui eût bien pu être sans adresse. Leur déchiffrement achevé, j'oubliai ces pages étranges qui me revinrent en mémoire au cours de l'une de nos conversations de Mesnil-sur-Tarve où nous traitâmes de certaines singularités de la vie de province. Ce fut alors que je vous parlai de ce manuscrit. Je vous l'envoie aujourd'hui et je serais curieux d'en avoir votre appréciation où je trouverais, avec l'occasion de vous en remercier, celle de vous renouveler, Monsieur et cher Maître, l'expression de ma profonde admiration et de mon sympathique respect.*

ÉTIENNE LEBRUN

20, avenue de La Bourdonnais, VII<sup>e</sup>.

# PREMIÈRE PARTIE

---



## I

Lorsque j'eus remis la clé au concierge et convenu avec lui que je le retrouverais à la gare au train d'onze heures, mes bagages enregistrés et mon billet pris, je le laissai refermer la porte de l'hôtel et j'en écoutai, non sans une légère émotion, le bruit pesant et définitif. Du trottoir, je considérai un instant la façade aux persiennes closes. Avec la rue à peu près déserte et le crépuscule approchant, cette façade aveugle formait un ensemble plutôt morose. D'un jardinet voisin, quelques feuilles avaient volé sur la chaussée et leur rousseur recroquevillée annonçait que l'automne était venu et que l'hiver ne tarderait pas à lui succéder. La fraîcheur de cette fin de journée apportait un premier avertissement. Un léger brouillard estompait le contour des choses et rendait assez mélancolique cette rue peu fréquentée du quartier de Passy, qui portait le nom d'une élégiaque et célèbre poétesse.



Cette femme illustre et malheureuse avait eu une assez misérable destinée et le laurier de sa gloire avait couronné de son immortelle amertume son pauvre visage maigre, osseux et sans beauté, mais je n'étais pas d'humeur à m'attendrir outre mesure sur le sort de Marceline Desbordes-Valmore. Le mien m'intéressait davantage et, sans mériter le grand nom d'infortune, il ne me paraissait pas particulièrement réjouissant. J'étais à une heure de mon existence qui ne m'apportait pas de satisfaction bien appréciable, et l'avenir qui m'était réservé ne présentait pas une perspective des plus agréables, car il consistait tout d'abord à savoir que je ne franchirais plus jamais cette porte de beau chêne bien ajusté, refermée derrière moi par M. Jules Prélart, concierge du logis élégant et confortable dont je pouvais considérer une dernière fois la gentille et correcte architecture et les heureuses proportions, établies, d'ailleurs, sur mes plans, lorsque, quinze ans auparavant, je m'étais décidé à « faire bâtir ».

La mort de ma mère, survenue peu de temps après celle de mon père, m'avait mis en possession d'un honorable patrimoine. J'avais alors vingt-sept ans. Je me portais bien ; je n'étais pas d'un aspect répugnant ; je ne me sentais pas

plus stupide qu'un autre ; j'aimais la vie et j'étais résolu à la vivre commodément et posément. Jusqu'alors j'y figurais un peu comme en surnombre. Bien accueilli partout, tenu pour un gentil garçon, on me faisait bonne mine, mais je ne tirais pas à conséquence. Soudain ma nouvelle situation me donnait du poids et de l'importance. J'aurais pu y ajouter l'appoint d'un bon mariage, mais je ne me sentais aucune envie d'aliéner ma liberté. J'aimais mes aises ; je n'avais pas grand goût pour les responsabilités, aucun pour aucun travail, et un penchant bien déterminé au loisir. Je ne me souciais nullement d'associer mon existence à une autre existence. On a toujours la ressource d'en venir là si jamais l'amour l'exige. Néanmoins, comme je tenais à prendre consistance dans le monde, je jugeai bon d'adopter certaines apparences. Rien ne pose mieux que d'avoir un établissement stable. Je pris donc le parti de faire bâtir et bientôt je m'installai dans ce petit hôtel de la rue Desbordes-Valmore qui, demain, vide de son mobilier dispersé à la Salle des Ventes, passerait en d'autres mains, ne conservant, de tout ce que j'y avais rassemblé, que l'honorable M. Jules Prélart et sa légitime épouse M<sup>me</sup> Honorine Prélart con-

cierges, qui avaient accepté de continuer leurs fonctions au service du nouveau propriétaire de l'immeuble, le mien pendant quinze ans.

Quinze ans ! Avais-je été heureux durant ces quinze années ? Je me réservais de résoudre cette question dans le train qui, le soir même, m'emporterait loin de Paris, vers la nouvelle existence que j'avais acceptée pour des raisons diverses dont la principale était mon incapacité de sortir autrement de l'impasse financière au fond de laquelle je me trouvais. Pour y parvenir, il eût fallu être un autre homme que je n'étais. Mais dispose-t-on de soi-même à son gré ? Dans quelle mesure est-on l'artisan de son bonheur ou de son malheur, le maître de ses actes et de sa nature ? Pendant les heures du long trajet qui me mènerait à P..., j'aurais le temps de m'interroger, de réfléchir, de me souvenir, et le loisir ne m'en manquerait pas non plus, une fois installé en ma morne retraite provinciale. A ce moment, je sentis un petit frisson me parcourir l'échine. Était-ce la fraîcheur du brouillard ? Était-ce l'appréhension de ma nouvelle destinée ? De toute façon je n'allais pas rester indéfiniment planté sur ce trottoir à contempler cette façade. Mon parti était pris et il n'y avait pas à revenir sur ma décision. A quoi

occuper cette dernière soirée de Paris ? Rien de plus simple : dîner au restaurant, puis la gare et l'ultime poignée de main à M. Jules Prélart, quand il me remettrait mes valises, mon bulletin de bagages et mon billet. Mes amis, j'avais pris congé d'eux sans leur annoncer ma disparition définitive. Mes amies, j'avais offert à Jeanne Darnac le suprême bouquet et la petite perle d'adieu. J'étais en règle.

Tout en réfléchissant ainsi, j'avais traversé la place Possoz et gagné la rue de Passy. Les taxis en station, Chaussée de la Muette, commençaient à allumer leurs lanternes. Déjà je levais ma canne pour faire signe à l'un d'eux, quand je me ravisai. Il était encore trop tôt pour me faire conduire à un restaurant du Boulevard. Ne valait-il pas mieux marcher un peu avant la longue immobilité que m'imposerait ma longue clôture en wagon ? Et puis cette atmosphère brumeuse ne me déplaisait pas. Les gens y passaient effacés et les choses y apparaissaient indistinctes. Le Paris que j'allais quitter se faisait déjà pour moi vague et lointain. Il semblait se dissoudre en vapeur, comme pour m'avertir qu'il ne me serait bientôt plus qu'un souvenir voilé et incertain. Cette politesse d'adieu, cette discrétion complaisante à mon

départ m'amusèrent ; j'y voyais une dernière sympathie de l'aimable ville pour l'exilé provincial que j'allais être bientôt.

Cependant, sans y prendre garde, j'avais atteint la Porte de la Muette et les premiers arbres du Ranelagh. Que diable allais-je faire par là ? Ce n'était plus une heure pour se promener au Bois. J'en étais à rebrousser chemin, quand, au contraire, l'idée me vint qu'une marche d'un bon pas, en ces allées déjà presque nocturnes, serait une excellente préparation à mon dîner. Lorsque j'aurais erré quelque temps à travers ce brouillard, quelle plus forte et plus agréable impression me feraient l'atmosphère du restaurant, son aspect de confort, de luxe et de lumière. Le hasard m'offrait l'occasion d'un contraste qu'il ne fallait pas négliger. Donc j'optai pour la promenade sylvestre, brouillardeuse et solitaire, et je m'engageai dans la première allée qui se présenta. Je rentrerais dans Paris par la Porte Dauphine où je trouverais aisément un taxi pour me mener chez Laplace ou dans quelque autre restaurant.

Quand je repense à cette dernière soirée parisienne, je m'aperçois que j'étais dominé par un sentiment singulier dont je ne me rendis compte que plus tard, car ma vie de province

me fit, pour un temps au moins, assez expert aux analyses de moi-même avant que cette faculté se fût perdue dans l'atonie où je m'enlisai peu à peu et à quoi je tentai de remédier par l'acte étrange que j'aurai à rapporter et qui... Mais n'anticipons pas et revenons à l'explication que je me donnai de mon état d'esprit en ce soir de solitude et de départ. Certes ma résolution était fortement et fermement prise. J'avais examiné à fond les circonstances qui m'y obligeaient. Ma détermination, je le répète, irrévocable, se basait sur une parfaite connaissance de mon caractère et de mes capacités. Ce que je faisais, je ne pouvais pas ne le pas faire, mais j'avais la vague, la secrète, la sourde impression que quelque hasard subit pouvait encore se produire, et par quoi ce qui allait être ne serait pas.

Oui, je croyais, sans me l'avouer à moi-même, je croyais sans y croire, à l'intervention de quelque événement soudain qui ouvrirait à ma destinée des perspectives nouvelles et autres que celles dont la certitude médiocre m'avait semblé inévitable... Oui, j'attendais, pour tout dire, une sorte de miracle, oh ! un miracle bien humble, mais un miracle tout de même, et cette croyance, cette attente étaient d'autant plus

étranges que ma vie jusqu'à présent n'avait jamais connu aucune circonstance exceptionnelle. Les aventures y manquaient complètement, tout s'y était passé dans l'ordre le plus logique et même avec la plus exemplaire platitude, mais peut-être justement, de cette plate régularité de mon existence, naissait en moi cet espoir chimérique de quelque compensation imprévue, cette attente de quelque brusque faveur du hasard.

Je me sentais obscurément y avoir droit. Tout homme est valable pour une certaine quantité d'imprévu. D'ordinaire cette quantité se divise en fractions, mais il arrive aussi qu'elle s'accumule et forme une sorte de réserve mystérieuse dont l'on touche, en une fois, la somme entière. Elle est inscrite au compte de chacun, et chacun, tôt ou tard, la réalise. Pourquoi le moment ne serait-il pas venu pour moi de cette échéance? N'étais-je pas dans les conditions requises? Pourquoi l'événement ne se produirait-il pas, ce soir, ce dernier soir? Il pouvait prendre toutes les formes. Les stratagèmes du hasard sont infinis et ses figures innombrables. Ce bois sombre, ce brouillard, aussi bien que n'importe quel lieu de lumière ou de fête, n'étaient-ils pas pleins de

toutes les possibilités? Tout est propice au hasard et il n'a besoin que de lui-même pour créer l'événement ou la rencontre qui bouleverse les vies. Pourquoi la mienne ne subirait-elle pas le choc qui en briserait l'édifice médiocre à travers les débris duquel l'issue m'apparaîtrait? Dans quelques heures tout y serait-il changé? Peut-être n'y resterait-il plus rien de mes projets actuels? Tout homme, si humble qu'il soit, est toujours prêt à l'extraordinaire. Toute vie, si pauvre qu'elle soit, attend son miracle et la mienne, inconsciemment, obscurément, médiocrement, avait peut-être toujours attendu le sien...

En ces pensées, alors extrêmement vagues et indistinctes et que je n'ai quelque peu précisées que plus tard, je continuais d'avancer dans l'allée plus que crépusculaire. Les passants y étaient rares et leur croisement ne troublait pas ma rêverie. Le brouillard rapidement épaissi rendait le Bois au silence. Les bruits de la ville n'y parvenaient plus. Parfois le roulement d'une voiture, proche ou lointaine, perceptible, avec l'éclat strident ou assourdi d'une trompe d'auto. Ça et là un feu de lanterne trouait l'ombre. Un pas grinçait sur le gravier. Avec son silence le Bois avait pris son odeurnocturne où se discer-



naient les senteurs nuancées de l'automne. Cela composait un parfum humide et profond qui semblait venir de très loin. J'en étais entouré comme si je me fusse trouvé au centre d'une vaste forêt et non dans un bois de plaisance dont les lisières touchaient aux maisons. Cependant j'y éprouvais une véritable impression de solitude et, quoique ma promenade eût été assez brève, j'avais l'impression d'avoir marché longtemps. Néanmoins je n'étais arrivé qu'au bord du lac, mais depuis quelque temps je ne rencontrais plus ni un piéton ni une voiture. L'heure tardive, le brouillard contribuaient sans doute à faire de l'endroit où j'étais parvenu un lieu parfaitement désert. A m'éloigner davantage, je risquais de m'égarer, d'autant que l'obscurité m'empêchait de profiter des poteaux indicateurs. Le mieux semblait donc de suivre le sentier qui contourne le lac et de regagner ainsi la Porte Dauphine.

Comme je m'engageais dans le sentier qui longe la berge, je croisai un garde du Bois et je le heurtai presque au passage, car le brouillard au bord de l'eau était devenu vraiment très épais. On ne voyait pas à vingt pas devant soi. Les arbres de l'île n'étaient distincts que par la masse plus sombre qu'ils formaient. A certaines

places le sentier traversait des groupes d'arbres qui en redoublaient l'obscurité. Or, à peine eus-je fait quelques pas sous l'une de ces voûtes de feuillages assez basse que je ressentis à l'épaule un choc violent comme si je me fusse cogné à quelque tronc. Instinctivement, je reculai en même temps qu'une vive lumière m'éblouissait et que, dans le rayon qu'elle projetait, je distinguais, au bout d'un bras, une main et, à cette main, la lame nue d'un couteau. Je ne suis pas plus poltron qu'un autre, mais j'avoue qu'à cette vue mon cœur battit violemment. J'étais sans arme, et l'endroit où je me trouvais était désert, le brouillard intense, l'eau proche. Quelle fin stupide et ridicule que mourir ainsi, en fait divers, à sept heures du soir, en plein bois de Boulogne !

Tout en faisant ces rapides réflexions, j'avais bondi en avant et saisi le bras armé qui me menaçait. Je le repoussais et je le tordais avec force si bien que, dans la lutte, la lampe électrique que tenait, de l'autre main, mon agresseur se retourna et l'éclaira soudain au visage. C'était celui d'un homme encore jeune, l'air brutal et dur. Il avait de gros sourcils et une forte moustache ; la bouche ouverte, il semblait sur le point de crier. J'apercevais à son cou le col

d'une veste de cuir. Je serrai plus vigoureusement encore le bras que j'avais saisi et dont je tordais rageusement le poignet. La bouche de l'homme s'ouvrit plus grande. Immobilisé et tenaillé par mon étreinte, il devait souffrir cruellement, car il ne songeait pas à se servir de son couteau dont je m'attendais toujours à recevoir la pointe dans le corps. Soudain j'entendis le bruit d'un objet tombant sur le gravier et un juron formidable. L'homme, dans un effort désespéré, avait dégagé son bras et lâché son arme. Avec un bruit de feuilles froissées et une galopade, mon agresseur décampait. J'étais seul, au bord du lac, dans le brouillard de plus en plus compact. A toutes jambes, je grimpai la pente de gazon qui séparait le sentier lacustre de la grande allée carrossable. Comme je l'atteignais une voix rude m'interpella :

— Eh ! dites donc, on ne marche pas sur les gazons !

C'était sans doute le garde de tout à l'heure, mais je fis la sourde oreille. Je n'avais aucune envie d'expliquer à ce brave fonctionnaire ce qui venait de m'arriver. Mon agresseur était déjà loin et il y avait peu de chances de le rattraper. Au cas où le garde et moi nous y fussions parvenus, il s'en fût suivi toute une série

de formalités assommantes. Le plus sage était de le laisser courir, d'autant plus qu'approchait l'heure de mon dîner et que celle du train viendrait bientôt après. On ne procède pas à une arrestation le soir d'un départ. Je m'étais d'ailleurs tiré à bon compte de cet incident. N'était-ce pas l'essentiel ?

Tout en me dirigeant vers la Porte Dauphine, je réfléchissais à ce qui venait de se passer. L'aventure, car c'en était bien une, était assez singulière. Sa première singularité était que j'en eusse été averti par une sorte de vague presentiment. Cet inattendu, cet imprévu auquel je croyais avoir droit, se manifestait d'une façon soudaine et quelque peu brutale, et sa première manifestation se produisait juste au seuil de la nouvelle vie que j'allais adopter. Était-ce donc un indice qu'elle serait pleine de péripéties et d'événements ? Certes je ne le pouvais guère supposer et vous serez de mon avis lorsque je vous aurai exposé l'avenir auquel j'avais acquiescé. Bref, je venais de faire assez brusquement connaissance avec l'insolite, sous une forme, je dois dire, plutôt banale, celle de l'attaque nocturne. En somme, le fait méritait-il vraiment cette qualification dramatique ?

Tout d'abord, en reconstituant tant bien que

mal la silhouette de mon agresseur, je ne pouvais lui trouver l'allure classique du rôdeur et de l'apache. L'homme avec sa veste de cuir avait plutôt l'aspect d'un chauffeur d'auto et il était nu-tête. Or, les rôdeurs et les apaches n'opèrent pas d'ordinaire la tête nue, cela vous fait remarquer; tandis qu'un feutre ou une casquette peut aider à dissimuler le haut d'un visage. Ensuite l'homme n'était sûrement pas un professionnel de l'agression, car la sienne manquait de méthode. Le lieu en était médiocrement choisi, trop près de l'allée carrossable. Et puis il lui eût été facile de m'assaillir par derrière ou de côté, de me frapper dans le dos et de me pousser dans le lac après m'avoir dévalisé. Pourquoi m'attaquer de front, avec ce couteau brandi d'une main et cette lampe électrique de l'autre? C'était une agression de théâtre, une scène d'ambigu ou de feuilleton. J'avais donc eu affaire non à un professionnel, mais à un amateur, peut-être même à un farceur. N'avait-on pas voulu simplement me faire peur ou ne m'étais-je pas trouvé en face d'un fou? En ce cas j'avais couru un réel danger.

A quoi bon, d'ailleurs, y avoir échappé? Qu'allait être la vie qui s'offrait à moi? Le

geste de cet homme ne signifiait-il pas que j'eusse dû m'en délivrer ? Eh ! qui vous dit que je n'y aie pas songé et que le courage ne m'en ait pas manqué ! Il est bien aisé de dire à quelqu'un : « Tu n'as plus rien à faire en ce monde. Supprime-toi. » On a beau jeu de conseiller le suicide à autrui. Oui, je savais bien que j'étais ce qu'on appelle un « homme fini » et cependant une force obscure, un obscur espoir de « quelque chose » me poussaient à vivre, une sorte de foi à cette dette mystérieuse que contracte envers nous la destinée et dont nous attendons malgré nous l'échéance...

Vous connaissez trop la salle du Restaurant Laplace pour qu'il soit utile que je vous la décrive. Elle offre un bon décor de vie moderne, élégant et confortable. Pour y pénétrer il faut faire partie de ceux que l'on appelle les privilégiés. C'est un lieu coûteux et que ne fréquentent pas les petites bourses. Ce soir-là, il avait son aspect accoutumé. L'été, il n'a guère qu'une clientèle de passage et d'étrangers. En octobre la saison reprenait. Les maîtres d'hôtel accomplissaient leur fonction avec sérieux et non plus avec cette complaisance dédaigneuse qu'ils manifestent

durant la morte-saison où ils montrent un mépris condescendant et mal dissimulé pour les dineurs qui, au lieu de suivre la mode et d'être allés goûter les plaisirs de Deauville ou de Dinard ou les délices mondains et cynégétiques de la vie de château, continuent à fouler l'asphalte de Paris, sans se conformer à l'usage des villégiatures estivales. Ce soir-là donc, le restaurant avait retrouvé sa physiologie habituelle. Beaucoup de tables étaient déjà occupées. Cependant j'en trouvais une à ma convenance. Une fois assis, je me mis à considérer l'assistance.

Par un hasard dont je me félicitai, je n'y distinguai aucune figure de connaissance. Cet isolement était comme le signe de la solitude où j'allais vivre désormais. Déjà il me semblait n'être plus celui que j'avais été. La distance qui m'en séparait faisait de moi mon propre fantôme. Mais les maîtres d'hôtel consentent-ils à servir ces gens-là ? Ma nouvelle condition n'était probablement sensible qu'à moi-même, car bientôt je fus en présence d'un excellent potage que suivit ponctuellement le repas commandé. Peu à peu, mille souvenirs du passé m'assaillirent et me reportèrent à l'époque où j'étais un des habitués de

l'établissement. A ces souvenirs je redevais un vivant et je cessais un instant de me croire aussi mort à tout ce qui avait jadis été ma vie que si le coup de couteau de l'homme du Bois eût fait de moi un corps inerte étendu dans le sentier qui borde le lac... J'étais donc encore quelqu'un semblable aux autres. Je pouvais ordonner que l'on m'apportât telle viande ou tel vin, me lever, aller parler à ce monsieur là-bas, gifler cet autre si cela me plaisait, aborder cette femme qui, debout à l'entrée de la salle, se débarrassait de son manteau et riait.

Il y avait là un certain nombre de ses pareilles, assises à diverses tables, toutes élégantes et parées. Je les examinai avec un intérêt subit. Je les considérais du même œil que je les regardais jadis. Or, je dois noter une particularité de ma nature et de mon caractère. Il y a des gens à qui la vue d'une femme jolie et qui leur plaît donne immédiatement une certaine surexcitation d'imagination. Je ne veux pas parler là de désir physique ; l'impression qu'ils éprouvent est tout autre. La présence proche ou lointaine d'une femme fait naître en leur esprit ce que j'appellerais volontiers une atmosphère d'aventure. Ils la supposent le signal, dans leur vie, d'une série de circons-



tances plus ou moins romanesques qui vont transformer leur existence et par lesquelles ils entreront dans le dramatique, le tragique ou le chimérique, à moins qu'elles ne les conduisent au bonheur. La femme les met dans un singulier état d'illusion et de transe d'où il résulte que parfois ils en perdent les moyens qui leur permettraient de la conquérir, et qu'au lieu d'agir ils en attendent la possession d'on ne sait quelle merveilleuse entremise du hasard.

Cette dernière disposition que j'ai assez souvent observée chez autrui, j'avoue que je ne l'ai jamais constatée chez moi. Les femmes que j'ai eues, je ne les ai jamais attendues d'aucune aide extérieure, je ne les ai jamais eues qu'à un discernement assez juste des possibilités de les avoir. Je sentais très nettement celles qui échapperaient à mes visées et celles qui offraient quelques chances qu'elles y fussent sensibles. Sur ce point je ne me trompais guère. En amour, ou du moins en tactique amoureuse, j'ai été toujours un réaliste. J'ai eu les femmes que je pouvais, pratiquement, et que je devais, logiquement, avoir. Aussi mes souvenirs d'amour n'ont rien de romanesque. J'ajoute qu'ils n'ont rien non plus de douloureux. J'ai pu souffrir de certaines femmes,

mais ces souffrances n'ont jamais été de celles qui laissent dans la mémoire des marques indélébiles. Il est vrai aussi que les femmes ne m'ont pas donné de ces ivresses des sens et du cœur qu'on ressent d'elles, quand elles sont non pas le prix d'une conquête raisonnée, mais un don miraculeux de la vie.

Si je rapporte ces particularités et si je me laisse aller à ces digressions, c'est pour bien montrer qu'il n'y avait rien en moi du héros de roman, ni rien qui fît de moi quelqu'un d'exceptionnel. J'en ai connu de plus chimériques que je ne l'étais. J'acceptais l'existence en ses données ordinaires et cependant, tout au fond de moi-même, je ne pouvais m'empêcher de penser qu'il m'était dû par la destinée un arriéré d'aventures, si toutefois, comme je le croyais, toute vie humaine en doit comporter une part. Obscurément j'étais persuadé que cette part me reviendrait un jour, et quelles que fussent les conditions de vie où je me trouverais. Où que je me réfugiasse, la destinée saurait bien me relancer et me saisir quand elle le jugerait bon. Elle pouvait le faire à cette table de restaurant, comme elle eût pu le faire auparavant, comme elle le pourrait dans ce train où j'allais monter tout à l'heure, comme

elle le peut partout et à toute heure, avec quiconque, lorsqu'elle en a décidé ainsi.

Cette croyance à une sorte de mise en réserve par la destinée en vue d'une utilisation secrète se renforçait singulièrement par ce qui venait de m'arriver. Il s'en était, en effet, fallu de peu que je ne reçusse dans la poitrine le couteau de l'inconnu qui m'avait si bizarrement assailli. Que ce fût un apache ou un fou, le danger avait été réel. A l'apache, j'avais échappé, je ne savais trop pour quelle cause. Quant au fou, il aurait fort bien pu ne pas se borner à une démonstration. Dans les deux cas j'avais risqué la mort d'assez près. Devais-je me féliciter de ma chance? Peut-être eussé-je pu trouver l'indice d'un certain plaisir à vivre dans le regret que j'éprouvais à la pensée qu'il faudrait bientôt me lever de cette table où je dégustais confortablement des mets choisis, pour affronter le brouillard et me diriger vers la gare. A cette impression se mêlait le souvenir de certaines soirées où je dinais à cette même place, soit seul, soit avec des amis. Je me rappelais des visages sympathiques, des conversations intéressantes, puis les mille petits agréments de l'existence parisienne; je me revoyais entrant dans quelque salle de théâtre

ou de concert, visitant quelque exposition ; je revoyais certains salons que je fréquentais avec plaisir, certaines personnes dont la société m'avait diverti. Tout cela avait constitué un ensemble de vie facile et animée d'où se détachaient certaines images plus intimes. Des mains pressaient les miennes ; je goûtais la douceur d'une bouche, la grâce d'un sourire, la beauté d'une chevelure, la peau si diverse d'un beau corps. Mille gestes, mille attitudes, mille détails me repassaient par l'esprit. Une sorte de mémoire sensuelle et sentimentale venait de se réveiller en moi, avec une envie d'étreindre et de saisir quelque forme vivante de mon désir.

Il y avait dans la salle un certain nombre de femmes et mon regard allait de l'une à l'autre avec une telle insistance que plusieurs s'en aperçurent, mais bientôt un curieux phénomène se produisit en moi. De chacun de ces visages je cueillais un trait, une expression, puis ces traits, ces expressions se fondirent, s'amalgamèrent dans mon esprit, et une figure s'en forma... A mesure qu'elle se composait, il me semblait la reconnaître. Un nom me vint aux lèvres et je le prononçai presque à haute voix : Claire. A peine ce nom prononcé, l'image de

celle qui le portait fut si nette, si présente que j'eus la sensation qu'elle était là. Je voyais son cou flexible, sa bouche, ses yeux, et cette chevelure souple et massive qui était sa plus belle beauté.

Claire, Claire Derveneuse ! Cette Claire avait été ma maîtresse pendant deux ans et une des causes de ma déconfiture pécuniaire actuelle. En me « mettant avec elle », je savais très bien, d'ailleurs, ce qui en résulterait. J'avais, ai-je dit, de l'amour, une certaine vue réaliste. Je savais Claire une femme coûteuse et qu'elle me coûterait. Elle avait déjà ruiné plusieurs de mes amis et il n'y avait aucune raison pour que j'échappasse à leur sort. Pourquoi Claire, femme entretenue et habituée à l'être largement, eût-elle renoncé en ma faveur à ses goûts de dépense et de luxe ? Pourquoi se serait-elle transformée pour moi en une personne soudain désintéressée ? Il faut accepter tout être comme il est. Il était naturel à Claire Derveneuse d'être dispendieuse. Elle le fut. En la voulant, je savais à quoi je m'exposais. Je savais qu'au bout d'un temps facile à calculer ce serait une ruine complète et que je n'aurais aucun reproche à lui en faire. Claire ne se donnait point pour ce qu'elle n'était pas. Sa vénalité

était honnête. En échange de son beau corps, elle en acceptait la valeur convenue. Que cette valeur représentât ma liberté, l'indépendance de ma vie, cela, c'était mon affaire. Claire me concédait la jouissance de sa personne pour le temps où je serais capable de lui en fournir l'équivalent pécuniaire, son visage, son rire aux dents éclatantes, sa joie de belle créature indifférente, complaisante et paisible.

Je me suis demandé souvent pourquoi, sachant fort bien qu'une fois ma ruine accomplie, je serais incapable de me recréer une indépendance, je n'avais pas reculé devant la perspective de l'avenir qui m'attendait. Comment suis-je allé d'un pied léger vers le piège où je suis maintenant pris et entravé à jamais ? Notez que je n'aimais pas Claire Derveneuse. Ce n'est donc pas la passion qui m'a conduit à elle. Certes elle m'inspirait du désir, mais un désir normal, sans frénésie, sans inquiétude, désir tranquille dont la tranquillité était due probablement à la certitude de pouvoir l'assouvir dans des conditions précises. Je savais que nul obstacle ne s'y opposerait et que tout se résumerait en une question d'argent. Il me suffirait de sacrifier une certaine somme pour m'assurer la possession passagère de Claire.

Je ne souhaitais rien d'autre qu'un moment de sa chair et de sa beauté et je calculais le plus froidement du monde ce que me coûterait ce moment et jusqu'où mes ressources me permettraient de le prolonger. Je savais quelles seraient les conséquences de ce marché et cependant je n'avais pas hésité devant elles. C'est tout cela qui me donne à penser que j'obéissais à une sorte de fatalité sournoise. Ne fallait-il pas, pour des buts secrets, que se produisissent dans ma vie certaines circonstances afin que j'en arrivasse où je suis ?

J'ai dit tout à l'heure avec quelle singulière précision s'était formée, de traits épars, l'image de Claire Derveneuse et je viens de résumer les souvenirs et les réflexions que cette image évoquait en moi. Pour mieux en suivre le fil j'avais à demi fermé les yeux. Quand je les rouvris, l'image s'était encore précisée, au point que je crus à une véritable hallucination. Je voyais Claire Derveneuse assise à une table voisine de la mienne, mais cette fois je n'avais plus affaire à un jeu de ma mémoire. C'était bien Claire Derveneuse elle-même. Entrée sans que je m'en aperçusse, elle avait pris place à cette table inoccupée avec les gens qui l'escortaient. Je ne les connaissais pas. A

leur mine, ce devaient être des étrangers, des Argentins probablement. Un de ces hommes était assez beau, l'amant de Claire, sans doute, car ses compagnons semblaient le considérer avec envie. Sûrement, ils ne servaient que de comparses. Le beau garçon brun aux moustaches en croc, le dîner fini, la soirée passée au théâtre, reconduirait Claire chez elle. Je les imaginais rentrant dans cette chambre dont les moindres objets m'étaient familiers et où j'avais si souvent possédé Claire. Je revoyais le vestibule de l'hôtel, l'escalier aux tapis épais, le salon que l'on traversait, les faïences persanes du cabinet de toilette d'où Claire ressortait demi-nue, dans le frais et violent parfum de sa peau odorante. Je me rappelais des attitudes, des gestes, des paroles et cette évocation ne me causait aucune espèce de jalousie. Cependant Claire était belle et désirable, mais je n'avais jamais été jaloux du désir que pouvait inspirer sa beauté. D'où venait cette indifférence ? Sans doute de ce que je n'avais jamais aimé Claire. L'aimer, non certes, mais avais-je même éprouvé beaucoup de plaisir à sa possession ?

Pour me retrouver plus proche du passé sensuel qu'elle me représentait, je jetai un regard vers elle. Toutes les beautés de son corps réap-



parurent à ma mémoire avec l'usage voluptueux que j'en avais fait. En pensée je touchais ses fermes seins, son ventre doux, je baisais sa bouche ; je regardais au fond de ses yeux. Tout cela composait un très agréable souvenir. Rien de plus. Claire n'avait pas pris pour moi de valeur nouvelle. Le temps ne lui avait rien ajouté. La posséder m'avait été agréable. Oui, agréable était le mot juste. Souvent même, lorsque j'étais l'amant de Claire, la possession, non seulement de maintes femmes, mais encore de maints objets, m'eût été plus précieuse que la sienne. Mise en balance avec un bibelot, Claire n'eût pas toujours fait pencher le plateau en sa faveur. Notez que je n'en rendais pas moins justice à ses mérites. Ils étaient grands, aussi trouvais-je naturel qu'elle les fit payer leur prix. Sans doute elle n'y manquerait pas avec son Argentin. Je n'avais jamais douté que Claire ne finit dans l'opulence. C'était une femme de tête et cela se voyait à la façon sérieuse et attentive avec laquelle elle commandait son dîner, aussi bien qu'aux énormes perles de son collier. Depuis moi Claire avait fait belle carrière et elle irait loin à moins que quelque catastrophe ne survint.

Sur ce, je me laissai aller à des imaginations

de roman feuilleton. En un instant les pires éventualités me passèrent par l'esprit. Cambriolage, vol, assassinat. Les grosses perles sont un appât bien tentant. Ces Argentins avec qui elle dînait ne seraient-ils pas des gens à tenter sur elle un mauvais coup ? La vie d'une courtisane est pleine de risques et de dangers. Soudain ces gens ne me disaient rien de bon. Le plus grand avait l'air plus que suspect et les deux autres avaient véritablement mines de brigands. J'imaginai Claire emmenée par eux dans quelque lieu écarté, enlevée en auto, ligotée, chloroformée, égorgée. Les magnifiques perles blanches qui cerclaient son cou devenaient des perles rouges. De la plaie ouverte, son sang coulait. Certes, c'est affreux de tuer une femme, mais les perles valaient bien un tel forfait. Mentalement je supputais leur valeur. Elles représentaient une somme considérable. Claire les avait gagnées une à une. Elles étaient comme l'enseigne de sa profession de courtisane, mais elles étaient aussi pour elle la sécurité de l'avenir, l'indépendance de la vieillesse.

Que je possédasse pareille somme, et il n'était plus question de départ ! Je rentrais dans la vie ; les portes de ma Destinée se rouvraient. M. Jules Prélart, mon concierge, ramenait

de la gare mes bagages, Mon hôtel redevenait ma propriété. L'électricité rallumée y éclairait mon mobilier retrouvé. L'or sonnait dans mon gousset; les billets se froissaient dans mon portefeuille. Si la fantaisie m'en prenait, Claire m'appartiendrait de nouveau en son corps jeune et voluptueux. Ah ! comme j'en goûterais mieux maintenant la saveur et le parfum ! Comme la vie prendrait à mes yeux un nouveau prix ! Il me semblait que je n'en eusse pas su jouir. A présent je ne dilapiderais plus ses joies. Oh ! je ne lui demanderais rien d'extraordinaire, je ne serais ni exigeant, ni romanesque. Qu'elle me donnât simplement l'indépendance, le loisir, la faveur de disposer de moi-même. Et toutes ces perspectives, toutes ces possibilités étaient contenues dans ces perles que retenait un fil si mince ! D'ailleurs, ce ne serait que justice qu'il m'en revînt quelques-unes, celles que Claire me devait. Ah ! comme elle rirait si je m'avisais de les lui réclamer, tandis que, si j'arrivais jusqu'à elle doucement, si je la serrais soudain à la gorge en la frappant de quelque arme, elle ne pourrait pas me résister et le collier serait à moi !

A moi ! Un léger tintement de verrerie me fit sursauter. J'avais par mégarde heurté mon

verre avec la lame du couteau de table que je tenais à la main. J'en considérai le bout arrondi et je me mis à rire silencieusement. Décidément je rêvais tout éveillé. Que signifiaient ces divagations saugrenues ? Est-ce que ma rencontre nocturne du Bois m'aurait troublé la cervelle ? A quoi songeais-je ? Était-ce assez bête ! Au lieu de m'attarder en ce restaurant surchauffé, je ferais mieux d'aller prendre l'air et de me diriger sagement vers la gare. Qu'avais-je dorénavant de commun avec ces hommes et ces femmes attablés là ? Leur vie n'était plus ma vie. Leurs plaisirs ne seraient plus les miens. Ils faisaient partie d'un monde autre que celui où j'allais entrer désormais. Le leur était le monde du travail et de la puissance. Leur fortune, leur état, leur métier, leur industrie leur donnaient le droit d'y figurer, de s'asseoir à ces tables, d'y dépenser un argent qu'ils possédaient ou qu'ils avaient gagné, d'en faire des viandes, des vins, des femmes, des perles. Ruiné, fini, sans ressources, je préférerais m'exclure de leur société plutôt que d'y reconquérir une place par mon travail et par ma volonté. Bientôt, j'aurais rompu les liens qui me rattachaient encore à eux et déjà je leur étais devenu étranger, si étranger que Claire ne

me reconnaissait même pas. Au bruit de mon couteau contre mon verre elle avait tourné la tête de mon côté. Ses yeux m'avaient considéré un instant, puis s'étaient détournés comme si mon visage se fût complètement effacé de son souvenir. C'est une singulière impression que de ne plus exister pour un être qu'on a tenu dans ses bras, touché de sa chair. Peut-être est-ce très douloureux ? Je ne savais plus.

J'avais fait signe au maître d'hôtel. La note pliée sur l'assiette, il s'avancait, souriant et gras. A un fort pourboire l'homme s'inclina :

— Monsieur le baron retient-il sa table pour demain ?

Je fis signe que non et je sortis.

Dehors, il faisait beau. Le brouillard s'était dissipé. La lune brillait au ciel. Les hauts lampadaires lançaient de roses clartés. Ma montre marquait dix heures passées. J'appelai une voiture. Le moment de mon départ approchait. Maintes images se pressaient dans ma mémoire. Départs de jadis, d'hiver vers la Côte d'Azur, d'été vers les plages normandes, départs d'automne ou de printemps vers l'Italie ou l'Espagne. Des souvenirs affluèrent. Je revoyais des campagnes, des villes, des sites, des figures.

Agitation heureuse des départs, empressement des retours, je ne vous connaissais plus ! Ah ! comme l'on humait agréablement l'air de Paris après ces absences, comme le pas résonnait agréablement sur son sol ! Et les rentrées dans la maison familière, les lettres entassées et qui attendent, la chambre et le lit retrouvés, les habitudes reprises, les premières poignées de main échangées ! O départs, ô retours de jadis, c'était donc fini de vous ! Ce soir était mon dernier soir de Paris. Cette gare vers laquelle je me dirigeais allait s'emparer de moi et ne me laisserait plus m'échapper, ce train que je prendrais m'emporterait pour jamais. Toute une partie de ma vie devenait irrévocablement du passé. Je ne reverrais jamais plus cette maison, ce réverbère, ce passant, le dos de ce cocher, plus jamais le visage ancillaire de M. Jules Prélart que j'apercevais debout près de mes valises, dans le brouhaha du grand hall où il m'attendait ponctuellement. Soudain une lourde détresse m'accablait. Ah ! pourquoi le couteau du rôdeur ou du fou n'était-il pas entré dans ma chair ? Pourquoi, au lieu de monter dans ce compartiment de wagon qui sentait la suie et la poussière, n'étais-je pas étendu dans ce sentier solitaire du Bois, san-

glant, inerte, auprès de ce petit lac tranquille, sous la calme clarté de la lune ?

\*  
\* \*

J'étais seul. Au départ de Paris plusieurs voyageurs firent mine de s'installer auprès de moi, mais, finalement, aucun n'y prit place. L'un d'eux, un gros homme, qui avait disposé son bagage dans le filet, était venu le reprendre au bout d'un moment pour le porter ailleurs. Donc le compartiment m'appartenait tout entier. Je pouvais m'y étendre à mon gré, déranger les coussins, voiler ou non la lampe, lire, dormir, m'y comporter à ma guise. J'étais seul sans personne à qui adresser la parole ou qui me l'adresserait. Rien ne distrairait mes pensées et j'avais une dizaine d'heures devant moi pour les ruminer. Aucun dérangement possible. Je n'aurais même pas à changer de train à Vallins, comme on le faisait jadis pour aller à P..., où j'arriverais directement vers huit heures du matin.

Cela ne ressemblait plus aux voyages de mon enfance. En ces temps, quand nous allions à P..., on s'arrêtait à Vallins en pleine nuit, où

l'on attendait, trois heures, la correspondance. On les passait à errer dans la gare à peu près déserte ou réfugiés dans la salle d'attente. En des globes dépolis le gaz éclairait des fauteuils et un canapé de velours verdâtre. Au buffet, un garçon somnolent versait dans les tasses un café dont l'arome était sûrement endormi. Parfois un homme d'équipe passait sur le quai traînant un chariot ou balançant une lanterne. On était fatigué et ahuri. A l'eau de la fontaine on lavait ma figure et mes mains charbonnées. Mon père pestait contre la mauvaise organisation des correspondances et maudissait la Compagnie. Ma mère se taisait, souriante sous le tulle à pois de sa voilette et me rappelait quand j'étais resté trop longtemps grimpé sur la bascule à peser les bagages. Le temps passait. Puis l'air fraîchissait. Les objets, dans une vague blancheur, devenaient plus distincts. Soudain un sifflet enrôlé annonçait la vieille locomotive qui venait s'atteler au train pour P... après être allée s'abreuver à la trompe pachydermique du poste d'eau.

J'ai dû faire cinq ou six de ces voyages, de ma septième à ma quatorzième année. Celui-là fut le dernier. A cette époque une brouille sépara mon père de sa sœur M<sup>me</sup> de Chal-



tray. De cette brouille je n'ai jamais su les motifs exacts, mais elle fut durable et toutes les relations furent rompues entre la tante Chaltray et nous. A partir de ce moment, nous ne revînmes jamais à P... Aussi mes souvenirs de P... dataient-ils d'entre mes sept et quatorze ans. Ils auraient donc dû être assez nets et j'aurais dû pouvoir les répartir entre les divers séjours que je fis à P..., mais ils se confondaient et s'enchevêtraient en une seule masse. Cela vient sans doute de ce que tous les séjours à P... se ressemblaient au point de me paraître n'en former qu'un seul. Il est vrai que la vie d'un enfant dans une petite ville de province comporte des événements peu variés. Dès que j'y songeais, à ces menus événements, je les retrouvais, je les recomposais aisément. Le principal, et qui me frappait le plus, dès mon arrivée, était l'heure insolite des repas. On déjeunait à dix heures et l'on dînait à cinq heures et demie. Cet horaire gastronomique et provincial provoquait les protestations de mon père, mais ma tante Chaltray tenait bon. Pour moi, ce que je voyais de plus clair dans cette distribution des journées, c'était d'être des journées de vacances et par conséquent agréables à ma paresse. Je les passais à

mon gré et les occupais de mon mieux aux jeux de mon âge. Ces jeux avaient pour théâtre le plus ordinaire la cour et le jardin, séparés de la maison par le Mail et le Champ de foire. Les jeux du jardin consistaient à y rôder interminablement, à faire manœuvrer la pompe, à remplir le bassin, à élever des têtards de grenouilles ou de crapauds, à guetter les lézards, à grimper dans un gros noisetier, à manger des fruits, à bouleverser le petit pavillon où l'on rangeait les graines et les outils, à escalader le mur pour m'y tenir à califourchon. Dans la cour, mes amusements étaient plus tranquilles, beaucoup de travaux à la bêche et à la pelle et de longues conversations avec la cuisinière Mariette...

Après les jeux, il y avait les promenades. Elles se réduisaient à un certain nombre, de buts et de durée à peu près fixes : suivre la grande avenue de platanes et la route qui la continuait jusqu'à la chapelle de Sainte-Agathe où l'on entrait un instant avant de s'en retourner ; longer le canal jusqu'à un certain pont ; aller jusqu'aux étangs de Vitry ou jusqu'au bois de Vunay ; faire le tour de ville pour aboutir à la gare. Il y avait aussi des courses plus lointaines aux deux fermes de la Vitrierie et des Motins que

possédait la tante Chaltray, sans oublier les flâneries à travers les pauvres rues de P... avec arrêt chez le confiseur et chez le pâtissier. De plus il fallait compter les visites. Il y avait à P..., ainsi que le disait ma tante avec fierté, « pas mal de société », ce qui nécessitait la « tournée » à l'arrivée et au départ.

Dans certaines maisons je rencontrais des enfants de mon âge. Tout cela se répétait uniformément à chaque séjour. De ces séjours, le souvenir des lieux me demeurait assez présent, si les figures s'étaient effacées de ma mémoire qui n'avait guère retenu que quelques noms. Comment avaient bien pu être monsieur X..., madame Z..., les petits G..., les petites L...? Néanmoins, je me rappelais très bien que, de ces gens, certains me plaisaient, tandis que d'autres m'étaient antipathiques, mais ces sentiments se rattachaient à des faits et à des impressions complètement oubliés.

Ma mémoire, en défaut au sujet des personnes, était donc fort précise à l'égard des lieux. Cette petite ville de P... où je n'étais pas revenu depuis ma quatorzième année restait peinte dans mes souvenirs avec une netteté de miniature. Je la revoyais rue par rue, maison par maison, et, pour ainsi dire, pierre par

Pierre. Je retrouvais ses odeurs, sa couleur, ses bruits. Je savais mon P.,. par cœur. Il est vrai que P... n'est pas grand. Quand on a vu son assez belle église, son hôtel de ville de la Renaissance, ses quelques maisons de bonne époque, on connaît tout ce qu'il y a de remarquable. La rivière le traverse, divisée en deux bras. De la gare une avenue poussiéreuse conduit à une longue et étroite rue mal pavée qui aboutit à la Place du Marché et qui, sous le nom de rue Montante ou Grand'Rue, se continue jusqu'à l'autre bout de la ville. Le reste est un labyrinthe de ruelles. Cependant P... possède un mail planté de vieux arbres et orné de bancs de pierre.

C'est entre la place du Marché et le Mail qu'était la maison de ma tante Chaltray. De quel œil l'avais-je donc regardée, cette maison, pour qu'elle me fût si nettement présente ? Était-ce parce qu'elle devait jouer un rôle dans ma vie que son aspect s'était gravé si profondément en ma mémoire ? D'ordinaire, pour que les lieux nous laissent un souvenir aussi durable, il faut que nous y ayons été particulièrement heureux ou malheureux, que quelque chose de notable nous y soit arrivé. Or, ce n'était nullement le cas pour cette maison de P... Elle ne se rattachait pour moi à aucun

événement de quelque importance. Rien n'y avait marqué dans ma vie d'enfant durant les quelques vacances que j'y avait passées et cependant je la revoyais avec une netteté extraordinaire. A mesure que le train m'en rapprochait, cette netteté augmentait. Cette maison de P... occupait toute ma pensée et me distrayait de mes soucis.

Elle donnait, comme je l'ai dit, sur la place du Marché. La façade de pierre grise se composait de deux étages. A chaque étage, trois fenêtres. Le rez-de-chaussée n'en comportait que deux, l'emplacement de la troisième occupé par la porte. Cette porte était peinte en gris. Pour y sonner, on tirait une patte de chevreuil suspendue à une chaînette. Cette patte, à peu près complètement pelée, se terminait par un ongle luisant comme du métal. De l'extérieur on entendait le tintement de cette sonnette et, sur le dallage du vestibule, le pas de la servante qui venait ouvrir. Ce vestibule était assez vaste et la peinture jaune de ses murs imitait la pierre, les joints figurés par des filets marrons. L'escalier y prenait naissance. Ses marches carrelées étaient bordées de bois. La rampe de fer s'ornait, au départ, d'une grosse boule de cuivre. En face de l'escalier, à droite,

dans le vestibule, se trouvait la salle à manger, garnie d'un buffet bas, d'une grande table de bois ciré, de chaises pailées. Aux angles, des armoires bombaient leurs panneaux. Un poêle en faïence blanche y supportait une colonne sommée d'un madrépore. Entre les deux fenêtres oscillait, en son cadre dédoré, l'aiguille d'un baromètre détraqué. Les murs étaient peints en faux marbre.

Sur le palier du premier étage, plusieurs portes, l'une d'une petite chambre donnant sur la place du Marché comme le salon. Ce salon avait deux fenêtres. Entre elles, sur un fauteuil Voltaire, s'asseyait ordinairement ma tante Chaltray, son tricot aux doigts. D'autres fauteuils, de forme Empire, recouverts de velours d'Utrecht, étaient rangés en cercle devant la cheminée où reposait, sous un globe, une haute pendule d'albâtre à colonnettes de brèche jaune et à cadran doré. Les autres meubles consistaient en une assez belle console Louis XVI que flanquaient deux tables à jeu et à laquelle s'ajoutaient quelques guéridons. Sur le panneau en face des fenêtres, tapissé d'un papier velours à ramages, s'étalait le portrait de M. de Chaltray, œuvre d'un peintre local dont la nullité avait su rendre à

merveille la parfaite insignifiance du modèle.

Du salon, une porte, dissimulée dans le papier de tenture, donnait passage à une grande chambre à laquelle on accédait aussi du palier de l'escalier. Elle s'éclairait par une fenêtre et une porte-fenêtre qui ouvrait sur un balcon qu'on appelait la « galerie » et qui longeait toute la façade sur la cour, une cour carrée et sablée, fermée à droite et à gauche par de hauts murs et au fond de laquelle s'élevait un bâtiment qui avait servi de remise et d'écurie et qui laissait la place d'un portail dont la porte, bossuée de gros clous, en contenait une autre plus petite, par où l'on sortait sur le Mail. Cette galerie faisait l'agrément principal de cette chambre où logeaient mes parents lors de leurs séjours à P... et qui ne devait guère leur paraître confortable avec son alcôve, ses rideaux de calicot blanc, son carrelage et son vieux mobilier sans caractère.

A côté de cette chambre se trouvait celle de ma tante Chaltray. Elle était aussi pourvue d'une alcôve à rideaux d'un jaune bilieux, et garnie de fauteuils et de chaises à siège de crin noir. Un secrétaire en acajou supportait sur sa tablette de marbre une armée de petites statuettes de saints et de saintes. Le papier des

murs disparaissait presque sous des images de piété, encadrées ou épinglées. Il régnait dans cette pièce une odeur étrange que je n'avais jamais oubliée. La chambre de ma tante Chaltray sentait la cire des cierges qu'elle y allumait en ses dévotions ou qu'elle y faisait brûler les jours d'orage, la poussière, le renfermé et aussi une autre odeur provenant du voisinage d'un certain petit retrait, lequel jouait un grand rôle dans la vie de ma bonne tante à qui le soin, les écarts, les caprices de ses entrailles fournissaient un inépuisable sujet de souci et de conversation.

L'étage supérieur comprenait également quatre pièces, deux donnant sur la place, deux sur la cour. Toutes quatre à alcôve, à lits Empire, à grandes armoires et généralement inhabitées. Au-dessus s'étendait un vaste grenier rempli d'un amas d'objets hétéroclites. Tout cela constituait la vieille maison de province dans sa banalité et une des plus médiocres de celles qu'habitaient à P... les familles dont se composait la « Société ». Les plus notables étaient la maison des G. de V..., qui possédait une belle terrasse bien ombragée; la maison des D..., avec son grand jardin et son labyrinthe; celles des demoiselles de B..., fameuse par ses



serres ; celle du comte de M..., réputée pour ses tapisseries, tandis que la maison Chaltray n'avait rien de remarquable, sinon l'eau admirablement pure et froide de son puits et l'honneur d'avoir vu naître René-Louis-Ernest-Jules, marquis de Chaltray.

M. de Chaltray était issu d'une bonne famille du pays qui avait compté des Chaltray d'épée et des Chaltray de robe, mais qui ne trouva en lui ni illustrateur, ni postérité, ce dernier des Chaltray étant mort après une vie parfaitement inutile dont la seule action remarquée avait été d'épouser, sur le tard, la sœur de mon père, sœur très aînée et avec qui mon père n'avait pas de grands rapports de caractère. Cette louable action accomplie, l'oncle Chaltray n'avait pas tardé à comprendre que son rôle en ce monde était terminé et il était mort dans cette même alcôve à rideaux jaunes où ma tante continuait à dormir, depuis près d'un demi-siècle, les nuits de son veuvage sinon inconsolable, du moins obstiné. Son mari lui laissait un nom honorable à porter, quelque bien consistant en fermes et en rentes, une bonne situation en cette petite ville de province d'où ma tante n'avait jamais songé à sortir. Elle était en effet une vraie provinciale. Elle avait pour P... une considération

étrange et comique. P... constituait à ses yeux un lieu unique au monde, incomparable et inestimable. Le fait d'y vivre, d'y avoir une maison lui paraissait le plus enviable des privilèges. Pour elle rien au-dessus de P... Elle attribuait à l'air que l'on y respirait des qualités particulières. Elle faisait remarquer la longévité qu'on y atteignait communément et à laquelle elle pensait bien parvenir grâce à sa bonne constitution et à l'excellence du climat qui avait la faculté de conserver l'esprit aussi bien que le corps. Au dire de ma tante, les gens, à P..., étaient extrêmement spirituels. Or, d'ordinaire, les personnes d'esprit sont caustiques et quelquefois méchantes. A entendre ma tante, rien de tel à P... Bien au contraire, la bonté était l'apanage des habitants de cette ville exemplaire. Ce bon M. de C..., cette bonne M<sup>me</sup> de L... On ne nommait personne sans ajouter à son nom, la mention « qui est si bonne » ou « qui est si bon ». Ma tante ne manquait jamais à cet usage. Elle disait toujours : à P... « où l'on est si bon », telle ou telle chose « se fait ou ne se fait pas ». Ajoutez, à cette universelle bonté qui faisait de P... une sorte de paradis terrestre, que nulle part la vie n'était à meilleur compte, les marchands plus accommodants, les commerçants

plus scrupuleux. A P... on était investi d'une sorte d'honnêteté locale. On n'y manquait à aucun devoir envers le prochain et envers soi-même.

Dans cette louange générale de P..., ma tante comprenait la sienne propre. Elle se considérait comme une personne parfaite en tous points et dont l'intelligence supérieure s'unissait à une vertu éprouvée. Elle se jugeait sans conteste la première de la ville par la naissance aussi bien que par les dons de l'esprit et par les délicatesses du cœur. Sa prééminence sociale, morale et intellectuelle, lui paraissait si évidente, malgré la modestie qu'elle y apportait, qu'elle ne pouvait s'étonner qu'on la lui reconnût, bien qu'elle ne possédât qu'une fortune médiocre, ce qu'attestait la modicité de sa demeure. N'était-ce pas là une preuve de plus de sa valeur personnelle ? Aussi ne faisait-elle rien pour embellir cette demeure et même pour l'entretenir. A quoi bon ? Que le pied de biche de sa sonnette fût plus ou moins pelé, chacun n'était-il pas heureux de le tirer pour venir rendre hommage à M<sup>me</sup> de Chaltray, c'est-à-dire à la figure la plus représentative de la ville ? Et ne croyez pas qu'elle en ressentît quelque orgueil. Elle ne faisait que céder au

sentiment général. C'était ainsi, qu'y pouvait-elle ? Elle acceptait donc cette suprématie qui favorisait son égoïsme.

Cet égoïsme prenait des formes très diverses sur lesquelles je reviendrai et dont la première marque était que ma tante ne consentait à aucune gêne à l'égard d'autrui. Ma tante avait des habitudes et, pour rien au monde, ne s'en fût départie. Sa vie, réglée au mieux de ses commodités, leur sacrifiait délibérément tout le reste. Cette disposition la portait à se montrer d'une extrême dureté envers ceux qui dépendaient d'elle. Elle manifestait particulièrement cette humeur vis-à-vis de ses domestiques. Sa maison se composait d'une cuisinière et d'une femme de chambre. La cuisinière qui s'appelait Mariette, était immuable. Entrée chez ma tante lors de son mariage avec M. de Chaltray, on sentait qu'elle y vieillirait sur ses fourneaux. Rien n'aurait raison de son étrange fidélité. Le plus curieux, c'était que ma tante et Mariette se haïssaient cordialement, mais toutes les deux s'unissaient pour tourmenter les femmes de chambre successives. Malgré cela, ces filles, qui eussent dû s'enfuir au bout de huit jours, demeuraient parfois assez longtemps en place. Ma tante ins-

pirait à ces malheureuses une sorte de dévouement et de patience inexplicables, quoique elles n'eussent guère à subir que reproches, rebuffades, mépris et avanies. A ces traitements se joignaient une chère des plus maigres et des gages parcimonieux pour lesquels il fallait fournir un travail continuel dont ma tante ne leur témoignait jamais aucune espèce de satisfaction quelque soin et quelque assiduité qu'elles y apportassent. Ajoutez que ces filles, mal rétribuées, étaient encore plus mal logées. Elles occupaient, dans un angle du grenier, une sorte de soupente sans air et sans jour où elles gelaient l'hiver et étouffaient l'été. Néanmoins, par une espèce de sortilège, elles accomplissaient un service où il ne fallait s'attendre ni à une gratification ni à un congé et dans lequel il ne fallait surtout pas s'aviser d'être malade ou indisposée, tandis que ma tante, quand il lui arrivait de l'être, exigeait d'elles les soins les plus rebutants. Ma tante se laissait peu toucher par les maux d'autrui.

Les siens lui faisaient une occupation des plus attentives. D'une santé à toute épreuve et bâtie pour vivre cent ans, elle se tenait aux aguets de ses moindres troubles corporels dont

le plus insignifiant et le plus passager prenait pour elle une extrême importance. Aussi en raisonnait-elle à perte de vue. Un petit tiraillement d'estomac, une simple lourdeur de tête, il ne fallait pas plus pour que toute la maison en retentît et y mettre tout le monde sur pied. Toute la ville en était incontinent avertie. La chose se répandait de proche en proche et bientôt on accourait aux nouvelles. Tout ce qui comptait à P,.. défilait à la porte. Ces jours-là, la sonnette ne cessait son branle. En ces occasions, Mariette délaissait ses fourneaux et n'eût cédé à personne le soin d'alarmer ou de rassurer les visiteurs, ce qu'elle faisait selon son humeur du moment, tantôt haussant les épaules comme s'il se fût agi de quelque fantasmagorie de sa maîtresse, tantôt au contraire affectant une mine d'une aune et s'essuyant l'œil du coin de son tablier. A chaque sonnerie, il fallait monter dire à ma tante le nom du sonneur ou de la sonneuse. Elle tirait grande satisfaction de leur nombre et de leur empressement. Elle y voyait le signe de la place prépondérante qu'elle occupait. Or, si un simple malaise y produisait un tel retentissement, qu'eût-ce été d'une véritable maladie ? Quant à sa mort, ma tante ne doutait pas qu'elle ne dût

être une sorte de catastrophe et à coup sûr un deuil public. A cette funèbre éventualité, ma tante préférait ne pas songer. Elle lui paraissait d'ailleurs aussi improbable et aussi lointaine que la fin du monde.

En revanche, elle acceptait fort bien que l'on mourût autour d'elle. Cela lui semblait si naturel qu'elle en accueillait la nouvelle avec une indifférence qui touchait au prodige et qui eût pu faire penser qu'elle y prenait même un certain plaisir. Une mort était pour elle davantage un sujet de curiosité que d'attendrissement et de regret. Elle s'en faisait rapporter toutes les circonstances dans le plus petit détail et en discourait longuement. Si douloureuses, si imprévues, si désolantes qu'eussent été ces circonstances, ma tante les jugeait opportunes et justes. Ne sommes-nous pas en ce bas monde pour y souffrir et en disparaître ? C'est une loi de nature et il lui semblait dans l'ordre que les autres y fussent soumis. Cette belle philosophie la dispensait de tout chagrin. Elle en tenait des discours de résignation et de respect aux volontés divines. Cela fait, elle ne manquait pas de rendre au défunt la justice exacte qu'il méritait.

Mon père m'a raconté souvent, et en riant

aux larmes, c'est le cas de le dire, ces oraisons funèbres auxquelles excellait ma bonne tante Chaltray. Elle y apportait une éloquence singulière et une connaissance plus singulière encore des travers, ridicules, défauts, tares et autres particularités du défunt. C'était merveille de l'entendre éplucher son caractère et ses actes avec une minutie admirable et une admirable férocité. En ces occasions, ma tante prenait une revanche des ménagements que l'on se doit en société et qu'elle était obligée de garder. L'impunité lui déliait la langue. Aussi ces personnes sur qui, de leur vivant, elle n'eût hasardé aucune critique et à qui, du fait qu'elles étaient de P..., elle reconnaissait toutes les vertus et toutes les qualités, reprenaient, une fois mortes, leurs véritables figures. Grâce à ma tante, elles subissaient une merveilleuse transformation. Elles apparaissaient soudain en leur vérité. A peine refroidies, ma tante faisait leur toilette mortuaire, les débarrassant de leurs fards et de leurs atours, de leurs colifichets et de leurs postiches, et les étalant aux yeux de tous, en leur néant et leur nudité.

Ces panégyriques à l'envers étaient fort goûtées à P... et y jouissaient d'une extrême



faveur. Si quelque décès y survenait, une fois les premiers devoirs rendus au mort et à la famille, on se réunissait chez ma tante Chaltray pour s'entretenir de l'événement et l'entendre le commenter. C'était un régal auquel on ne manquait pas. On la trouvait dans son salon, assise dans son fauteuil Voltaire, son tricot aux doigts. On faisait cercle. Sans s'interrompre dans son travail, ma tante dirigeait la conversation qui, peu à peu, s'organisait et prenait corps. Cette mise au point du défunt constituait une espèce de rite funèbre auquel on n'eût pas manqué et où officiait pontificalement ma tante Chaltray. Chacun se retirait fort satisfait d'elle et de soi, avec le sentiment que la ville P... comptait en ma tante une personne excessivement remarquable et d'une merveilleuse justesse de jugement. Cette vue si sévèrement critique des actions et caractère du défunt ou de la défunte n'empêchait pas ma tante d'assister pieusement aux obsèques dont elle avait conduit, en quelque sorte, les préliminaires.

Cette assistance aux offices était la principale occupation de M<sup>me</sup> de Chaltray avec celle de sa santé. Ma tante, en effet, ne rendait visite qu'à Dieu. C'était la seule relation qui la fit

sortir de chez elle. On ne la voyait dans la rue que lorsqu'elle allait à l'Eglise où elle ne manquait ni messe, ni vêpres, ni salut. Cette ponctualité lui donnait l'occasion d'être fort saluée en chemin. Les sorties de grand'messe de ma tante étaient surtout admirables. On l'attendait sous le porche pour lui parler avec des révérences, des baisemains à n'en plus finir. Parfois tout un groupe la reconduisait jusqu'à sa porte où la sonnette ne tardait guère à retentir, car si ma tante ne visitait personne, elle recevait presque à toute heure quiconque se présentait pour la voir. Cette conduite provenait chez ma tante d'un principe bien arrêté et qu'elle avait adopté après la mort de son mari, mais si M<sup>me</sup> de Chaltray ne visitait dans aucune circonstance, elle ne se privait pas d'écrire des billets qu'elle faisait porter aux destinataires par Mariette. Ces billets étaient célèbres à P... et on se les passait comme jadis les missives de M<sup>me</sup> de Sévigné. On en prenait copie. J'ai dit que ma tante était une gloire locale, ce qui ne l'empêchait pas d'être accessible. Sa porte demeurait toujours ouverte, sauf aux jours de maladie et de médecine, et encore, ces jours-là, certains privilégiés et certaines privilégiées avaient accès auprès

d'elle. Au moins une fois par semaine, tout ce qui jouissait à P... de quelque considération passait par le salon de ma tante et tirait son pied de biche. Un certain nombre de favorisés avaient droit à la visite quotidienne. Ceux qui jouissaient de cet honneur en concevaient un juste orgueil, mais il n'eût pas fallu se risquer à y manquer, ce à quoi aucun ne songeait, ma tante y tenant jalousement la main et cette familiarité étant considérée pour une marque d'extrême distinction.

Je pourrais encore ajouter bien des traits à ce crayon de ma tante Chaltray. Ils me seraient fournis par les conversations de mon père et les récits de ma mère. Il m'en viendrait aussi que j'ai retenus de mes séjours d'enfance à P... Les enfants savent observer sans en avoir l'air. Or, dès cette époque, ma tante avait adopté le genre de vie que je rapporte et dont mon père, après la brouille survenue entre sa sœur et lui, continuait à être informé. Je pense qu'il avait gardé quelques relations à P... et qu'il en recevait par là des nouvelles. Quoi qu'il en fût, il parlait souvent de ma tante Chaltray, soit avec ma mère, soit avec moi. Cette brouille l'avait affecté et il la regrettait, car, malgré le grief assurément sérieux qui en avait été la cause, il

conservait de l'affection pour sa sœur. C'était même quelquefois un sujet de discussion entre mon père et ma mère. Ma mère n'aimait guère sa belle-sœur, s'en moquait et la traitait de « vieille égoïste » et de « vieille folle », à tout le moins de « vieille originale ». A ces propos mon père protestait, d'ailleurs sans beaucoup de conviction. Il reconnaissait à sa sœur « certaines qualités », sans toutefois pouvoir préciser lesquelles. Alors ma mère haussait les épaules, sur quoi mon père la taxait de légèreté, lui reprochant de ne pas vouloir comprendre les déformations d'existence que détermine la vie de province, vécue dans son étroitesse. Ma mère, née et élevée à Paris, dans un milieu très vivant, très mouvant, où tout change et se renouvelle sans cesse, était trop étrangère à ces mœurs et à ces habitudes de petite ville provinciale pour ne pas les trouver extravagantes. Il s'en exhale une atmosphère qui, pour certains, serait asphyxiante, mais qui, pour d'autres, est momifiante et, après les avoir façonnés, les maintient définitivement dans sa gangue. Ma tante Chaltray était un cas de momification. Il fallait la considérer comme un bizarre fétiche de famille. Il faut être doué d'une bien forte personnalité pour échapper à

cet enlissement et mon père avouait que lui-même, en pareil milieu, n'eût pas su se défendre d'en être contrefait et encerclé.

Cet aveu agaçait ma mère, Jamais elle ne consentirait à croire que, même vivant à P..., mon père et elle fussent devenus de ces êtres, bornés et maniaques, dont le comique l'aidait à supporter l'ennui des séjours que l'on faisait à P... Elle, si indulgente et si douce trouvait, pour décrire ce petit monde de P..., des traits exaspérés et mordants. Son indifférence habituelle aux gens et aux choses devenait caustique et elle usait alors de façons de dire si plaisantes que mon père, qui commençait par s'en fâcher, finissait par en rire franchement. Néanmoins il se reprochait parfois de ne pas faire pour sa sœur ce qu'il eût dû et de rester ainsi éloigné d'elle... J'avoue qu'à moi cet éloignement m'était fort égal. Ma tante Chaltray ne tenait guère de place dans mes pensées, J'étais à une époque de la vie où les vieilles gens n'intéressent guère. Mes séjours à P..., ne revenaient pas souvent dans mes souvenirs. Ceux de mon enfance étaient encore trop proches pour qu'ils eussent pour moi un attrait quelconque. Ce fut à la suite d'une de ces conversations dont la tante Chaltray fournissait le sujet

et qui mettait amicalement aux prises ma mère et mon père que ce dernier manifesta les premiers symptômes du mal qui devait si rapidement l'emporter. Dans cette petite controverse, mon père, d'ordinaire si courtois, se montra d'une irritabilité anormale. Nous sûmes bientôt, hélas ! que ce changement de caractère constituait un indice morbide. A partir de ce moment l'état de mon père empira rapidement et le dénouement fatal ne tarda pas. Ma mère le supporta courageusement, mais sa santé déjà délicate s'altéra et, deux années après, elle fut emportée par une pneumonie foudroyante. A vingt-sept ans, je me trouvais orphelin, libre de vivre pour moi-même et par moi-même. Chez certains, une pareille situation détermine un vif élan vers le travail, l'action. On prend le vent, et on se précipite violemment vers le genre d'existence qu'on a choisi, vers le but qu'on s'est fixé. Or cet effervescence de la volonté, ce sentiment de réalités désirables ne se produisit pas en moi. Je demeurai dans cette sorte d'attente, d'appréhension, dont j'ai déjà parlé et qui m'avait empêché jusque-là de tenter une carrière, un métier, de prendre une occupation. Cette répugnance n'avait pas cédé aux instances de mon père : je m'y étais dérobé par

divers subterfuges. Lorsque mon père mourut, rien de ma vie n'était engagé.

Ce fut à l'occasion de cette mort que j'entrai en rapports avec ma tante Chaltray. Je lui écrivis pour lui faire part de la triste nouvelle et j'eus, lorsque je perdis ma mère, à lui annoncer le grand malheur qui me frappait. A ces deux notifications ma tante répondit par des lettres fort convenables. Elle ne m'y témoignait aucune affection, mais m'y montrait beaucoup de politesse; elle n'y manifestait, d'ailleurs, aucun désir de me revoir, ni que nous reprissions des relations. Je ne m'en sentais moi-même nulle envie. Au retour d'un assez long voyage que je fis alors, ma vie s'organisa peu à peu et devint ce qu'elle a été. Je ne m'en repentai pas, quoique le résultat, cependant, n'eût rien de bien triomphant. La quarantaine dépassée, j'étais ce qu'on appelle « une épave ». Ruiné, ma maison vendue, mes meubles dispersés, sans métier, sans projets, je me trouvais, ce soir, dans le train qui m'emportait vers P... et, dans quelques heures, j'allais affronter la présence de ma tante Chaltray...

\* \* \*

Lorsque le train s'arrêta en gare de Vallins, je mis la tête à la portière. Le jour qui commençait était un jour d'automne triste et gris. La gare conservait à peu près son aspect d'autrefois, reconnaissable, malgré les agrandissements qu'on y avait pratiqués et qu'avait exigés le développement industriel de la ville de Vallins. La salle d'attente et le buffet occupaient toujours la même place, cette salle d'attente où nous nous réfugiions jadis et où je somnolais sur les vieux fauteuils de velours vert, ce buffet où j'avalais en me brûlant une tasse de café noir... Rien de tout cela n'avait changé, mais on avait construit une vaste gare de marchandises. Vallins était le centre d'un trafic important, ses usines étaient en pleine activité. Vallins! Une tentation subite me saisit. Sauter du wagon, laisser là P... et ma tante Chaltray, rester à Vallins, y chercher un emploi, me mettre au travail, refaire ma vie avec de l'énergie, de la volonté, de l'obstination, de l'intelligence! J'étais encore vigoureux, d'un âge présentable, ni idiot ni stupide. J'arriverais sûrement à me tirer d'af-



faire. Ce serait dur, mais je vivrais au moins parmi les vivants, tandis qu'à P... je m'ensevelirais parmi les ombres, dans une existence de fantôme et de fantoche. A Vallins, je peinerai, je lutterai, je souffrirai, mais je vivrai... C'était la raison, la sagesse. Le salut s'offrait, allais-je donc le laisser échapper? Et puis, à Vallins, n'y avait-il pas M. de la Rivellerie, avec qui mon père avait été lié jadis, M. de la Rivellerie, qui y occupait un poste dans la magistrature. Mon père vantait les qualités de son ami, un homme intelligent et serviable. Il me comprendrait, il m'aiderait. Une existence possible m'apparaissait dans un mirage d'activité et d'énergie. J'avais quelques minutes pour me décider. Si je laissais repartir le train, c'en était fait de cette dernière chance...

Je me rends, encore maintenant, assez mal compte de ce qui m'arrêta : une sorte de force sourde et puissante, une sorte d'appréhension, de timidité et de veulerie, une espèce de contraction de la volonté. Je me voyais saisissant mes valises, sautant du wagon; je voyais le train se remettre en marche, s'éloigner, disparaître; je sentais sous ma semelle l'asphalte du quai; je respirais l'air froid et automnal, son odeur de matin et de charbon. J'imaginai les

rues de Vallins, les groupes d'ouvriers se rendant à l'usine, les employés gagnant leurs bureaux. Je me mêlais à eux, je devenais l'un d'eux et cependant je ne bougeais pas. Le temps passait, je sentais les précieuses minutes s'écouler et je me sentais faible comme si chacune d'elles se fût écoulée de mes veines ouvertes. Personne ne viendrait donc à mon aide ; personne ne viendrait donc me prendre la main ! Tout à coup, il me sembla que quelque chose se déliait en moi, que la possibilité du mouvement m'était rendue. Trop tard. Le train repartait : je voyais les objets se déplacer. Soudain, la gare dépassée, Vallins m'apparut avec ses vieux remparts, ses cheminées d'usines, ses fumées. Haletant d'émotion, j'étais retombé sur la banquette.

Lentement je me mis à essuyer la sueur qui mouillait mon front. Un grand calme descendait en moi. Un grand espace vide se creusait entre ce qui avait été mon passé et ce qui allait être mon avenir. Vallins me semblait plus lointain que Pékin ou Tombouctou. Quant à Paris, c'était comme s'il eût été situé sur une autre planète. J'appartenais dorénavant à un monde vague dont je n'imaginai rien. Je laissais derrière moi ce qui avait été moi-même.

Je m'en sentais détaché, comme si le couteau de l'homme du Bois de Boulogne eût tranché les liens qui m'y fixaient, comme si j'étais demeuré étendu sur le sol de l'allée lacustre. Je me faisais l'effet d'être mort. Il me semblait me pencher avec indifférence sur ce cadavre qui avait été mon corps vivant. J'éprouvais une sorte de paix inerte. Que m'importait maintenant ce qui pourrait bien advenir de moi ! J'aurais voulu rester à jamais dans ce wagon, n'importe quoi, emporté vers n'importe où.

Je subis assez longtemps cette espèce de torpeur. Peut-être même m'endormis-je. J'avais fermé les yeux. Cependant peu à peu le sentiment de la réalité me revint et avec lui une fade impression d'ennui. Tout à l'heure il me faudrait me lever de cette banquette, descendre mes valises du filet, quitter ce wagon, faire des gestes, parler. Bientôt je serais à P... et ensuite en présence de ma tante, lorsque j'aurais tiré le pied de biche de sa sonnette. Cette pensée ramena à mon esprit le souvenir que j'avais gardé d'elle. Je revis sa haute personne osseuse, ses maigres bandeaux gris, je réentendis le bruit sec de ses aiguilles à tricoter. Elle n'avait pas dû changer beaucoup. Pour-

tant elle parlait de ses infirmités dans les lettres échangées durant les négociations qui avaient amené notre bizarre entente et notre étrange accord.

Comment avais-je été poussé, quelques mois auparavant, à exposer à ma tante Chaltray la situation déplorable où je me trouvais? Comment en vins-je à m'adresser à elle en cette occasion? Ce que je sais, c'est que la réponse de ma tante coupait court à tout espoir de secours pécuniaire. Ma tante m'annonçait que je faisais fausse route en la croyant capable de me tirer d'affaire financièrement. Elle ne me cachait pas qu'elle ne me portait pas assez d'intérêt pour consentir à aucun sacrifice en ma faveur. J'étais bien son neveu, mais un neveu qu'elle ne connaissait pas et qu'elle n'avait pas vu depuis des années. Elle me reprochait assez aigrement cette négligence et elle ajoutait à ces reproches d'amères allusions aux griefs qu'elle nourrissait contre mes parents. Elle revenait avec rancune sur la brouille qui les avait séparés. Néanmoins elle consentait à ne pas m'en vouloir personnellement. Malgré tout, j'étais toujours son neveu et elle avait trop le sentiment de la famille pour n'en pas tenir compte dans son testament

qui, d'ailleurs, serait pour moi une déception. Ma tante partait de là pour m'exposer son état de fortune. Elle m'informait qu'elle avait mis la plus grande part de son bien en viager. Elle n'avait conservé que ses deux fermes, ce qui constituait le médiocre revenu qui me viendrait d'elle, un jour. Quant à ceux dont elle disposait, engagés dans les œuvres qu'elle soutenait, elle n'en pouvait rien distraire pour me fournir de quoi « faire florès » à Paris.

Suivaient quelques aperçus de ma tante sur la vie parisienne. Elle se faisait des idées singulières sur ce que représentaient en possibilités de faste quelques pauvres centaines de mille francs. Les sommes par moi dissipées avaient dû, à son estime, me permettre une existence de satrape. Elle m'imaginait sardanapalesque et babylonien. Pour un peu, elle eût cru que je vivais dans un palais, le sceptre en main et la couronne en tête, entouré d'une foule de serviteurs vêtus d'or et de courtisanes nues, mangeant des mets extraordinaires, buvant des vins prodigieux, que mes carrosses ne cessaient de sillonner la ville, et autres fantasmagories du même genre. Aussi fus-je assez surpris de la façon dont ma tante terminait sa lettre.

Ma tante m'y disait donc que, s'il lui était

impossible de me fournir des subsides en argent pour continuer la vie magnifique et déplorable à laquelle je devais ma ruine, elle ne jugeait pas convenable de se désintéresser de moi entièrement. Son sentiment de famille le lui défendait et les devoirs de la charité s'y opposaient également. D'ailleurs, elle ne pouvait s'empêcher de voir la main de Dieu dans ce qui m'arrivait et elle voulait seconder les desseins qu'avait sûrement sur moi la Providence en abattant mon orgueil et en châtiant ma dissipation. Puisque l'occasion m'était offerte de me repentir et de m'amender, elle ne pouvait en conscience se refuser à contribuer à mon relèvement moral. Et voici ce qu'elle me proposait.

Je recevrais dans sa maison une hospitalité pleine et entière. Je vivrais sous son toit et elle subviendrait à mes besoins. Si j'acceptais, je devais renoncer naturellement à toute idée de luxe et de plaisir. Je devrais me contenter de ce qu'elle trouvait bon pour elle-même. Ses moyens ne lui permettaient que de m'assurer une existence modeste, pareille à la sienne. Oh ! je ne mangerais pas tous les jours des ortolans, mais j'aurais le nécessaire : la table, le logis, le vêtement. Grâce au calme de

P... et au peu de distractions que j'y rencontrerais, je pourrais descendre en moi-même et faire réflexion sur les incertitudes de la destinée humaine. Peut-être même prendrais-je goût à cette vie retirée et sereine qui est celle de la province, quand j'aurais reconnu la vanité de celle que j'avais menée. S'il en était ainsi, ma tante ajoutait qu'elle serait trop heureuse de ce qu'elle aurait fait pour moi. A sa mort, j'hériterais de sa maison et de ses deux fermes. Cela me constituerait un petit revenu suffisant à mon entretien, et plus tard je m'éteindraï doucement dans ce cher P... où je me serais créé des habitudes et que je ne songerais plus à quitter.

Vous me direz, et vous aurez raison, qu'il fallait que je fusse bien dénué d'énergie et bien abaissé de courage, atteint d'une bien incurable veulerie, pour accepter une pareille proposition, que tout valait mieux que l'enlissement dans l'oisiveté et dans l'ennui, dans cette provincialisation déprimante, dépendante et sans but. Peut-être, si j'avais été un être de lutte et de ressort momentanément vaincu et détendu, un désemparé qui garde en lui encore des forces vives, cette atmosphère provinciale eût-elle constitué pour moi une période de

repos qu'eût suivi un élan de reprise et de sursaut. Un autre y eût pu rétablir sa volonté. Ce n'était nullement mon cas. Ma retraite à P... était un lâche recul devant tout travail, toute initiative, l'abdication de tout avenir. De ce néant, rien ne me tirerait jamais, à moins que vint m'y chercher cet événement imprévu auquel il me semblait obscurément que tout homme eût droit et dont l'attente vague m'avait toujours tenu dans une sorte d'expectative incertaine, cet événement dont j'avais remplacé le manque par les menues agitations de mon existence inutile. Si minimes que fussent les chances qu'il se produisît, c'était pourtant la seule issue de ma destinée. Tout mon jeu consistait en cette dernière carte. Après tout, qu'importait que je traînasse à Paris une existence difficile ou que je m'acagnardasse dans la lâche sécurité que j'allais trouver à P... ? La pensée que, tout à l'heure, en passant à Vallins, j'avais failli renoncer à la décision que j'avais prise, me troubla. A quoi bon ces velléités de révolte ? Si l'aventure devait jamais venir sonner à ma porte elle saurait bien me découvrir où que je fusse et tirer, du fond du hasard, le pied de biche de ma tante Chaltray !



Avant de me résoudre à le tirer moi-même, je n'avais pas cependant été sans éprouver quelque hésitation. L'arrangement pris entre ma tante et moi avait comporté toute une correspondance dans laquelle j'avais fini par démêler assez bien les raisons qui la faisaient agir et dont la principale était la vanité. Mon arrivée et mon installation à P... seraient un véritable événement et, à mon sujet, les conversations iraient leur train. Ma tante y jouerait le rôle de protectrice de l'infortune et il en rejaillirait sur elle un surcroît de considération. On vanterait sa bonté, sa générosité, son grand cœur. On louerait sa hardiesse. Songez donc ! Accueillir chez soi un vaurien de neveu, un neveu qui a fait, comme l'on dit, les « quatre cents coups », qui a passé son temps aux tables de jeu et dans le lit des filles, et, quand il est sans un sou, à la côte, lui tendre ainsi une main secourable ! Quelle abnégation, quelle charité, mais aussi quel triomphe pour la morale ! Ah ! on veut vivre en grand seigneur, en sybarite, en contempteur de la famille, en aventurier, et c'est cette famille, si longtemps méprisée, qui, un beau jour, devient votre port et votre asile... Ma tante se préparait à me faire faire figure de

phénomène et d'enfant prodigue. Je serais une sorte d'ilote destiné à mettre en regard les avantages de la vie de province et les inconvénients de la vie de Paris. Je servirais de mannequin à la fois et d'épouvantail et j'aurais à subir les feintes pitiés et le caquetage de la gent provinciale.

Cependant le temps avait passé et le train commençait à ralentir. Je regardai par la portière. La voie traversait un long canal dont les rives étaient bordées de peupliers jaunissants. Dans un repli de terrain, j'apercevais la pointe d'un clocher. C'était P... Dans quelques minutes, je descendrais sur le quai de sa petite gare. Et ce serait le commencement de ma nouvelle vie. La locomotive sifflait à un passage à niveau. J'avais atteint mes valises. Debout, je me regardai dans la petite glace du compartiment. Était-ce encore bien moi? Soudain l'arrêt du wagon me fit trébucher. La voix de l'employé criait un nom indistinct. Machinalement j'obéis à son appel et je me trouvai sur le quai entre mes deux valises. Quelques voyageurs descendirent : un ou deux paysans, des gens vagues, trois femmes qui considérèrent avec attention mes valises. Comme personne ne se présentait pour m'aider à les porter, j'en saisis

une de chaque main et je me dirigeai vers la sortie. Devant la gare, un omnibus d'hôtel attendait, une antique guimbarde attelée d'un antique cheval. Comme je demandais au cocher, gros homme à nez rouge, s'il pouvait se charger de me transporter chez M<sup>m</sup> de Chaltray, il me toisa avec une curiosité mêlée d'un tel étonnement que j'en conclus que ma tante ne s'offrait que rarement les joies de l'hospitalité. L'homme au nez rouge agréa ma requête, mais il me prévint que l'omnibus attendait le passage d'un train montant sur Vallins et Paris afin de ne faire qu'un seul trajet pour les deux convois. « J'en avais pour une demi-heure » et, mon bulletin de bagage dans sa grosse patte sale, il m'indiqua le petit jardin de la gare comme le lieu le plus propice à cette attente.

Ce jardin se composait d'une maigre pelouse, d'une allée tournante, de quelques massifs de fusains et, dans un coin, d'une cuve de ciment que surmontait un rocher artificiel où gémissait un faible jet d'eau. En face se trouvait un banc peint en vert. Je m'y assis. Le temps était doux. Sur une voie de garage, une locomotive que je ne voyais pas manœuvrait. De l'endroit où je me trouvais, j'apercevais

au sommet de l'omnibus mes deux malles, dont l'une, mal placée, semblait sur le point de tomber. Au delà, un terrain vague où s'amorçait une avenue plantée d'arbres rabougris qui allait vers la ville et passait devant une auberge où les employés du chemin de fer venaient boire. Plus loin je distinguais à travers d'autres arbres le clocher de l'église. Le faible jet d'eau semblait cesser son imperceptible murmure. Il se fit un grand silence. Un oiseau chanta.

Dans le jardin je revoyais mon père, ma mère et moi-même. Quand nous venions en vacances à P... la gare était un de nos buts de promenade. Mon père y achetait un journal; ma mère parfois y choisissait un livre. Je revoyais mon père et son aimable visage, ma mère et sa douce figure. Comme tous les parents, ils faisaient pour moi des projets d'avenir. Ils m'imaginaient une vie. Ils avaient pour moi des ambitions de carrière et de destinée. Ils croyaient en moi. Je n'étais ni inintelligent, ni sot. J'aurais pu, tout comme un autre, arriver à quelque chose, devenir quelqu'un, me faire ma place dans le monde. Que diraient-ils s'ils me voyaient maintenant, la quarantaine passée, dissipé le bien qu'ils m'avaient laissé, finis les espoirs qu'ils avaient caressés, et sans même

dans ma vie passée ces beaux souvenirs d'amours, d'aventures, de lutttes, d'efforts qui réchauffent les cendres des heures mortes ? Q'avait fait des quelques dons reçus d'eux l'enfant qu'ils avaient aimé, celui qu'ils menaient, durant leur séjour à P..., jouer dans le petit jardin de la gare au maigre gazon, à l'allée tournante, au faible jet d'eau monotone ?

La brusque entrée en gare du train de Vallins me secoua de ma torpeur. Lorsque j'eus rejoint l'omnibus de l'hôtel du *Pigeon blanc*, le cocher était déjà installé sur son siège. Le train ne laissait aucun voyageur à P... On pouvait partir. La portière fermée, la haridelle s'ébranla. Les vitres secouées tintèrent. L'avenue de la gare parcourue, nous atteignîmes les premières maisons de P... Elles étaient basses et minables. Aux fenêtres quelques pots de fleurs s'effeuillaient. Sur le pont la haridelle buta. Le fouet claqua ; puis nous entrâmes dans la rue des Deux-Tours, étroite, mal pavée, aux minces trottoirs. Nous passâmes devant la gendarmerie dont le drapeau de zinc pendait, rigide. Puis ce fut la boutique de l'armurier. A la devanture, quelques fusils de chasse, des paquets de douilles de cartouches, des revolvers, des couteaux. Le coiffeur, comme jadis,

vendait toujours des ustensiles de pêche. Le magasin du tailleur exposait son mannequin hideux, habillé d'une redingote. Oh! prendre un de ces fusils et abattre ce bonhomme! On s'amuse comme on peut en province, n'est-ce pas! Oui, mais il y a les gendarmes.

La rue des Deux-Tours fait un coude avant d'arriver à la place du Marché, qui est triangulaire et se continue par la Grand'Rue. Soudain la maison de ma tante Chaltray m'apparut avec sa façade grise, ses fenêtres à persiennes, son toit de tuiles rousses, serrée entre la maison Boyer et son café, et la maison Verdey. J'étais arrivé. Pendant que le cocher bousculait mes malles, deux garnements, le doigt dans le nez, me considéraient avec curiosité. Une vieille femme passa sur le trottoir. Sur le pavé raboteux le cheval frappait de son sabot usé. Je fis un pas, puis un autre. Je m'approchai de la porte; ma main se haussa. Je la regardais se mouvoir, assez blanche, forte, musclée, une main d'homme, une main faite pour saisir, retenir, caresser, étreindre, frapper, tuer peut-être, et soudain je la vis, cette main, la mienne, lâche, inutile et comme déjà morte, s'avancer vers le pied de biche pendant à sa chaînette de fer, et qui le tira.



## DEUXIÈME PARTIE





## II

Il est midi. Je n'ai rien d'autre à faire, durant toute cette journée qui va s'écouler, que de suivre le parcours des aiguilles au cadran de ma montre posée sur la table devant laquelle je suis assis, à moins que je ne préfère, en me renversant un peu au dossier de mon fauteuil, regarder jaunir une certaine feuille précocement dorée à l'un des arbres du Mail que j'aperçois par la fenêtre. Ces deux occupations ont rempli alternativement ma journée d'hier; je les reprendrai aujourd'hui et je les continuerai demain. Rien ne viendra m'y troubler. Personne ne frappera à la porte de ma chambre. J'ai quitté celle où ma tante m'avait installé provisoirement au premier étage de la maison. J'y entendais chaque coup de sonnette et, à travers le galandage, les incessants palabres du salon, mais depuis que je me suis retiré dans cette pièce plus vaste du second, j'y jouis

d'une tranquillité appréciable et d'un parfait silence. La cour m'isole du Mail où les passants sont plus que rares. L'étage où j'habite est vide. Rien donc ne m'y vient distraire de la contemplation des aiguilles de ma montre. Quand je suis un peu las de ce spectacle, je puis observer tout à mon aise le jaunissement de la feuille que j'ai choisie entre toutes pour sa belle couleur. Je la verrai passer peu à peu par tous les tons de la dorure et, si j'ai quelque chance, je pourrai peut-être assister à sa chute. Divertissement tout provincial, n'est-ce-pas? J'ajoute que j'aurai, si Dieu me prête vie, l'occasion de la voir renaître au prochain printemps. A présent la voici qui tremblote; on dirait qu'elle va se détacher. Doucement elle tournoiera, volettera un instant et ira se poser sur le rebord de pierre du vieux portail. Mais non, elle s'arrête de frémir. Allons, ce ne sera pas encore pour aujourd'hui! Que m'importe après tout? Ne suis-je pas ici pour toujours?

Cette montre, qui est là, marquera la dernière minute de ma vie. C'est dans ce pot de grès que je puiserai la pincée de ma dernière cigarette dont la dernière cendre tombera dans ce cendrier où il m'arrive de compter les bouts d'allumettes qui le remplissent et qu'oublie de

vider la vieille Mariette. Chère vieille Mariette qui me fera probablement ma suprême toilette, quand on me déposera sur ce lit, dans un beau drap blanc, mais reprisé, car ma tante n'ira pas dépareiller inutilement une de ses paires neveux. Certes, ma tante et Mariette sont vieilles, mais je sens qu'elles ont je ne sais quoi d'éternel. Elles font partie de P... comme les rues, les maisons, les arbres. Elles feront peut-être semblant de mourir, mais il y aura toujours à P... une M<sup>me</sup> de Chaltray et une Mariette, exactement pareilles à celles d'aujourd'hui. En elles s'incarne la Province et la Province est éternelle. Tout passe, mais elle ne passe pas !

J'ai laissé s'éteindre ma cigarette. Allons, une allumette gaspillée ! Décidément je ne serai jamais un vrai provincial. Je n'ai pas les vertus nécessaires. Cependant voici deux ans que je suis ici, deux ans que cette montre fait son tic tac et que courent ses aiguilles ! Quand en arriverai-je enfin à ne plus regarder leur circuit, à ne plus consulter le calendrier, comme si l'heure et la date importaient et comme si demain pouvait apporter un changement à ce qu'a été aujourd'hui ? Non, je ne suis pas encore parvenu à l'état où il faut être. Mais cela viendra, cela vient. Un jour, la montre

pourra s'arrêter et je ne m'en apercevrai même pas. La feuille de l'arbre pourra tomber et je ne la suivrai pas, des yeux, dans sa chute, et ce sera pour le mieux, pour le mieux.

\*  
\* \*

Ce n'est pas vrai. Je ne suis pas dans la chambre que j'occupais au haut de la maison de ma tante Chaltray. Vous voudriez savoir où je suis. Je vous le dirai plus tard et, d'ailleurs, vous le verrez bien par la suite de ce que j'ai à vous raconter. Cette forme de journal, de notes, je l'ai adoptée parce qu'elle m'est commode et convient bien pour que je vous donne une idée exacte et minutieuse de l'existence que je menais à P... Et puis cela coupera avantageusement mon récit. Je ne suis pas écrivain de profession; vous avez bien dû vous en apercevoir à lire ce qui précède. Acceptez donc l'artifice que j'emploie. Les événements que j'ai à vous rapporter y prendront quelque chose de plus réel. Du passé, je les transporte au présent. Je vous offre donc une suite de pages détachées. Les unes sont pleines; les autres ne contiennent que quelques lignes,

quelques mots. De plus, je ne les daterai pas. A quoi bon ? La monotonie de ma vie à P... en sera plus sensible. Tenez, supposons qu'en fouillant au grenier j'aie trouvé un cahier de vieux papier et que je me sois laissé aller, par distraction à mon ennui, à ces gribouillages. C'est une convention que je vous propose. Y consentez-vous ? Oui. Cela dit, je continue. Me revoici dans ma chambre, devant ma table. Les aiguilles parcourent le cadran ; la feuille jaunie est toujours au bout de sa branche...

\*  
\* \*

Je suis resté plusieurs jours sans rien écrire.

\*  
\* \*

Je sais maintenant ce que c'est que l'ennui. Je suis entouré d'un cercle incertain et fluide qui se resserre, se distend, se relâche, se rétrécit, qui se prête aux mouvements, a l'air de leur céder, mais ne cesse jamais de les enclore. Il feint de fausses issues qui ne mènent nulle part. A l'intérieur de ce cercle, il y a une

atmosphère. Vous croyez la respirer, elle vous aspire. Elle vous pénètre de sa subtilité et vous en investit sournoisement. Elle a une couleur que vous ne pouvez définir, mais qui revêt toutes choses d'un vernis visqueux. Elle a aussi une odeur. Elle en imprègne vos habits, votre corps, votre souffle. Elle a un pouvoir de somnolence qui fait que vous ne vous sentez pas même malheureux. On ne souffre pas, on s'ennuie. C'est un état indéfinissable. On est prisonnier de soi-même et qu'on ne cherche pas à s'évader ! On n'en a ni la force, ni le courage, bientôt même on n'en a plus le désir. L'ennui se suffit. Une fois entré dans son domaine circulaire, on n'en peut plus sortir, fût-on appelé du dehors par les plus beaux souvenirs, les plus puissantes énergies, les plus dévorantes aspirations. L'ennui est l'ennui.

\* \* \*

J'ai relu hier ces quelques lignes et, en les relisant, je me disais : « Comme c'est bien cela ! » Puis j'ai marché assez longtemps de long en large dans ma chambre. Ensuite je me suis étendu sur mon lit, pour m'en relever

bientôt et aller me regarder à la glace. J'ai constaté que j'engraisse. C'est la faute de la vieille Mariette qui me gave de gourmandises en cachette de ma tante. Elle fait cela, moins pour moi que pour le plaisir de mettre en défaut l'avaricieuse vigilance de sa maîtresse. Dans l'humble vie ancillaire de Mariette je suis devenu le risque, le mystère. J'en suis le secret, le crime caché, si l'on peut dire, et je me demande si la plupart des gens à P... n'ont pas, pour les aider à supporter leur morne existence, quelque intérêt dissimulé, quelque passion muette qui nourrisse, anime leur stupide oisiveté. Je me demande s'ils n'ont pas, comme on dit, chacun leur « cadavre ». Moi, je suis le « cadavre » de Mariette, ce qui fait que, grâce à ses petits soins et à mes habitudes sédentaires, j'engraisse... Dans les premiers temps de mon installation à P... il n'en était pas ainsi, Mariette ne me montait pas encore dans ma chambre de savoureuses gâteries et j'en était réduit à la cuisine officielle de ma tante. D'ailleurs, j'y faisais honneur, car, dans les premiers mois et même durant la première année de mon séjour, j'ai été pris d'une véritable rage d'activité physique. Le soin indispensable donné à ma tante,



je filais de la maison... On ne voyait que moi dans les rues de P..., marchant d'un pas pressé, comme si quelque chose d'urgent m'appelait où je n'étais pas. En ai-je fait des « tours de ville » et par tous les temps ! Mais cela ne me suffisait pas. Je battais les routes comme un chemineau.

Il y à quatre de ces routes à P... mais celles que je préférais étaient celle dite « du canal » et celle de « la montée de Surval ».

Le long du canal, je suivais pendant des heures sa rectitude miroitante. Cette longue ligne d'eau exerçait sur moi une sorte de fascination. Elle s'allongeait entre ses berges herbues, coupée, de distance en distance, par des ponts de pierre en dos d'âne. Souvent je m'arrêtais là, accoudé au parapet. Parfois, sous le pont, passait un chaland. Ces chalands, massifs et ventrus, tenaient presque toute la largeur du canal qui, à certains points, s'élargissait pour permettre les croisements. Ces chalands étaient halés à la corde. Leur passage laissait dans l'eau un lent sillon. Ces lourdes barques allaient ainsi, lentement, pesamment. Elles transportaient des matériaux, des planches, du plâtre, des faïences. Quelques-unes, à vide, laissaient voir leurs coques rebondies, comme

prêtes à sortir de l'eau; d'autres, surchargées, enfonçaient jusqu'au bordage et on les eût dites sur le point de couler. Je me penchais pour les voir entrer sous l'arche du pont. L'homme du gouvernail levait les yeux vers moi. Je le revoyais à la sortie et je regardais s'éloigner la grosse barque, douce et lente, laissant derrière elle se refermer l'eau unie, compacte et lisse.

De la montée de Surval, on avait une assez belle vue, étendue et aérée. En bas, la petite ville de P... avec ses toits où se mélangeaient la tuile et l'ardoise. La rivière la traversait et passait non loin de l'église qui était belle et ancienne. P... se prolongeait par deux faubourgs, l'un dans la direction de la gare, l'autre vers Surval. Du haut de la montée on s'apercevait que P... est placé dans une vaste plaine de labour et de pâture, où les champs alternent avec les prairies. Ces prairies encadrent le cours de la rivière. Leur fraîcheur plantureuse nourrit un bétail puissant et recherché. Cette plaine nourricière et fertile, sous un vaste ciel suspendu, on la domine bien de la montée de Surval, avec ses ondulations, ses boqueteaux, ses fermes, ses routes. Outre les routes, il y a les chemins, outre les

chemins, les sentiers. Ces chemins, ces sentiers, je les ai bientôt tous connus. Je crois qu'il n'en est pas un que je n'aie suivi. Je sais où ils mènent, comment ils se relient les uns aux autres. Mes courses incessantes me les ont rendus tous familiers. Souvent aussi je les quittais pour marcher au hasard à travers champs.

J'ai parcouru ainsi des terres de labour que l'automne rend lourdes aux pieds, que rendent dures aux semelles le gel de l'hiver et la sécheresse de l'été; j'ai brisé du talon les mottes de l'emblave et écrasé les pointes acérées des chaumes; j'ai foulé l'herbe longue et courbe des prairies; j'ai franchi les haies aux échaliers ou les ai traversées en me garant des épines; j'ai ouvert des barrières à fermetures rustiques, leurs verrous et leurs loquets de bois. Parfois de simples liens d'osier les retiennent. Dans la cour des métairies, j'ai fait aboyer les chiens à mon passage. Plus d'une fois, dans les prés d'embauche, j'ai dû me mettre à l'abri de la charge des bœufs ombrageux ou des taureaux agressifs.

Ces petites aventures champêtres ne me déplaisaient nullement. J'aimais assez m'y constater alerte à esquiver leurs risques, de même que je n'étais pas mécontent de mon

adresse à franchir un échelier difficile ou à déplacer quelque pesante barrière. La force de mes bras et l'agilité de mes jambes me satisfaisaient. Quand j'avais accompli quelques longues courses à travers champs et prés, et que je les avais accomplies sans fatigue, j'en ressentais une sorte de contentement d'autant plus singulier que je n'eus jamais grand goût pour les exercices du corps, mais depuis que j'étais à P... il m'était venu l'ambition de me maintenir, pour ainsi dire, en état d'entraînement physique. En cela j'obéissais à un instinct obscur, comme si je me fusse voulu prêt à quelque événement imprévu. Je m'y préparais, d'ailleurs, sans trop de conviction, néanmoins ces courses m'entretenaient dans une espèce d'animation et d'activité, hélas! factices, car déjà commençait à s'infiltrer en moi le lent et subtil poison de l'ennui, de l'ennui qui paralyse les muscles du corps et qui détraque les ressorts de l'âme. Or, à mesure que les jours passaient, j'en sentais mieux l'enveloppement sournois. Certes, l'ennui, j'avais bien prévu qu'il serait mon compagnon à P..., quand j'avais accepté la proposition de ma tante Chaltray. Je savais bien de quoi je payerais le droit d'échapper aux contraintes du travail, à

tout ce que comporte la dure obligation de gagner sa vie. Je savais bien que l'ennui serait la rançon de mon oisiveté voulue, de mon inutilité volontaire, mais l'ennui, je ne savais pas ce que c'était! Je croyais avoir en lui un adversaire contre lequel on peut se défendre; j'ignorais que contre son infiltration imperceptible et tenace, il n'y a ni défense, ni remède.

\* \* \*

Le jour où j'ai compris, j'ai eu le sentiment de l'irréversible et j'ai senti s'éteindre en moi ce qui y restait d'apparente vitalité. A partir de ce jour, j'ai renoncé à ces promenades qui me conservaient une sorte d'activité illusoire. A partir de ce jour, je n'ai guère plus quitté ma chambre que pour les sorties indispensables... La « révélation » se produisit un jour de l'automne dernier, et un très beau jour! Le déjeuner, en face de ma tante Chaltray, ne présenta aucun incident particulier; ma tante parla de diverses choses sans intérêt et me posa quelques questions insignifiantes auxquelles je répondis au hasard. Devant ma distraction visible, la bonne dame avait pincé

les lèvres et n'avait pas insisté. En me levant de table, et pour excuser ma distraction (nous usions vis-à-vis l'un de l'autre, ma tante et moi, de la plus soigneuse politesse) j'alléguai un peu de migraine, ce qui me dispensa d'accompagner ma tante au salon et m'autorisa à témoigner le désir d'aller prendre l'air. A peine dans la rue, je m'aperçus que j'avais eu là ce qu'on appelle une heureuse inspiration, car sur la Place, M. Victor de Bligneul se dirigeait vers la maison. Or, de tous les visiteurs de ma tante, celui-là était peut-être le plus odieux ou, du moins, celui qui m'exaspérait le plus. Je ne pouvais pas supporter la présence de ce petit homme prétentieux et nul, chamarré de tous les préjugés bourgeois, bedonnant et solennel en sa taille minuscule, avec sa tête d'oiseau à lunettes, fort riche et misérablement avare, en un mot le parfait provincial, la parfaite incarnation de la Province en sa plus médiocre médiocrité. Quelle chance de l'éviter ainsi ! Je le saluai donc en prenant le pas et l'attitude d'un homme pressé et je montai rapidement la Grand'Rue. Au bout commence l'avenue des vieux platanes. Leurs troncs énormes perdaient leur écorce et montraient leurs marbrures d'automne. Leur feuillage

parfumait l'air doux et limpide. Il faisait bon à marcher sur le sol élastique de la route, si bien que, sans m'en apercevoir, j'y dépassai le point le plus extrême jusqu'où je m'étais avancé dans mes précédentes promenades. Un peu las, je cherchai des yeux une place où je pusse m'asseoir un instant avant de retourner à P.... Cet endroit de la route se trouvait justement bordé d'un petit bois dans lequel pénétrait un sentier barré par une grosse pierre levée qui formait un siège rustique. Il n'y avait en tout cela rien que de fort naturel. L'air était doux, un complet silence régnait dans une odeur de feuille et de mousse. J'étais assis sur la pierre sans penser à rien. Pourquoi fut-ce à cet instant précis que, soudain, je me rendis compte de l'ennui qui m'accablait? Pourquoi fut-ce à cette minute que j'eus conscience de son poids? Et à mesure que ce poids se faisait plus lourd, il me semblait que ma force diminuât à le supporter. J'éprouvais dans tout mon corps une oppressante sensation de faiblesse. Il me semblait que mes membres ne m'appartinssent plus. J'étais comme dissous dans une atmosphère absorbante et déprimante, comme si j'avais respiré un poison qui m'eût refroidi vivant.

\* \* \*

J'ai été réveillé, un matin, par une sirène d'auto. Son appel, d'abord grave et comme gonflé, s'est changé peu à peu en un ululement de plus en plus aigu, de plus en plus désespéré. Tout le silence de la morne petite ville en a été comme déchiré et il a fallu un certain temps pour que s'en reconstituât la toile tissée par les insipides araignées de l'ennui. Quel est le chauffeur audacieux, quels sont les touristes hardis qui se sont risqués en ces parages ? C'est la première fois, depuis que je suis à P..., qu'un pareil fait se produit. A P... nous sommes en dehors de tout itinéraire, de toute curiosité touristique... Nous ne sommes sur le chemin de personne ni de rien. Je me demande parfois si P... figure sur la carte de France, et cependant P... a, comme toute autre petite ville, ses raisons d'être. Elle abrite une population de rentiers, de fonctionnaires, de commerçants, d'ouvriers. Elle a même son homme célèbre, l'historien Bargaud dont personne ne lit plus l'histoire et dont le nom n'est connu que des habitants de la place dédiée à la mémoire de ce fils glorieusement obscur...



P... n'a donc quoi que ce soit d'exceptionnel. Il fait partie d'un département, d'un arrondissement, d'un réseau de chemin de fer. Il a une gare, où, il est vrai, le trafic des marchandises et le mouvement des voyageurs sont à peu près nuls. P... vit de lui-même et sur lui-même, dans une sorte d'égoïsme béat et dans une espèce d'indifférence qu'on lui rend bien. Qui songerait, en effet, à venir troubler sa paresseuse existence ? Il n'a rien qui attire, mais il retient ; il retient par l'action paralysante de l'ennui qu'il dégage... On naît, on vit, on meurt à P... Le nombre de ses habitants reste à peu près constant. P... est immuable. Cette immobilité lui a permis de conserver quelques curieux témoignages du passé : quelques vieux hôtels, sa maison de ville de l'époque de la Renaissance, sa vaste église romane dont nul étranger ne vient jamais admirer les belles proportions. Des étrangers ! De mémoire d'homme, il n'en est descendu un au vénérable *Hôtel du Pigeon blanc*. Le développement de l'automobilisme n'a rien changé à cet état de choses. L'auto est à peu près inconnue à P... Personne n'y possède de ces instruments de vitesse et de liberté. On en est resté à la bicyclette et même au tricycle. Plusieurs de ces « messieurs » ne

dédaignent pas de pédaler sagement sur leur siège à trois roues. Quelques familles ont leur voiture. On ne la sort qu'aux grandes occasions et il ne s'en présente guère. On ne rencontre dans les rues de P... que quelques carrioles, quelques chars à bœufs et l'omnibus de l'hôtel que sa haridelle traîne sur le pavé pointu, dans un bruit de ferrailles et de vitres... Aussi quel ne fut pas mon étonnement, quand retentit, un matin, la sirène d'une auto, son appel strident, lancé ironiquement comme une invitation dérisoire à secouer notre morne atonie provinciale. Ce passage d'une auto à P... fut pour ma tante Chaltray le sujet de sa conversation durant tout le déjeuner. Elle regrettait de n'avoir pas aperçu le « monstre ». Il va sans dire qu'elle réprouvait l'usage de ces machines diaboliques, ce qui ne l'empêcha pas de faire maintes hypothèses sur les raisons qui avaient valu à P... la matinale visite de l'une d'elles. L'explication qui en parut le plus plausible à ma tante fut que l'auto venait sans doute du château de Villoine où le marquis de Boiclos devait, disait-on, venir passer la saison des chasses.

\*  
\* \*

J'ai rêvé cette nuit que l'auto s'arrêtait à la porte de la maison. C'était une grande et puissante voiture, peinte en rouge sombre, toute miroitante de laques et de cuivres. Elle était vide. Je m'étais approché; mon cœur battait violemment. Une manivelle à tourner, un volant à saisir et j'étais libre, libre de partir pour l'inconnu ! Tout à coup, l'auto disparue, j'étais debout sur le seuil de la porte de la maison. Devant moi le petit M. de Bligneul me regardait à travers ses lunettes, Il riait de son rire strident imitant à s'y méprendre le bruit de la sirène. J'en avais les nerfs à vif. Je l'aurais tué volontiers !

\* \* \*

Je me souviens d'une promenade d'enfance à Villoine. En ce temps-là, le château était inhabité. Les Boiclos à qui il appartient n'y venaient que très rarement. De tous les châteaux de la région, Villoine est le plus considérable et situé juste à mi-route entre P... et

Vallins, mais c'est de Vallins qu'il dépend; c'est à Vallins qu'on s'approvisionne. Il en est de même des autres châteaux d'alentour qui presque tous furent bâtis par des familles parlementaires de Vallins. Les Boiclos sont dans ce cas. Villoine fut accommodé au goût du temps par le Président de Boiclos. De cette refonte, accomplie à la fin du xvii<sup>e</sup> siècle, Villoine a conservé ses vieilles tours d'angle, coiffées en dômes pour l'occasion et entre lesquelles se se développe une majestueuse façade Louis quatorzième, ornée de colonnes, de mascarons et de pots à feu. Tout cela est d'un fort noble aspect ainsi que les trois grandes avenues qui y conduisent et qu'accompagne, chacune, une double rangée d'arbres. A Villoine, cependant, les jardins ne sont pas dignes de l'accès et des bâtiments du château. D'à la française, le précédent marquis de Boiclos les a transformés à l'anglaise et plantés en parc. Les droites allées se sont contournées pour enserrer des pelouses courbes ou se sont enchevêtrées en labyrinthe. Les pièces d'eau, démantelées de leurs margelles et bordures de pierre, sont devenues des lacs prétentieusement et irrégulièrement pittoresques auprès desquels le feu marquis a prodigué les saules pleureurs. Sa prédilection

pour les feuillages romantiques l'a poussé à la construction d'une grotte munie d'une cascade. Heureusement qu'il n'eut pas le temps de détruire la belle terrasse décorée de vases et de statues qui soutient le château du côté du parc, ni de toucher à la cour d'honneur, à son pavé gris et rose.

Par exemple, à l'intérieur, le redoutable marquis s'est donné carrière. Grâce à lui, il ne reste plus rien à Villoine des boiseries décoratives, tapisseries, tentures, mobiliers. Tout meuble ou objet qui attestait quelque ancienneté a été impitoyablement banni de Villoine et remplacé par ce que le style du Second Empire offrait de plus nouveau. M. de Boiclos, qui avait une charge à la Cour des Tuileries, crut sans doute agir en bon courtisan en se conformant strictement au goût du règne. Cette obéissance valut à Villoine la plus magnifique assemblée de poufs que l'on pût imaginer. Livré aux tapissiers et aux fournisseurs des Tuileries et de Compiègne, Villoine sortit de leurs mains pourvu de tous les atours des élégances du temps. C'est dans cet état que je l'ai vu, lors de la visite de jadis. J'en ai gardé le souvenir de beaucoup de peintures chocolat et aussi de l'existence d'une petite

salle de spectacle avec sa scène, ses décors, ses loges... M. de Boiclos n'avait pas trop massacré ce gentil bibelot et je me souviens encore de l'impression qu'il produisit sur moi. Qu'est-il devenu depuis, ce minuscule et charmant théâtre que le demi-jour qui l'éclairait rendait si mystérieux ? Monte-t-on toujours à ses loges par le petit escalier où je faillis me rompre le cou ? La scène montre-t-elle toujours son décor champêtre et y respire-t-on toujours cette odeur de poussière, de carton, de colle et de pipi de rat que j'ai encore aux narines ? Mais que tout cela est donc loin ! Quant à l'actuel marquis de Boiclos, je l'ai aperçu une fois à Paris, un jour où mon ami des Marais m'avait emmené déjeuner à son club. Ce Boiclos est un gros homme à favoris gris, de la mine la plus ordinaire et des façons les plus communes. De la table où nous étions, je l'ai entendu parler. Ses propos étaient insipides et sa voix les accentuait d'un fort accent à la paysanne. Ma tante Chaltray s'inquiète fort de savoir si M. de Boiclos lui fera une visite de voisinage. Je sens que, si elle ose, elle me demandera d'aller rendre mes devoirs à ce personnage, mais elle n'osera pas, car je l'ai soigneusement déshabituée

de pouvoir compter sur moi pour les circonstances de société.

\*  
\* \*

Jamais l'ennui n'a encore pesé sur moi d'un poids si lourd, si égal, si monotone. J'ai même perdu la sorte de résignation et l'espèce d'indifférence où je m'étais réfugié, la vue nette de ma situation. Par moments, je ne suis plus maître de mes pensées et, sournoisement, dangereusement, il s'y glisse des lueurs d'espoir et des flammes de révolte. Je tombe dans ces rêveries que je m'étais formellement interdites. Il me passe par l'esprit des sursauts à la fois brusques et vagues, comme des éclairs fugitifs qui illuminent, une seconde, une opaque, visqueuse et profonde obscurité.

\*  
\* \*

Hier dimanche, étant entré dans le salon de ma tante pendant qu'elle était à vêpres, j'ai eu l'agréable surprise d'y trouver M. de la Rivellerie qui attendait son retour. M. de la

Rivellerie a été lié, sinon d'amitié, au moins de sympathie, avec mon père. Alors que mes parents étaient à P... il ne manquait jamais, de Vallins, à venir rendre visite à ma mère. M. de la Rivellerie est un aimable homme et un homme d'esprit. Avec cela, plein de science juridique, il eût fait belle carrière de magistrat, s'il n'avait sacrifié tous les postes avantageux qu'on lui proposait pour ne pas s'éloigner de Vallins où le retenait une liaison avec la femme d'un confiseur. M. de la Rivellerie est resté fidèle à ces amours de jeunesse. On en rit à Vallins où M. de la Rivellerie est néanmoins fort considéré. Il y exerce les fonctions de juge d'instruction et y fait preuve de perspicacité et de finesse. Il a, avec une véritable maîtrise, mené à bien l'enquête qui aboutit à l'arrestation des assassins de la femme Vallot. L'affaire eut, il y a quelques années, un certain retentissement. M. de la Rivellerie, redoutable aux assassins et aux voleurs, est pour tous les autres le meilleur des hommes. Quand il apprit que je venais habiter à P... chez ma tante Chaltray, il s'enquit des raisons qui me poussaient à cet enlèvement provincial. A l'intérêt qu'il me témoigna j'opposai une froide réserve. J'aurais eu quelque honte à lui avouer



ma lâcheté; je préférerais qu'il attribuât ma retraite à quelque autre cause moins médiocre. Cette dérobade de ma part amena un peu de gêne dans nos relations, les empêcha de prendre aucune intimité, mais je n'en éprouve pas moins pour M. de la Rivellerie de l'estime et de la sympathie. Cette sympathie et cette estime sont assez réciproques, car en me voyant entrer dans le salon, M. de la Rivellerie fit un geste de surprise agréée.

M. de la Rivellerie est un petit homme fluët et distingué, au visage souriant et soigneusement rasé, l'air obligeant et attentif. Il était vêtu, cravaté et ganté de noir, le tout fort proprement et même assez coquettement. Il s'excusa de s'être laissé introduire au salon en l'absence de M<sup>me</sup> de Chaltray, mais il n'était que pour quelques heures à P... et il avait une demande à adresser à ma tante, celle de lui permettre de faire photographier et reproduire le portrait qu'elle possédait de ce Président d'Arthun qui fut assassiné par son collègue le Conseiller Sorrigny. M. de la Rivellerie rapporte cette cause célèbre d'autrefois, dans son *Histoire du Parlement de Vallins* dont il achève le tome second. Il a découvert de curieux documents sur cette affaire obscure et fameuse qui

donne une vue intéressante sur les mœurs judiciaires et parlementaires du xvii<sup>e</sup> siècle. Or, ce Président d'Arthun était allié aux Chaltray. C'est pourquoi son portrait est en possession de ma tante qui n'en fait, d'ailleurs, pas grand cas et l'a relégué dans le coin le plus obscur du salon. Tout en parlant, M. de la Rivellerie s'est dirigé vers le tableau en question. C'est une toile enfumée dans un assez beau vieux cadre. Sur le fond noirci se détache un visage plein et régulier, au nez fort, à la bouche grande, aux yeux vifs. La tête est entourée d'une ample perruque. Le Président d'Arthun est représenté en costume d'audience, l'hermine à l'épaule et la main posée sur le mortier.

— C'est une histoire extraordinaire, — me dit M. de la Rivellerie — que cet assassinat, commis en pleine ville de Vallins, avec une audace et j'ajouterai avec une imprudence incroyable, et dont les motifs sont mal connus. Jalousie de femme ou de métier, sourdes offenses, sourdes rancunes, dispositions naturelles et irrésistibles au crime, que sais-je ? C'est toute cette obscurité que je m'efforce d'éclaircir et ce Conseiller Sorrigny me demeure un bien singulier personnage. Pensez donc,

assassiner, magistrat soi-même, un des plus hauts magistrats en fonction ! Et notez que la prodigieuse audace de cette action inouïe n'en supprimait pas les risques. Sorrigny savait fort bien que la disparition d'un Président au Parlement ne passerait pas inaperçue et ne laisserait pas de provoquer quelque émoi. Il y avait là un tour d'escamotage quelque peu dangereux. Même au xvii<sup>e</sup> siècle et sans nos méthodes d'anthropométrie et nos moyens de recherches, la justice n'était pas incapable de débrouiller une affaire de ce genre. Elle avait, d'ailleurs, des moyens d'action que nous n'avons plus et qui n'étaient pas d'un pouvoir négligeable, par exemple les « monitoires » qui, lus en public dans toutes les églises, faisaient à toute personne un cas de conscience de la révélation de tout fait pouvant contribuer à éclairer la justice... Enfin si ces vieilles histoires pouvaient vous intéresser, je me ferais un plaisir de vous communiquer le résultat de mes recherches.

J'ai remercié M. de la Rivellerie et accepté par politesse. Plusieurs fois, cet excellent homme, en souvenir de mon père, a tenté de me secouer de mon apathie provinciale. Il m'a offert de me présenter à quelques familles

agréables et intelligentes de Vallins où j'aurais pu trouver des ressources de conversation que je ne rencontrais guère à P... M. de la Rivellerie se rendait compte de l'ennui qui devait m'y accabler. Lui-même, m'avait-il avoué, ne l'aurait pas supporté. J'ai décliné ses offres et il a attribué ma réserve et ma sauvagerie à de mystérieux chagrins d'amour, ce dont il m'estime davantage, étant de cœur romanesque malgré la régularité amoureuse où il vit depuis si longtemps. Il me plaint des souvenirs qui me consomment et qu'il échangerait peut-être volontiers contre les liens tranquilles qui l'attachent bourgeoisement à sa belle confesseuse. Malgré sa fidélité à une passion si établie, M. de la Rivellerie est trop intelligent pour ne pas devoir être parfois excédé de Vallins, des Vallinsiens et des Vallinsiennes. Heureusement il a, pour s'occuper, ses travaux d'histoire et les charges de sa fonction. A ce propos je lui demandai s'il avait en ce moment à suivre quelque affaire intéressante.

— Eh! mon cher monsieur, — me répondit-il avec une moue dédaigneuse, — elles sont bien rares les affaires qui mettent en jeu les perspicacités profondes des magistrats et excitent en eux jusqu'à la passion le souci professionnel

qui leur enjoint la recherche ou la découverte du ou des coupables ! Rien de plus monotone que les affaires criminelles. Les assassins manquent d'imagination à un point singulier et leurs moyens d'action sont déplorablement les mêmes. Quant aux mobiles des crimes, ils sont également bien peu variés. Les raisons que l'on a de tuer son semblable sont en nombre assez limité. Croyez-moi, tout cela est fort ennuyeux et l'on s'exagère beaucoup les plaisirs d'un juge d'instruction, aussi est-ce un délassément d'étudier un cas bizarre et pittoresque comme celui de ce Conseiller Sorrigny. Il est amusant de tâcher de le définir, de le sortir des incertitudes du passé en lui gardant le relief qu'il a pris au recul du temps. Il y a là un jeu de conjectures et de preuves des plus divertissants et je ne puis regretter qu'en soit le sujet cet honnête Président d'Arthun qui nous regarde du haut de son cadre et semble nous écouter avec une attention qu'il n'apportait peut-être pas à l'audience, durant les plaidoiries, les réquisitoires et les conclusions... Mais voici M<sup>me</sup> de Chaltray...

L'entrée de ma tante mit fin à notre conversation. Ma tante a beaucoup de considération pour M. de la Rivellerie, aussi montra-t-elle la

faveur où elle le tient en le mettant au courant des dernières et des plus intimes circonstances de sa santé. Elle était telle qu'elle avait hésité à sortir pour aller à vêpres, mais à quoi bon s'écouter puisque l'on est aux mains de Dieu. Aussi avait-elle surmonté son malaise pour se rendre à l'église. Ne fallait-il pas donner le bon exemple et elle y avait quelque mérite. La nuit précédente, elle avait été dérangée et obligée de réveiller plusieurs fois Mariette, non sans peine, car ces filles dorment d'un sommeil de plomb. Il y a vraiment des gens heureux et les domestiques sont de ceux-là, ajouta amèrement ma tante Chaltray, qui ne connaissent aucun souci et n'ont qu'à se laisser vivre ! Cela était dit autant pour moi que pour Mariette, mais je faisais semblant de ne pas entendre : j'avais pris le livre de messe de ma tante et je le feuilletais, tandis que M. de la Rivellerie adressait à ma tante sa demande de faire photographier le portrait du Président d'Arthun. Pendant qu'ils discutaient, j'examinais les images pieuses qui gonflaient le paroissien. Il en contenait de toutes sortes, de ces images, de fines et de communes, de simples et de prétentieuses, entourées de dentelles de papier, peintes sur carton, sur soie, sur nacre, ou sur une

substance qui ressemblait à de la moelle de sureau. Ces peintures représentaient des emblèmes de toute espèce, accompagnés de devises, de sentences, de versets, de pensées. On y voyait des croix, des calices, des colombes, des fleurs en bouquets ou en guirlandes, les instruments de la Passion, des couronnes d'épines, des clous, des cœurs, des cœurs enflammés, des cœurs transpercés, des cœurs saignants dont on avait figuré avec naïveté les gouttelettes, les caillots. Le livre de messe de ma tante Chaltray offrait un recueil des meilleurs spécimens de l'Imagerie Saint-Sulpicienne et une sorte de pieux « Jardin des Supplices ». Tout ces cœurs me faisaient penser à ce couteau nocturne levé contre mon cœur, à moi, le soir de mon départ de Paris, auprès du lac du Bois, au temps où je vivais encore!

Quand ma tante, M. de la Rivellerie parti, fut retournée dans sa chambre, je revins un instant au salon. Le jour baissait et l'ombre gagnait peu à peu la pièce vide et triste. De son cadre d'or terni, comme à une fenêtre du passé, le Président d'Arthun me regardait, et il me semblait voir, de sa poitrine ouverte où palpitait son cœur déchiré, le sang couler sur son hermine et rougir la pourpre sombre de sa robe magistrale.

\* \* \*

Comme, avant de me coucher, je m'étais accoudé à ma fenêtre d'où l'on aperçoit, à travers les arbres du Mail, l'angle du Champ de foire, le cri de la sirène a retenti de nouveau, aigu, déchirant, coupant, en même temps que jaillissaient de l'ombre deux éclatants rayons de lumière produits par les phares de l'auto. Il m'a semblé l'entrevoir rapide, massive, brusque, puis le silence s'est rétabli, si complet que j'ai entendu un insecte grésiller à la flamme de la bougie. Et j'ai senti mon cœur battre, battre...

\* \* \*

J'ai essayé dans les premiers temps de m'intéresser à la vie provinciale et de me mêler à la part qu'y prend ma tante Chaltray. J'ai essayé de faire ou de refaire connaissance avec les gens qui fréquentent chez elle. Pourquoi, après tout, me disais-je, n'y aurait-il pas parmi eux quelques hommes et quelques femmes agréables dont la société serait une diversion à mon oisiveté? De la petite chambre que



j'occupais alors auprès du salon, j'entendais y pénétrer les visiteurs et parfois je me joignais à eux. Ma tante semblait flattée de voir un « Parisien », comme elle disait, ne pas dédaigner les humbles plaisirs sociaux d'une petite ville et elle me louait de ce qu'elle voulait bien appeler mon assiduité. Aussi vis-je, en assez peu de temps, défiler devant mes yeux les principales notabilités de P... tant masculines que féminines. Dans cette honorable assemblée, je tenais assez volontiers le rôle de personnage muet. Quand il m'arrivait de sortir de mon silence, je remarquais que mes paroles provoquaient un certain étonnement. Quelque sourdine que j'y pusse mettre, mes propos les plus inoffensifs produisaient sur ces bonnes gens l'effet d'énormités. Il était visible que sur aucun sujet je ne pensais comme on pense à P... et j'y paraissais d'autant plus hétéroclite que, sur toutes choses, on y avait des opinions fermement établies, auxquelles toute contradiction semblait une véritable offense, si doucement et si poliment qu'elle fût émise. Cette intransigeance provient de la considération très particulière que les gens de P... ont d'eux-mêmes et qui est moins l'effet de vanités personnelles que le fait d'une sorte d'orgueil local

dont on se répartit en commun la responsabilité. Quoi qu'il en fût, j'inspirais une espèce de méfiance mêlée de curiosité et d'étonnement dont je m'aperçus assez vite être l'objet. Je sentis qu'à P... je serais toujours un intrus, ce qui, d'ailleurs, m'agréait assez. Le mieux était donc de m'en tenir là et de ne pas chercher à vaincre cet éloignement que l'on me manifestait, certes discrètement, et de demeurer coi et à part. Cette attitude avait l'avantage de me laisser toute liberté d'observer ce qui se disait ou se faisait en ma présence. Cette prudente conduite me valut bientôt d'être au courant des préoccupations, des goûts, des idées en honneur à P... dans la bonne société et des propos que l'on y tenait.

Le principal sujet des conversations était naturellement le domestique. La tenue des maisons, le détail des ménages, le prix des denrées, les recettes de cuisine en formaient le fond le plus habituel. Cette matière économique menait à l'examen et l'évaluation des fortunes. On était curieux, à un sou près, de ce que chacun possédait. L'investigation en était poussée à un point de minutie incroyable, et à faire honte aux agents du fisc. Une fois bien supputé, pesé, discuté, ce que chacun encaissait,

dépensait, ou mettait de côté, on passait au chapitre des « relations », c'est-à-dire des sympathies et des haines, des visites faites ou rendues, des intimités et des rencontres, dont les plus fortuites prêtaient aux racontars et d'où l'on tirait les considérations aussi oiseuses qu'infinies. Des moindres événements quotidiens soumis au crible, il s'échappait une écœurante et fade poussière de sottises, de niaiseries et de potins. Cette sorte d'espionnage tatillon et mutuel étendait son filet sur toute la ville. Rien n'y échappait à la vigilance des yeux, à la curiosité des oreilles, à la critique des langues.

L'intérêt que l'on prenait aux articles dont je viens de parler n'empêchait pas que l'on en revînt volontiers à celui des santés. On était à l'affût des plus infimes détails s'y rapportant. L'appel au médecin s'y commentait passionnément et la commande au pharmacien ou à l'herboriste n'y passait pas inaperçue. Les entrailles n'avaient pas de secrets et les garde-robes étaient en quelque sorte publiques. Il va sans dire que les anecdotes intestinales et les plaisanteries scatologiques étaient fort en faveur à P... Quant à la maladie, elle constituait un événement, sinon désiré et attendu, mais dont on n'hésitait pas cependant à tirer parti. Elle

fournissait à la conversation un thème qui n'était certes pas à dédaigner et dont on pouvait raisonner à perte de vue, ce à quoi l'on ne manquait pas. On en suivait les progrès, les péripéties, on en escomptait les issues. Pour un peu on eût tenu des paris sanitaires. Tout cela se passait sous le couvert de l'intérêt qu'inspirait le malade. Cet intérêt l'accompagnait dans sa convalescence comme elle l'eût assisté dans son agonie. Bref, les santés, leurs particularités, leurs variations, constituaient une des plus abondantes ressources où s'alimentait la conversation, mais quel qu'en fût l'attrait, tout cédait devant celui qu'exerçait sur ce petit monde la question éternellement mystérieuse et aguichante des rapports sexuels.

On ne l'abordait, cette question, qu'à mots couverts et avec un redoublement d'attention et de curiosité que voilait une sorte de feinte négligence et d'indifférence hypocrite, mais j'aurais trop à dire sur ce point. Il est tard et ma lampe commence à charbonner, et puis cela me fait trop songer à ma vie déserte, à mon lit solitaire, cela me fait songer qu'il y a des corps souples et frais, des visages, des chevelures, qu'il y a des étreintes, des caresses, des baisers...

Au-dessus de ma tête, dans son galetas, j'entends le pas de la nouvelle femme de chambre qu'a engagée ma tante Chaltray. C'est une campagnarde, elle n'est pas belle, mais elle est jeune; malheureusement je n'ai guère de goûts ancillaires et je ne me vois pas montant en chemise, pieds nus, le bougeoir à la main, chez cette pauvre fille! D'ailleurs, elle crierait, me prendrait pour un voleur, un assassin. Ce serait un beau scandale. A propos d'assassin, il faudra que j'aille à Vallins, me faire communiquer par ce bon M. de la Rivellerie son travail sur le meurtre du Président d'Arthun par le Conseiller Sorrigny. J'en profiterai pour faire à Vallins une de ces petites « escapades de santé » dont sont coutumiers ces « messieurs » d'ici.

\*  
\* \*

Le « prochain » occupe donc une grande place dans les conversations à P..., mais la charité chrétienne ne préside pas toujours aux discours que l'on tient sur autrui. La critique des caractères est pratiquée sans indulgence et elle se montre infiniment plus sensible aux défauts qu'aux qualités. Une fois tenu compte

des réticences de politesse, des réserves de prudence, des sous-entendus, de toutes les ruses qu'emploie une savante malveillance pour se dissimuler sous les traits de l'impartialité, état fait des atténuations, il en ressortirait aisément que la charmante petite ville de P... est habitée par une société composée en majorité d'avares, de débauchés, d'envieux, de menteurs, d'hypocrites, de goinfres, et autres variétés humaines aussi peu recommandables. C'est du moins ce qui apparaît des jugements et appréciations que portent les uns sur les autres les habitants de P... Ils se témoignent une estime mutuelle plus que médiocre et se considèrent sous un jour qui n'a rien de particulièrement favorable, mais, ces sentiments, ils les voilent soigneusement et les enduisent prudemment d'un vernis de sympathie conventionnelle. Il faut un certain temps pour découvrir leur vraie pensée sous les précautions affectueuses dont ils l'entourent. En apparence, la meilleure entente règne à P... entre les membres de la « Société », et la banalité des propos aide, à première vue, à en donner l'impression, tant les haines et les mépris réciproques ne s'expriment guère qu'à la dérobée et ne sont sensibles qu'aux seuls initiés. Pour-

tant que l'un ou l'autre de ces messieurs ou de ces dames vienne à disparaître, la convention sur laquelle on vit à P... semble rompue à son égard. J'ai dit quelle maîtrise ma tante Chaltray apporte aux « autopsies ». Néanmoins, comme on sent obscurément le danger des « personnalités » dans un milieu si restreint, on ne s'y livre que par échappées et l'on s'en tient souvent à des réflexions sur le temps qu'il fait et à des prévisions sur celui qu'il fera.

Ces pronostics ne sont pas, d'ailleurs, sans importance. La petite société de P... ne compte pas mal de propriétaires ruraux. On y a volontiers « sa fortune en terres ». Aussi la faveur ou la menace du ciel est-elle un sujet toujours intéressant. Dans chaque maison, le baromètre est un personnage dont les avis sont attendus et commentés, mais la malice des climats est infinie et le plus simple n'est-il pas de s'en remettre à la grâce de Dieu. On s'y montre assez disposé à P..., au moins en paroles. On y a de la religion, ce qui pourtant n'implique pas un complet désintéressement des biens de ce monde et un détachement total de tout avantage matériel, mais il est à P... de bonne compagnie d'être, sinon dévot, du moins « pratiquant ». Les membres du Clergé y sont

respectés. On discute volontiers des intérêts de l'Église, mais avec moins de théologie que de politique.

Les politiques de P... s'élèvent assez volontiers à des considérations générales, mais les points de vue locaux, il faut bien le dire, sont les seuls qui les intéressent véritablement. A P..., dans l'ensemble, on est « réactionnaire » et on gémit sur la « pauvre France » livrée aux mains des impies et aux poings des « rouges ». A écouter ces bonnes gens, on pourrait croire que notre « malheureux pays » est descendu au dernier degré de la déchéance et du marasme. Chaque jour, à P..., on s'attend à la Révolution. Le règne des brigands et des malfaiteurs n'est pas loin ! Tout en poussant ces jérémiades, ces gens oublient que les rentes sont payées, que les terres sont cultivées, que les usines fonctionnent, que les échanges se font normalement, que la vie publique suit son cours et que la leur va tranquillement son petit bonhomme de chemin. La France a tout de même une armée, une marine, une industrie, un commerce, une littérature, des arts, une magistrature et une police. Malgré ces constatations plutôt rassurantes, on ne rêve, à P..., que coup d'état, restaura-



tion, à condition, bien entendu, que tout cela se passe en bon ordre et que l'on n'ait pas à en souffrir. Parmi les détracteurs de « l'affreux régime » qui nous gouverne, ma tante Chaltray et M. de Bligneul sont des plus acharnés. Ils sont l'un et l'autre abonnés à une grossière petite feuille d'outrages et de calomnies que publie l'association des « Ventre Saint-Gris ». On y traîne dans la boue tous ceux qui ne sont pas dévoués à la « bonne cause ». La moindre injure que l'on y distribue est celle de vendu, de crétin et de constipé. Ma tante Chaltray se délecte de ces ordures que M. de Bligneul, à travers ses lunettes d'or, approuve de son œil de vieille poule picorant dans le fumier. Ma tante ne s'en tient pas à ce « canard empoisonné ». Elle reçoit plusieurs autres journaux qu'elle lit ponctuellement. Elle ne tarde pas à s'en être assimilée la matière qu'elle répète ensuite avec une abondance et une autorité qui font l'admiration de ses visiteurs. Aussi M. de Bligneul ne manque-t-il pas de déclarer galamment que, si les assemblées s'ouvraient aux femmes, ma tante serait plus digne qu'aucune d'elles d'y figurer.

\*  
\* \*

L'auto mystérieuse a reparu de nouveau. A plusieurs reprises, j'ai entendu son appel strident, qui, chaque fois, me fait tressaillir bizarrement. L'auto a reparu et, si je ne l'ai pas aperçue, la vieille Mariette a pu me la décrire en détail, car elle l'a vue de près, ayant manqué d'être écrasée par elle, lorsqu'elle traversait le Champ de foire pour aller au jardin chercher des légumes. L'auto, silencieuse et brusque l'a frôlée, sans que le chauffeur eût donné le signal d'avertissement... L'auto était vide. Elle est massive, peinte en rouge sombre, puissante. Oui, puissante, et ce mot m'a fait rêver. Se sentir emporté par une force muette et rapide ! Franchir des lieues et des lieues ! Passer des fleuves, gravir des montagnes ! Le vent de la vitesse vous soufflerait au visage ; les paysages fuiraient dans un perpétuel renouvellement ! On traverserait des villages, des villes. On irait ainsi éperdument, follement vers la vie, vers l'amour, vers la mort, et parfois quelque prodigieux virage vous pencherait jusqu'à baiser auprès de soi des lèvres douces et un peu haletantes...

\*  
\* \*

On se préoccupe fort, à P..., mais avec une discrète hypocrisie, des rapports sexuels tant conjugaux qu'extra-conjugaux. Pour les rapports conjugaux la chronique en est faite surtout par les femmes. Si elles sont assez peu réservées sur leurs propres secrets d'alcôve, elles sont extrêmement curieuses de ce qui se passe dans les autres ménages. Aussi ces dames échangent-elles volontiers des confidences intimes et qui vont loin dans le détail, quoiqu'elles sachent très bien que ces confidences ne demeureront pas sans emploi. Décidées à utiliser et à répandre celles qui leur sont faites, elles se résignent à ce que les leurs aient le même sort. J'ai remarqué souvent que les femmes n'ont pas de pudeur, en tout cas, à P..., elles parlent de leurs plaisirs ou de leurs déboires sensuels avec une entière liberté. D'ailleurs, à P..., en général, les ménages sont « bons » et, au point de vue en question, normaux. Les maris traitent leurs femmes avec ponctualité et accomplissent régulièrement leur service. Quelques-uns y apportent même un certain zèle dû plutôt à la bonté de leur tempé-

rament qu'à leur passion conjugale. Certains prolongent fort tard l'hommage physique qu'ils rendent à leurs épouses.

Cet état de choses n'empêche pas la plupart des maris de tromper leurs femmes. C'est une sorte d'usage local et ces « messieurs » ne trouveraient pas de bon ton d'y manquer. Néanmoins les maris qui ont une liaison sont rares. On n'en compte que trois, les autres se contentent de plaisirs plus mobiles et quelques-uns s'en tiennent à des « habitudes ». Naturellement, ce n'est pas à P... qu'ils les trouvent. P... possède cependant une fille publique « la Nandot ». Elle habite, près du pont du canal, une maison ouvrière. Elle y occupe deux chambres dont les fenêtres sont ornées de rideaux à damier rouge et blanc et de géraniums dans des pots verts. On aperçoit quelquefois la Nandot à l'une ou l'autre de ses deux fenêtres. La Nandot est une personne plantureuse, d'un âge mûr, mais encore aimable. Elle porte des camisoles de percale blanche ou rose et, au cou, un mince ruban de velours. Elle est coiffée d'un casque de cheveux noirs et luisants. Elle a une figure honnête et paysanne. Sa clientèle se compose surtout de petits bourgeois et de boutiquiers. Elle a aussi parfois la primeur de

quelque collégien en vacances. Signe distinctif, la Nandot a une jambe de bois.

Ce n'est pas à la Nandot que recourent ces « messieurs » et les quelques jeunes gens de la ville. Ces derniers font d'ordinaire leurs premières armes avec les petites ouvrières de la fabrique Gauberges « Faiences, carrelages, tuiles ». Quant à « ces messieurs » le centre de leurs plaisirs est à Vallins. Il va sans dire que ces plaisirs sont généralement clandestins. Vallins possède quelques maisons recommandables et discrètes, prudemment closes et amoureusement hospitalières. Ces messieurs ont leurs habitudes et leurs préférences. On y connaît leurs goûts, ils y sont ponctuels et assez assidus, car les prétextes pour se rendre à Vallins, au moins une fois par mois, ne manquent pas. C'est à Vallins que se trouvent l'Agence du Crédit Lyonnais et celle de la Société Générale, et les affaires d'argent jouent un rôle important à P... où l'on est riche et où l'on a souvent des fonds à placer et à mouvoir. Il n'y a guère de famille de la société qui dépense dans l'année la totalité de ses revenus et, dans l'aisance générale, il y a quelques fortunes vraiment importantes. M. de Bligneul, en particulier, est extrêmement riche, ainsi que M.

de Sallerans. M. Rabourdet, les Formignon, M. Galbrin de la Rayère le sont également. Malgré les rentes respectables dont ils sont pourvus, ces messieurs, ne consacrent à leurs plaisirs qu'une somme modique. La dépense de chaque voyage à Vallins est réglée, y compris les petites gâteries que ces excellents maris rapportent à leurs femmes. Ces dames, d'ailleurs, sont assez indulgentes à ces escapades sans lendemains et à ces frasques inoffensives. Elles ne les ignorent pas, et, sagement, les tolèrent.

\* \* \*

J'ai dit qu'il n'y a, à P..., que trois de ces messieurs qui aient des liaisons... M. Le Robinier est l'amant de la femme du notaire, M<sup>me</sup> Landriet ; M. Bongrand passe pour entretenir M<sup>me</sup> de Carruel, et M. de la Houlaye est du dernier bien, selon les uns, avec M<sup>me</sup> de Belanson, selon les autres avec M<sup>me</sup> Livecourt. Certains prétendent, ce qui arrange tout, que M. de la Houlaye se partage entre ces deux dames qui, d'ailleurs, sont inséparables et qui ont entre elles des

relations dont l'intimité ne laisse pas d'être suspecte. M. de la Houlaye ne semble pas s'en préoccuper et il paraîtrait même qu'il s'en accommode. En tout cas, il laisse jaser. Il a les idées larges. Jean de la Houlaye est garçon ; il passe, chaque année, quatre mois à Paris et l'été vingt jours dans une « ville d'eaux ». Il n'est pas laid, mais quelque peu déplumé. Sa conversation manque d'intérêt, sans être dépourvue de politesse. Je ne l'évite pas trop, quand je le rencontre. Je n'en dirai pas autant de Stanislas Bongrand qui est un gros homme commun et prétentieux, tout à fait digne de faire le bonheur de M<sup>me</sup> de Carruel. M. de Carruel, car il y a un M. de Carruel, trouve le sien en s'installant au Cercle dès huit heures du matin et en ne le quittant qu'à l'heure de la fermeture, après une courte absence au moment des repas. L'existence de M. de Carruel se passe donc principalement à ce Cercle. Il y boit d'innombrables bocks, y fume d'innombrables pipes, y fait d'innombrables patiences. Tout lui semble probablement préférable à la compagnie de sa femme qui est bien la personne la plus pointue, la plus pincée, la plus peste que l'on puisse voir. Avec cela une assez jolie figure, mais une tête trop grosse pour son

petit corps. Cette disproportion ne l'empêche pas de se juger charmante, irrésistible et incomparable, mais la conscience de sa valeur la laisse affectée et comme anxieuse de l'affirmer impérieusement. Tous ses discours sont empreints de ce souci, de cette prétention d'autorité. M<sup>me</sup> de Carruel parle d'une voix aiguë, intransigeante, absolue, émet des opinions décisives, prononce des jugements sans appel. Elle est la seule personne à P... qui ne reconnaisse pas la suprématie de ma tante Chaltray, aussi ces deux dames ne s'aiment-elles guère et n'entretiennent-elles que des rapports assez froids. Ma tante traite volontiers M<sup>me</sup> de Carruel de pimbêche. En revanche, elle ne manque pas de faire l'éloge de M. de Carruel qui est un bien excellent homme et que l'inconduite de sa femme oblige à délaisser son foyer et à se réfugier dans un endroit public. M<sup>me</sup> de Carruel aurait dû, cependant, se montrer reconnaissante à M. de Carruel de l'avoir épousée, elle, simple demoiselle Bournillon, et qui passait, dès cette époque, pour être la maîtresse de M. Bongrand. Il est vrai que le pauvre Carruel était sans un sol, criblé de dettes, d'une intelligence au-dessous de la moyenne et probablement impuissant. Cela



n'excuse pas la façon dont sa femme agit à son égard et l'on y reconnaît la petite et basse origine de « cette » Carruel. Bournillon, dont elle est la fille, faisait un petit commerce de bois, ce qui avait mis le dit Bournillon en rapport avec M. Bongrand, propriétaire de la forêt de Sainay. M. Bongrand s'arrangea pour faire gagner pas mal d'argent au père Bournillon, de façon à ce qu'il pût marier sa fille à M. de Carruel. Après le mariage, M. Bongrand, devenu le familier du ménage, l'avait logé dans une maison lui appartenant et située au bout du Mail, non loin de celle où habite M<sup>me</sup> Landriet, la femme du notaire.

Ce notaire est un homme effacé et complaisant, oblique et cauteleux, à mine de sacristain, portant binocle à chaîne de cuivre et redingote à longs pans. On dit que M. Le Robinier l'a tiré jadis d'un pas difficile et qui aurait pu avoir pour l'imprudent tabellion les suites les plus fâcheuses. Or, Le Robinier n'avait pas agi ainsi pour les beaux yeux de M<sup>e</sup> Landriet. Il avait fallu que, dans un matin de désastre et de fièvre, M<sup>me</sup> Landriet vint en larmes supplier M. Le Robinier de sauver Landriet de la honte et du déshonneur. M. Le Robinier s'était facilement laissé attendrir ; il

était bon homme et M<sup>me</sup> Landriet était jolie femme. Les larmes ajoutaient à sa beauté. De cette époque, date entre le ménage Landriet et M. Le Robinier une intimité profitable aux uns, si elle est à tel autre quelque peu coûteuse, mais M. Le Robinier est riche, de plus il est libre, en ce sens que sa femme, de santé délicate, passe ses hivers dans le Midi et ses étés à la montagne. M. Le Robinier qu'attriste la compagnie d'une malade, de caractère difficile, allègue, pour ne pas l'accompagner dans ses déplacements et pour ne pas s'éloigner de P..., les soins que nécessite la surveillance de ses propriétés. M. Le Robinier, en effet, possède de nombreuses fermes et métairies qu'il loue ou amodie et qu'il administre fort bien. On le voit, chaque matin, partir à cheval, botté, éperonné, la cravache à la main pour visiter l'un ou l'autre de ses domaines. Ces habitudes cavalières valent un certain prestige à M. Le Robinier et il en conserve dans toute sa personne quelque chose de militaire. Il affecte volontiers des allures d'ancien officier de cavalerie et il prend prétexte de ces promenades matinales pour demeurer toute la journée en costume de cheval. M. Le Robinier fait sonner ses éperons sur le pavé de la Grand'Rue. On l'y voit passer,

la cravache sous le bras, consultant quelque feuille hippique. Il parle volontiers haras, courses et l'on ne serait étonné qu'à demi s'il lui prenait quelque jour la fantaisie de se monter une écurie. M<sup>me</sup> Landriet ne semble pas tenir à ce que M. Le Robinier fasse figure d'homme de turf. Elle laisse entendre que M. Le Robinier lui plaît pour lui-même et non pour l'importante situation qu'il occupe à P... et, ce qui est curieux, c'est que, dans ce qui pourrait sembler une affectation, elle est sincère. Elle s'est donnée à M. Le Robinier par intérêt, pour sauver du déshonneur le nom qu'elle porte, mais peu à peu elle a conçu pour son sauveur un amour véritable. Elle aime pour de bon ce gaillard vigoureux et sain, d'une carrure presque élégante, bien tenu, de figure agréable, un peu haut en couleur. M. Le Robinier a l'œil bleu, la moustache rousse et, quand il tapote le vernis de sa botte, de la mèche de sa cravache, il ne manque pas de chic. Très pincé par M<sup>me</sup> Landriet, il ne demanderait pas mieux que de divorcer pour l'épouser, mais elle se refuse à un mariage que l'on pourrait suspecter de calcul. M<sup>me</sup> Landriet tient à sa « fausse position » et à la vie très modeste qu'elle mène. Elle est toujours mise avec une extrême sim-

plicité et ne porte jamais aucun bijou. J'ajoute qu'elle a un charmant visage mélancolique et passionné, et, sous des robes volontairement un peu démodées, un corps que l'on devine souple et harmonieux. Elle est bonne pianiste, mais ne joue que pour elle seule. Elle n'a guère d'autres amies que M<sup>me</sup> de Belanson et M<sup>me</sup> Livcourt.

M<sup>me</sup> de Belanson n'est pas jolie, mais elle a, ainsi qu'on le constate au Cercle, quand ces messieurs passent ces dames en revue, elle a « un rude chic » ce qui n'a pas suffi cependant à retenir auprès d'elle son mari. Le jour même de ses noces, à peine la cérémonie achevée, et avant que sa jeune femme eût détaché son voile et enlevé sa couronne de fleurs d'orangers, M. de Belanson décampait et décampait sans retour. La « délaissée » supporta le choc avec le même chic qu'elle mettait à tout. Elle prit bravement et gaiement son parti de l'aventure et elle demeura avec les vieux Belanson qui se montrèrent « parfaits » pour elle. Ce ne fut qu'après quelques années de « veuvage » que M<sup>me</sup> de Belanson accepta les consolations de M. de la Houlaye. Quant au fugitif, il ne donna signe de vie à personne. On le dit marié et bigame heureux en Uruguay où il vit sous un nom d'emprunt. Si M. de Belanson a quitté sa

femme, quelque peu brusquement, M. Livecourt n'a pas longtemps ennuyé la sienne. Il lui fit la politesse de mourir subitement en la laissant enceinte d'un enfant que, tout garçon qu'il fût, M<sup>me</sup> Livecourt ne cessa d'habiller en fille que lorsqu'il le fallut mettre au collège. Elle l'y envoya d'assez bonne heure, se reconnaissant elle-même incapable de mener à bien une éducation. M<sup>me</sup> Livecourt se considère comme une « bonne fille » et ce terme qu'elle s'applique volontiers lui convient parfaitement. M<sup>me</sup> Livecourt est une grande femme brusque et dégingandée, mais d'agréable figure. Elle est expansive, désordonnée, parlant à tort et à travers, disant des énormités, brouillonne, insupportable, excellente, se compromettant par ses propos saugrenus et ses manières équivoques, de telle sorte qu'on la prétend en tiers dans les amours de M<sup>me</sup> de Belanson et de M. de la Houlaye. Il va sans dire que ce sont là des propos de « cercle », car il y a un cercle à P....

\*  
\* \*

Ce n'est pas le marquis de Boiclos qui est à Villoiné en ce moment, du moins c'est ce que

vient d'apprendre à ma tante M. de Bligneul. M. de Boiclos serait dans une situation difficile, ayant fortement entamé son avoir. Aussi aurait-il loué Villoine, avec promesse de vente, à un riche Argentin. Le nouveau locataire serait déjà au château avec une bande de gens de son espèce et plusieurs dames des plus huppées. On dit qu'il a de grands projets sur Villoine et qu'il veut lui restituer son « antique splendeur ». La grande auto rouge, qui a plusieurs fois traversé la ville, lui appartient...

\*  
\* \*

Cette location de Villoine me remet en mémoire l'aventure de Prosper de Boiclos, fils unique du marquis. Ce garçon singulier a disparu un beau jour sans que l'on sût ce qu'il est devenu. Malgré les recherches de M. de Boiclos, on n'a pas retrouvé ses traces. Néanmoins M. de Boiclos a été averti par une voie anonyme que son fils était vivant, mais que l'on eut à cesser toutes recherches familiales ou policières sous peine de compromettre son existence. M. de Boiclos, qui en sait peut-être plus long qu'il ne l'avoue sur la disparition de son fils, n'en a pas moins obéi à cet ordre mys-

térieux. Prosper de Boiclos a accompli sa fugue, il y a cinq ou six ans et il doit bien maintenant avoir une trentaine d'années, C'était, d'ailleurs, paraît-il, un drôle de personnage, passionné de mécanique et hanté d'idées mystiques. M. de Gernage, qui l'a connu, m'a cité de lui des traits bizarres. Dieu sait où et pourquoi il se cache ?

\*  
\* \*

Donc, il y a un cercle à P... Avant d'avoir adopté la vie entièrement solitaire que je mène ici, je m'en étais fait recevoir membre. Il va sans dire que je n'use plus de cette prérogative. Elle me permettait, chaque jour, de venir passer autant d'heures qu'il me plaisait dans une salle aux murs nus, peints d'une couleur chocolat, pourvue de banquettes d'un velours usé, de chaises cannées et de tables à dessus de marbre. Du plafond pendent des lustres à gaz, et le parquet est saupoudré d'une couche de sciure de bois. Dans cette salle, on respire une atmosphère d'estaminet, faite d'une odeur de vieux tabac, de relents d'alcool et d'aigreurs de bière. A côté de cette salle, une autre contient un

billard. Tel est à P... le local du cercle. C'est là qu'il m'était loisible de m'installer pour « tuer le temps ». On s'y réunissait soit avant, soit après le dîner, c'est-à-dire à l'heure de l'apéritif ou à celle du petit verre. C'était le moment d'affluence. J'avais chance d'y rencontrer ces messieurs, tout d'abord l'inévitable M. de Carruel. La pipe à la bouche, M. de Carruel achevait un bock et terminait une patience. Quelquefois M<sup>e</sup> Landriet y montrait son allure de sacristain, son binocle aux verres toujours troubles, comme si les yeux de M<sup>e</sup> Landriet eussent dégagé de la buée. Toute sa personne, d'ailleurs, avait on ne sait quoi d'humide. Le col de chemise, les manchettes de M<sup>e</sup> Landriet semblaient mouillés ; son crâne luisait, ses mains étaient moites. Quand il marchait, on eût dit que ses semelles spongieuses enfonçaient dans un sol marécageux. -----

Parfois M. Bongrand faisait une courte apparition. Il s'asseyait pesamment et considérait avec une certaine inquiétude M. de Carruel, son bock et ses cartes. A chaque mouvement de M. de Carruel, M. Bongrand semblait craindre que la lourde chope lui arrivât à la tête, lancée par la main du furieux. Carruel, si abruti qu'il soit et tout mari résigné qu'il se montre, est



parfois sujet à des crises de violence. C'est M<sup>me</sup> de Carruel qui, d'ordinaire, subit ces assauts et en porte les marques, mais Carruel est parfaitement capable d'un esclandre et d'un mauvais coup. MM. de la Houlaye et Le Robinier, sans être assidus, au cercle, ne dédaignaient pas d'y faire ensemble leur partie de billard. M. Le Robinier y entrait comme il fut entré au « mess ». Il saluait militairement, tandis que M. de la Houlaye affectait des allures plutôt diplomatiques. Aux « cercleux » que je viens de nommer se joignait un certain nombre de ces « messieurs ». On y rencontrait les deux médecins, le docteur Lequet et le docteur Hénant, tous deux à peu près de même taille, de même poil, de même couleur. Cette ressemblance physique ne les empêchait pas de se détester confraternellement. M. Landon, le percepteur, déplorait cette animosité, étant l'homme le plus accommodant du monde, quand il ne s'agissait pas de la rentrée des impôts. A ce groupe s'ajoutaient M. Gauberges, directeur de la fabrique de céramique, M. de Crénange, vieux garçon facétieux, M. Galies de Beauchamps, M. Virot, M. Pailleton, M. d'Erbely, M. Rabon, M. Orlin-Latière et quelques autres. Tous ces gens que je rencontrais chez ma tante Chaltray,

je les retrouvais au cercle, assez différents. Ils s'y croyaient autorisés à un ton de café et de mauvais lieu, à des manières de cabaret et de corps de garde. Ils mettaient les coudes sur la table, crachaient dans la sciure, déboutonnaient leur gilet et leur pantalon, s'esclaffaient de leurs « incongruités » réciproques. On était « entre hommes » et cela leur suffisait pour qu'ils jugeassent bon de tenir des propos grossiers ou orduriers, de jurer, de dire des « cochonneries ». M. Virot et M. Pailleton s'y exerçaient à qui mieux mieux. Ce fut aux conversations du cercle que j'appris les diverses « ressources » que l'on peut trouver à Vallins, les dépenses qu'elles comportent, les plaisirs qu'elles donnent.

\*  
\* \*

Je vais quelquefois voir M. de Gernage. C'est un aimable homme, le seul pour qui je me sente une véritable sympathie. Quand j'étais gamin, il m'emmenait parfois promener le long du canal et, tout en marchant, il me disait des choses charmantes et sensées. Déjà, en ce temps-là, il était veuf et sa solitude était complète. Il

n'a jamais quitté P... où il habite toujours la même maison, située au commencement de l'avenue des Platanes, et remplie de vieilleries hétéroclites. M. de Garnage y a rassemblé toutes sortes d'objets curieux, achetés depuis quarante ans au hasard des occasions. M. de Gernage, d'ailleurs, n'est pas un collectionneur, c'est un hospitalier. Sa maison est une maison de refuge, de repos, une espèce d'asile des vieilles choses éclopées. Plus elles le sont, plus il les aime. Il les recueille, les soigne, les rafistole, les répare, les guérit. Parmi ces blessées, quelques-unes sont fort belles, mais ce n'est pas pour leur beauté qu'il les adopte et les choie, c'est pour leur abandon, leurs blessures, leur solitude où il trouve peut-être l'image de la sienne. Le plus curieux est que la sensibilité de M. de Gernage est toute tournée vers les choses. A part elles, il n'aime rien, même pas soi-même. Il n'est ni mysogine ni, misanthrope. Il ne déteste pas l'humanité, il l'ignore. Quitté et trahi jadis par sa femme qu'il adorait, on dit que, lâchée à son tour par son amant, il la laissa, pauvre et malade, dans la plus misérable détresse matérielle et mourir sans un secours, dans le dénuement le plus absolu. L'indifférence de M. de Gernage au malheur

d'autrui est incroyable, mais il s'attendrit sur un meuble boiteux, sur un tableau détérioré, sur un objet sans usage. Il est un curieux fruit de la vie de province, M. de Gernage, mais un fruit complètement desséché. On ne lui connaît ni parents, ni amis ; la seule personne qu'il voie un peu fréquemment est M. Sebastiano Requisada.

Ce Requisada est un petit vieillard, noueux, au torse trapu, aux longs bras, aux jambes courtes, aux énormes mains. Presque pas de cou, une grosse tête enfoncée dans les épaules, gros nez, grosse bouche, gros yeux, gros sourcils, un teint basané. Des cheveux d'un noir terrible dû à une teinture infernale. Il est toujours vêtu d'une longue redingote de drap olive. Il est taciturne et, quand il parle, c'est avec un fort accent espagnol. Il est d'une dévotion étroite, formaliste, fanatique et passe une grande partie de ses journées à l'église, embusqué derrière un pilier et à genoux sur la dalle. Il habite, une grande maison, tapissée du haut en bas de bondieuseries d'Espagne : ex-voto, Christs, madones, cœurs transpercés. Lui-même est bardé de scapulaires, les poches pleines de chapelets dont on le voit égrener les grains en marmonnant

des patenôtres. On dit que, jeune, il prit part à la guerre carliste et y commit toutes sortes d'atrocités. Ni lui, ni M. de Gernage ne font partie du cercle. M. de Gernage a ses bibelots, M. Requisada ses souvenirs de massacres, de fusillades, de pendaisons, de tortures. On s'ennuie moins en province, quand on a ainsi de quoi s'occuper. Je ne croise jamais dans la rue le bon M. Requisada sans un regard d'envie et sans une certaine curiosité.

\*  
\* \*

Je suis allé, l'autre jour, à Vallins, voir M. de la Rivellerie et j'ai profité de mon voyage pour donner à la nature certaines satisfactions. Ces formalités ne m'amuse pas autrement, mais il faut bien obéir aux indications du corps. Les premières fois, je demandais asile à la « maison commune » de Vallins. Située dans la ville basse, elle n'attire l'attention que par ses persiennes constamment fermées. La rue est à peu près déserte. Des chats efflanqués y rôdent paresseusement et prudemment. L'eau du ruisseau roule des épluchures. La maison est d'apparence modeste. A travers la porte rembourrée, on

entend parfois les accords et les gammes d'un piano. Je ne vous décrirai pas l'intérieur de ce temple de Vénus, son salon de glaces, son escalier à tapis, ses chambres à miroirs plafonnants et ses pensionnaires. C'est l'établissement banal et bien tenu d'une riche ville de province, un établissement respectable qui a ses habitués discrets, ses clients fidèles. Ces dames sont, pour la plupart, de vigoureuses et saines campagnardes, recrutées dans la région où la race est de bonne constitution. La tenancière, M<sup>me</sup> Ernestine, une personne de sens, ne manque pas d'une certaine éducation. Nous entretenons ensemble d'excellentes relations, Elle a vite compris ce que je venais chercher chez elle et le côté hygiénique de mes visites. Aussi m'a-t-elle déclaré, un jour, qu'elle s'était occupée de moi et qu'elle avait « tout à fait mon affaire ». Une ancienne pensionnaire à elle, mais qui n'avait fait que passer par la maison, une personne intelligente et qui venait de s'installer en ville, bourgeoisement, dans ses meubles. Elle s'appelait M<sup>lle</sup> Marguerite Pellicier, était bien faite de corps et agréable de visage, ne recevant que sur rendez-vous et du monde choisi. Grâce à la recommandation de M<sup>me</sup> Ernestine, j'ai été fort bien accueilli par M<sup>lle</sup> Pelli-

cier qui m'a inscrit au nombre de ses visiteurs mensuels; mais le plus comique, c'est que M<sup>lle</sup> Pellicier s'est bientôt prise pour moi d'une affection évidente et que je crois sincère. Si j'étais vaniteux, je parlerais même d'une espèce de béguin. Quoi qu'il en soit, les marques de sympathie que me prodigue M<sup>lle</sup> Pellicier me touchent, tout en m'embarrassant un peu. On me gâte, on m'accable de prévenances, de petits soins. On me regarde d'un air sentimental. Je fais en sorte de ne pas m'apercevoir de ces amoureux manèges. Alors M<sup>lle</sup> Pellicier soupire, se détourne et essuie une larme au coin de son œil trop tendre.

A la dernière visite que je lui fis, à cette aimable Pellicier, je la trouvai « toute chose ». Elle semblait troublée. Peut-être ma présence la gênait-elle, ce jour-là? Elle m'affirma que je me trompais, qu'au contraire, elle avait une grâce à me demander, une requête à m'adresser.. Est-ce que je consentirais à rester dîner avec elle? Oh! un dîner tout intime, en tête à tête, pour fêter l'anniversaire du jour où M<sup>me</sup> Ernestine lui avait parlé de moi pour la première fois. L'idée me parut si comique que je faillis éclater de rire, mais je me retins. Pourquoi fâcher et désobliger cette brave fille? Je con-

sentis donc, et M<sup>lle</sup> Pellicier et moi fîmes, l'un en face de l'autre, un excellent petit dîner. M<sup>lle</sup> Pellicier traite la cuisine comme l'amour, avec compétence et probité.

Ce fut en sortant de ce dîner que j'éprouvai la singulière impression que je vais dire. En allant à la gare prendre le dernier train pour P... et afin de gagner du temps par ce raccourci, je traversais le Jardin Public. Il est assez mal éclairé, ce jardin, et il faisait, ce soir-là, un brouillard assez épais. Tout en marchant, je me rappelais cette soirée de brume opaque au Bois de Boulogne, lors de mon départ de Paris, l'agression étrange que j'avais subie en longeant le bord du Lac... Or, juste à ce moment, je côtoyais la petite pièce d'eau du jardin, quand, soudain, je reculai... A deux pas de moi, sous la lueur d'un réverbère, un homme se dressait, vêtu en chauffeur d'auto, un homme dans lequel il me semblait reconnaître mon agresseur nocturne du Bois de Boulogne, même taille, même attitude, il ne manquait que la lampe électrique à la main et le couteau levé contre moi. A cette vue j'avais fait un bond en arrière en fermant instinctivement les yeux, comme l'on fait, par surprise, à un obstacle imprévu. Quand je les rouvris, l'homme avait disparu; l'allée était



déserte, le réverbère projetait mon ombre devant moi. Avais-je été le jouet d'une hallucination? Que signifiait cette rencontre avec l'homme du Bois, si c'était bien lui qui m'était apparu? Etais-je donc l'objet de quelque haine secrète, obscurément vigilante et qui s'embusquait ainsi sur mon passage? Quelque chose allait donc se produire en ma morne vie, déchirer l'ennui opaque qui l'entourait, y faire luire, ainsi qu'une lame de couteau, un éclair d'imprévu?

\*  
\* \*

Cette figure agressive apparue ainsi deux fois dans ma vie...

\*  
\* \*

Ma tante Chaltray a, en ce moment, de longues conférences avec M. de Bligneul. Ils s'enferment pendant des heures dans la chambre de ma tante. Que peuvent-ils bien dire durant ces interminables colloques et de quoi peuvent-ils bien parler? Cela m'intrigue. Après tout, comme ils se connaissent de tout

temps, peut-être ont-ils des souvenirs communs et ces souvenirs sont peut-être des plus intimes ? Ma tante Chaltray n'a pas toujours été une vieille dame et M. de Bligneul n'a pas toujours été le petit vieillard falot qu'il est aujourd'hui. C'est égal, l'idée que ma tante Chaltray puisse avoir eu des galanteries me divertit assez, et que son galant ait pu être M. de Bligneul m'enchanté. Il faudra que je fasse jaser la vieille Mariette sur ce sujet. Oui, voilà où l'on en arrive en province ! Voilà ce que la province fait de nous, ce qu'elle produit dans un cerveau que ronge l'ennui ! Et ce qu'il y a de plus misérable, c'est que, si l'on me disait demain : « Partez, vous êtes libre ; allez où vous voudrez, fuyez ce marais où vous vous enlisez et dont la vase vous monte déjà à mi-corps... » je ne sais si je pourrais...

\*  
\* \*

J'observe que la vie de province produit chez les gens deux effets différents, mais tous deux également fâcheux. Chez les uns, elle engendre un état de torpeur que rien ne peut plus dissiper. On tombe dans une sorte d'indifférence

à soi-même et de tout, qui va jusqu'au dédain des soins physiques et hygiéniques. On se « néglige ». On s'emboîte à une sorte de train-train imbécile. Chez les autres, au contraire, l'existence provinciale nourrit et surexcite une activité de bas instincts où s'avivent la curiosité, la malveillance, l'égoïsme. Elle renforce les penchants naturels et les pousse au vice et à la manie. Que de calomniateurs, de gourmands, d'avares! Comme elle détraque! Toute petite ville est pleine de fous.

\*  
\* \*

Je reviens sur ce que j'écrivais l'autre jour, de cette pépinière, de ce conservatoire de fous qu'est une petite ville de province. Que de folies secrètes, discrètes, hypocrites, elle contient! Ces gens, qui ont l'air de vivre de la vie la plus médiocre, la plus plate, ont, pour la plupart, une manie cachée qu'ils cultivent avec soin et mystère. Chez quelques-uns, cette manie est assez apparente pour qu'elle leur donne figure d'originaux. Il en est ainsi, par exemple, de M. de Gernage et de M. Requisada, mais chez beaucoup d'autres le détraquement

se dissimule et prend de la force à se contraindre. Et moi-même, depuis que je vis ici, ne suis-je pas profondément déséquilibré, et d'un déséquilibre dont je me rends douloureusement compte et que je sens augmenter chaque jour ? Ne suis-je pas maintenant sujet à des obsessions que je ne peux plus écarter ?

\*  
\* \*

Depuis l'impression que j'ai rapportée de Vallins, de la ressemblance entre ce passant rencontré dans le Jardin Public et mon agresseur nocturne du Bois de Boulogne, depuis lors je suis de nouveau hanté par cet angoisse indéfinissable que j'éprouvais, au dernier jour de mon existence parisienne, par cette sourde attente d'un événement imprévu. Depuis quelques jours, j'ai le sentiment que cet événement va venir me chercher jusqu'ici. Je ne m'y sens pas définitivement, absolument, à l'abri de tout changement. Il me semble que quelque chose rôde autour de moi. La brume d'ennui qui m'entoure prend des plis de vagues fantômes. Je souffre d'un bizarre état de nervosité. La solitude me pèse ; le silence m'anéantit. Les conver-

sations m'excèdent, les visages m'exaspèrent. La figure de ma tante Chaltray m'horripile, son long nez, son teint jaune, ses papillottes, son air d'éternelle méfiance à mon égard. Quand je lui verse du vin, on dirait qu'elle a peur que je lui serve un breuvage empoisonné. Quand je prends un couteau à découper, elle me regarde comme si j'allais le lui plonger dans le cœur. Elle m'épie, me surveille et, le soir, dans sa chambre, je l'entends qui pousse un meuble devant la porte. Je remarque que ces manières précautionneuses de ma tante ont augmenté depuis ses colloques avec M. de Bligneul; qu'a bien pu conter ce vieux fou à cette vieille folle?...

\*  
\* \*

Excédé de solitude et malade d'angoisse, je suis sorti. C'était une belle journée d'automne. J'ai suivi le bord de la rivière. J'aime les longs peupliers qui accompagnent de leurs murmures feuillus son cours paresseux. Ils semblent filer le temps à leurs fuseaux dorés. J'ai longé le haut mur du jardin de M. de Bligneul. Sa maison pourrait être une des plus agréables de P... Elle est ancienne et on lui rendrait aisé-

ment son caractère. Peut-être conserve-t-elle encore des boiseries et des meubles de l'époque, mais, de cela, personne n'en sait rien. De toute cette vaste maison, M. de Bligneul n'occupe que trois pièces, celle où il couche, celle où il mange, et celle où il se « tient ». Cette dernière, assez grande, ouvre sur un beau balcon de fer forgé. C'est la seule où l'on soit admis; personne n'a jamais vu M. de Bligneul au lit ou à table, pas même le médecin, car ce diable de petit homme gringalet n'a jamais été malade et jamais il n'a invité qui que ce fût à partager son repas. C'est une tradition de famille. Son père et sa mère vécurent comme lui et lui laissèrent ces habitudes de solitaire et de grigou. Inutile de dire que M. de Bligneul est célibataire. Il vit comme un vilain petit hibou à lunettes d'or, dans cette maison aux pièces sans usage et strictement fermées. Il est servi par un domestique qui soigne le potager, car M. de Bligneul ne se permet pas le luxe des fleurs. En revanche, il laisse probablement se perdre, faute de soins et d'entretien, de grandes tapisseries qui décoorent, paraît-il, les salons humides et toujours clos du rez-de-chaussée. Je tiens ce détail de Mariette qui le tient du domestique de M. de Bligneul.

Nous en parlions, un jour, M. de Gernage et moi. Je l'avais trouvé en compagnie de son ami Requisada, occupé à nettoyer et à rafistoler une vieille horloge achetée récemment. J'ai déjà dit que M. de Gernage entoure de soins charmants et paternels les pauvres vieilles choses démantibulées qu'il recueille chez lui. Il les nettoie, les répare, les étaie, les recolle, leur redonne une apparence de vie. Que de vieux meubles il a remis debout, et avec quelle tendre piété pour leur passé, avec quels soins pour leur vétusté, avec quel amour et quelle charité ! Il est touchant et il l'était devant sa vieille horloge aux ressorts rouillés aux rouages paralysés, aux aiguilles faussées. Il tâchait de la panser de son mieux, de lui redonner non pas le mouvement, mais une apparence décente. Pendant que M. de Gernage s'évertuait, M. Requisada le regardait faire, son chapelet aux doigts, dont il égrenait les sèches olives. L'Espagnol avait l'air de veiller au chevet d'une personne éventrée. L'horloge montrait ses entrailles denticulées et sa complication intestinale et viscérale, et l'Espagnol considérait le spectacle avec une expression de férocité satisfaite comme s'il eût présidé à quelque supplice d'Inquisition. Son attitude était curieuse à voir. M. de Ger-

nage ressemblait à un infirmier, M. Requisada à un tortionnaire.

\*  
\* \*

M. de Bligneul est fils de vieux. Son père épousa, lui déjà âgé, une demoiselle de Vingy, déjà sur le retour. Le fils qui leur naquit fut donc unique. M. de Bligneul, d'ailleurs, se fût assez mal accommodé de toute autre situation, car il ne prêtait guère d'intérêt et d'affection à rien d'autre qu'à sa petite personne. Il est, en effet, d'une taille exiguë qui, avec la vieillesse, a encore diminué. Maintenant M. de Bligneul est un petit vieux, menu et ratatiné. Sur un corps minuscule, au bout d'un long cou, se dresse une tête d'oiseau. Un faux toupet, des lunettes d'or complètent cette physionomie falote. Il s'exprime d'une voix aigrement méticuleuse, avec soin et parcimonie, et toutes ses paroles sont marquées de la plus parfaite banalité. Né à P..., M. de Bligneul n'en est guère sorti et n'a guère dépassé Vallins. D'éducation négligée et d'instruction plus qu'incomplète, il a remplacé tout ce qui lui manque par un respectable assortiment de préjugés. Sa conver-



sation les étale dans une gélatineuse abondance de lieux communs. Malgré sa médiocrité d'esprit et son incapacité d'intelligence, M. de Bligneul jouit à P... d'une réelle considération. On lui tient compte, libre et riche, de n'avoir jamais songé à quitter sa ville natale et d'être resté immuablement fidèle à sa maison de famille. Jamais il n'a pensé à aller jouir ailleurs de sa richesse et de sa liberté. Le comique est que ce que l'on prend pour un attachement à des souvenirs civiques et familiaux est simplement dû au fait que M. de Bligneul se suffit à soi-même et n'a besoin de quoi que ce soit d'autre. Son égoïsme n'a d'égal que sa vanité qui est extrême. Il faut le voir, le petit M. de Bligneul, se redresser dans sa petite taille, assurer ses lunettes et ajuster son toupet. Cela suffit pour qu'on soit éclairé sur l'importance qu'il s'attribue. Dans ses préoccupations égoïstes celle de sa santé tient une grande place. Il échange avec ma tante Chaltray, atteinte de la même manie sanitaire, de mystérieuses recettes de corps. Tous deux, du reste, se portent admirablement bien en dépit de leurs tracas et n'ont jamais recours au médecin. Leur médecine personnelle leur suffit. Outre ce point commun, ma tante Chaltray et M. de Bligneul en ont

d'autres. Tous deux ont les mêmes idées, également stupides, sur l'éducation des enfants. Ni l'un ni l'autre n'a eu heureusement l'occasion de les appliquer, ma tante Chaltray par stérilité, M. de Bligneul par célibat.

M. de Bligneul n'a jamais songé à se marier. Peut-être même est-il vierge. Cette question se discute assez volontiers au Cercle. Les deux opinions ont leurs arguments. M. de Bligneul fait bien à Vallins des voyages assez fréquents et réguliers, mais rien ne prouve qu'ils aient, même subsidiairement, un but de galanterie. Leur explication naturelle est que M. de Bligneul y va rendre visite à son notaire M<sup>e</sup> Bailli. M. de Bligneul ne confie à celui de P... que des broutilles. M<sup>e</sup> Landriet lui inspire une confiance médiocre, mais ni M<sup>e</sup> Landriet ni M<sup>e</sup> Bailli n'eut à rédiger son contrat de mariage. L'idée de se marier n'est jamais venue à M. de Bligneul. Il aurait fallu ouvrir la maison, partager le lit, la table, avoir là, auprès de soi, quelqu'un qui eût été « au courant de ses affaires ». Cette perspective révoltait M. de Bligneul. Seule l'idée d'une forte dot le troublait, car M. de Bligneul est un avare, un redoutable, un singulier avare, pas un avare de comédie ou de roman, à la façon d'un Harpagon ou d'un Grandet. Il ne

l'est pas avec excès, avec lyrisme, avec grandeur. Son avarice n'a pas l'exagération qui la signale et la dénonce; elle est sourde, sournoise, secrète, presque invisible. Elle se dissimule avec une extraordinaire habileté sous l'honnête figure de l'ordre et de l'économie. M. de Bligneul s'y montre admirable. Il peut se vanter de n'avoir jamais dépensé un « sou de trop ». Cette exactitude est la règle inflexible de sa vie. Il ne commet pas de ces lésineries qui rabaisent et donnent des allures de grippe-sou et de fesse-mathieu, mais il est impitoyable sur toutes les superfluités et il a réduit ses besoins au plus strict. La vie de M. de Bligneul est une merveille de calcul et d'équilibre, de parcimonie décente, conduite de manière à interdire aussi bien la dépense inutile que la pingrerie déshonorante. Cet état de perfection, M. de Bligneul l'a réalisé, maintenu, avec une admirable et une sage fermeté, qui va presque au rigorisme. M. de Bligneul conserve dans la richesse une imperturbable raison.

Car il est riche, très riche, ce petit M. de Bligneul. Ses parents lui laissèrent une belle fortune accrue considérablement par le emploi de la plus grande partie des revenus qu'elle

fournit. Que voulez-vous que dépense chaque année, dans une petite ville comme P., un homme seul, sans charges, sans goûts, sans vices ? Riche, M. de Bligneul l'est devenu plus encore par le seul fait qu'il l'était, par une sorte d'accroissement mécanique. Cette richesse est, d'ailleurs, son occupation quotidienne, mais ce n'est pas tout d'en régler et d'en ménager l'emploi avec une rigoureuse parcimonie, il faudrait en déterminer la transmission. A qui ira-t-elle, cette fortune ? M. de Bligneul n'a pas de parents proches. Un autre homme voudrait décider de l'attribution posthume de ses biens, de même qu'un autre homme tiendrait à faire, lui vivant, un usage quelconque, bon ou mauvais, du pouvoir et de la force que lui donne cet argent. Non ! à cet argent, M. de Bligneul ne lui demande rien, ni de l'imprévu dans la vie, ni aucun plaisir que le sentiment de la possession et une sorte de béatitude sordide qui bouffit ce petit homme d'une étrange vanité intérieure. L'expression en anime sa petite personne ratatinée, son petit visage poupin et racorni. A être si parcimonieusement, si béatement riche, M. de Bligneul en prend quelque chose d'odieux et d'exaspérant. Quand il me regarde à travers ses

lunettes d'or, de son œil rond et fixe, j'éprouve une sorte de colère répulsive, mêlée d'envie. Oui, je l'avoue, tant d'or, tant d'or inutile ! Un autre en aurait fait du luxe, de l'aventure, de la volupté, de la charité, de la vie, de la mort, que sais-je ! Mais lui ? A quoi l'emploie-t-il, cet or ? Qu'en fait-il ? Il le couve dans un nid stérile, de son croupion déplumé. Ah ! tordre ce cou pelé de vieil et vilain oiseau ! Du perchoir de sa vanité, M. de Bligneul sent confusément l'antipathie qu'il m'inspire et il en est obscurément froissé. Je ne reconnais pas sa « supériorité ». Elle éclate dans toute sa mince personne prétentieuse et rabougrie. Je hais M. de Bligneul et il me déteste. D'ailleurs, je sens qu'il blâme ma tante Chaltray de m'avoir recueilli chez elle. Ne suis-je pas une « bouche inutile », une dépense, c'est-à-dire, aux yeux de M. de Bligneul, ce qu'il y a de plus monstrueux ?

\*  
\* \*

La vieille Mariette a eu la visite du père Grenet qui est garde à Villoine. C'est un ancien amoureux à elle et il a encore belle allure, ce

père Grenet, avec son carnier recouvert d'un filet, son baudrier et sa plaque de cuivre aux armes du marquis de Boisclos. Naturellement le père Grenet a parlé à Mariette des « nouveaux maîtres », des locataires actuels de Villoine. Ces locataires ou plutôt ce locataire s'appelle M. Antonio Barreros. Il est Argentin et possède une énorme fortune en cultures et en troupeaux. C'est un grand homme à tournure de Don Quichotte, osseux, anguleux. Il est arrivé à Villoine avec trois ou quatre amis, et il y a des dames avec eux, ce qui, m'a dit Mariette, lui fait dilater les narines, à ce vieux pendentif de père Grenet. Mais les dames de Villoine ne sont pas pour son fichu nez. A la description qu'il en a faite à Mariette, et que Mariette m'a rapportée fidèlement, j'en conclus que M. Antonio Barreros est à Villoine en « joyeuse compagnie » et qu'on y mène « joyeuse vie ». Les dames en question me paraissent, en effet, appartenir au monde de la galanterie. On se lève et on se couche tard à Villoine. La table de jeu est constamment dressée. On dîne et on soupe largement. Le château est illuminé a giorno. Le champagne coule en abondance. On rit, on chante, on boit, on se querelle jusqu'à l'aube. Deux de ces messieurs grattent furieu-

sement de la guitare. Des traînées de parfums flottent dans les corridors. Parfois des visiteurs arrivent de Paris. Les autos ronflent dans la cour. La grande auto rouge est celle de M. Antonio Barreros. Puis Mariette en est revenue au père Grenet : « Figurez-vous, monsieur, qu'à son âge, il est toujours « plus que bon » et qu'il ne dédaigne pas de faire encore la politesse à la mère Grenet qui en profite bien. Ah ! les filles savent qu'il ne faut pas le rencontrer entre « chien et loup », le vieux bougre ! On a trop de peine à se débarrasser de lui. D'ailleurs, il est bien propre, toujours tiré à quatre épingles, toujours le linge blanc, et rasé de près. » Et les yeux lubriques de la vicille Mariette s'allument à la pensée des frasques amoureuses du père Grenet.

\* \* \*

Fut-ce un crime d'amour ou un crime de haine, cet assassinat du Président d'Arthun par le Conseiller Sorrigny, que M. de la Rivellerie rapporte au tome II de son *Histoire du Parlement de Vallins* ? Je me le demande parfois en considérant dans le salon de ma tante le por-

trait du Président d'Arthun. Il a une belle, bonne et honnête figure, cet homme, mais une figure sans grand intérêt. Le portrait du Conseiller Sorrigny serait autrement curieux à étudier. Quelle tare révélerait-il, quel indice passionnel porterait ce visage ? Et puis l'homme qui tue a toujours une supériorité sur l'homme qui est tué. Voyez tous les procès criminels : l'intérêt va davantage au meurtrier qu'à la victime. Néanmoins, il n'existe plus, m'a dit M. de la Rivellerie, de portrait du Conseiller Sorrigny. Il est probable qu'après sa condamnation et son exécution la famille ne tint pas à conserver l'image de celui de ses membres qui l'illustrait si fâcheusement. Les toiles qui le représentaient furent sans doute détruites. En tout cas, elles ont disparu. C'est dommage, j'aurais aimé voir la tête de ce haut magistrat du Parlement, de ce porteur d'hermine et de mortier qui, en pleine ville de Vallins, attira chez lui un de ses collègues, à la faveur d'un audacieux guet-apens, et après l'avoir assommé brutalement, dépeça son corps en quartiers, en brûla certaines parties et jeta le reste dans la fosse des latrines, puis, cela fait, après s'être montré le soir en plusieurs compagnies, alla paisiblement, le lendemain,



siéger à l'audience qu'il eut, en l'absence du Président d'Arthun, à présider, comme étant le plus ancien des conseillers. Cette conduite me semble vraisemblablement explicable du fait que, par sa situation, Sorrigny se croyait à l'abri de tout soupçon et sûr de l'impunité. Qui aurait pu supposer un criminel dans un des premiers magistrats de la cité? N'était-il pas en quelque sorte, hors de cause? Dès lors, à quoi bon prendre des précautions, même les plus élémentaires? A quoi servait de dissimuler un forfait qu'il ne viendrait à personne l'idée de lui attribuer? De là, l'incroyable négligence qu'il apporta à son crime, son extraordinaire « je m'en foutisme ». Et quel peu de cas il faisait de la police de son temps! Il la croyait incapable de débrouiller une affaire aussi inattendue et si extraordinaire. De plus, n'était-il pas plausible que le Conseiller Sorrigny estimât qu'au cas où il serait découvert, il se pourrait fort bien que la Justice préférât ignorer un crime dont l'affreux scandale eût rejailli sur un corps illustre tout entier? En pensant ainsi, reconnaissons que le Conseiller Sorrigny témoignait à ses collègues le plus parfait mépris, les jugeant capables de faire passer leur intérêt corporatif avant le

respect dû aux Lois. D'autre part, n'est-ce point attribuer à ce Sorrigny des calculs et raisonnements qui lui furent bien étrangers ? Qui nous dit qu'en cette affaire il n'agit pas par simple impulsion meurtrière, par simple instinct sanguinaire, par cette haine animale qui pousse l'homme contre l'homme, par cette mauvaise humeur que l'on éprouve contre son semblable, par l'agacement nerveux que l'on ressent de telle ou telle présence, et qui peut aller, en certaines circonstances, jusqu'à une sorte de folie agressive ? C'est un sentiment que je comprends assez bien. Il y a des êtres dont l'existence vous est intimement et volontairement insupportable. Un M. de Bligneul, par exemple. Certes je n'irais pas jusqu'à me défaire de ce fantoche, mais j'apprendrais volontiers que le fil qui le fait mouvoir s'est rompu.



Les récits de la vieille Mariette sur la « joyeuse vie » que l'on mène à Villoine me sont revenus à l'esprit dans une sorte de rêverie bizarre où je ne me sentais plus maître

des associations d'idées qui s'y formaient. Je les reproduis ici tant bien que mal. Je vois une grande salle violemment et brillamment éclairée de candélabres aux nombreuses bougies répandant leur lumière sur une vaste table, couverte d'argenteries, décorée de fleurs et de fruits. La salle est pleine d'un savoureux et capiteux parfum de mets, de vins, de femmes, car il y a des femmes attablées. Elles sont assises nues ; leurs corps ambrés ou rosés se détachent sur le fond de la tenture. La clarté ruisselle sur les nuques, les épaules, les dos, les seins. Des chevelures se tordent ou s'épandent, avec des éclats fauves ou de sombres lueurs. Je distingue aussi des bras neigeux, des cuisses, des sexes. Parmi toutes ces femmes, aucun homme. Tout à coup, dans le silence, des rires fusent ; des têtes se retournent ; je vois des visages, mais je n'en reconnais aucun. Ces visages sont beaux, les narines palpitent, les lèvres s'épanouissent, les yeux regardent. Tout, dans cette salle somptueuse, ces lumières, ces mets, ces vins, ces fruits, ces fleurs, ces femmes, tout dit la joie de la vie, tout y proclame les plaisirs de la chair. Est-il donc d'autres buts que saisir, étreindre, dévorer ? Les bouches sont-elles faites pour

autre chose que la morsure ou le baiser? Les mains pour prendre, les yeux pour jouir ou désirer? Un sexe n'est-il pas le lieu du corps vers lequel convergent toutes nos forces sensuelles? C'est là qu'aboutit tout notre effort vital. C'est la raison même de notre existence. A quoi bon vivre sans la volupté? A quoi bon la puissance, la richesse, si elles ne nous donnent pas, avec l'illusion de l'amour, la possession de la femme? A quoi bon tout? Pour cette conquête de la « toison » tous les moyens ne sont-ils pas valables? Elle est la grande cause, la grande excuse. Qu'importent le vol, le meurtre, le rapt, s'ils ont « pour mobile » la possession de la chair amoureuse! Toutes les morales ne s'effacent-elles pas devant l'amour? La ruse, la fourberie, le mensonge, la violence, forment son habituel cortège. Il n'en exclut ni le sang ni la mort. Bien fou qui ne se fait pas l'esclave du dieu! Ne dirait-on pas qu'il m'offre une dernière chance de sortir de mon ennui, de mon néant. Je n'ai qu'à m'approcher, à saisir un de ces corps qui sont là devant moi. Je n'ai qu'à baiser une de ces bouches. Si elle résiste... mais n'as-tu pas la force de tes mains violentes? Elles aiment à être forcées, ces femmes! Va donc, prends la plus belle! En vain

elle se débat et se défend, maîtrise-là. Ses longs cheveux se déroulent, sa gorge palpite, son souffle te brûle, elle crie; ses yeux étincellent. Elle repousse furieusement ton étreinte. Elle t'injurie, elle t'insulte elle te griffe, elle te mord. Prends-là, elle va t'aimer. Déjà son corps faiblit, ses dents se desserrent, un vague sourire apparaît sur son visage. Saisis-là, emporte-la, ouvre la porte. Dehors, la grande auto rouge attend, trépidante, furieuse, elle aussi. L'homme qui va te conduire a les mains au volant. Soudain, il tourne la tête. O stupeur! c'est bien lui que je reconnais, cette fois, oui, c'est bien le nocturne agresseur du Bois, le rôdeur du jardin de Vallins...

A ce moment de mon rêve, je me suis réveillé brusquement. L'auto des gens de Villoine devait passer dans la Grand'Rue : j'ai entendu la sirène. Jamais encore son cri n'a été plus aigu, plus déchirant. Il a dardé, comme un éclair de couteau dans un jet de sang. Sa pointe a pénétré jusqu'au fond de moi-même.

\*  
\* \*

**Je crois avoir deviné à peu près le sujet des**

longs colloques de ma tante Chaltray avec M. de Bligneul. Ma tante prend ses « dispositions » pour, au cas où elle mourrait avant moi, que je sois tenu dans une sorte de tutelle pécuniaire. Une pension plus que modeste me sera payée par les soins de M. de Bligneul, de façon qu'il ne me soit pas possible de quitter P... et d'aller m'établir ailleurs. Donc je serai prisonnier à P... jusqu'à la fin de mes jours, et c'est M. de Bligneul qui sera chargé d'être mon geôlier. Il en éprouve une espèce de joie maligne qui apparaît sur sa vilaine petite figure. Il me « tient ». Sa supériorité s'exerce sur ce « Parisien », et sa vanité en est satisfaite. Notez qu'il est déjà vieux et que, selon les prévisions naturelles, je devrais être appelé à lui survivre, mais M. de Bligneul se garde bien d'envisager cette éventualité. M. de Bligneul, dans sa pauvre et falote cervelle, a décidé qu'il serait éternel. Pourquoi s'interromprai donc une vie aussi régulière, aussi ponctuelle que la sienne ? Quelles raisons pour que s'en arrête le cours et que s'en détraquent les rouages ? M. de Bligneul se juge continu, indispensable, et le sentiment de sa nécessité, de son éternité, lui donne une singulière assurance. Sa petite taille s'en redresse. Ses yeux brillent

à travers ses lunettes. Quand il me rencontre, il prend un air narquois et condescendant. Il me « tient ».

\*  
\* \*

Depuis que, par Mariette qui pratique avec compétence l'art d'écouter aux portes, j'ai découvert les intentions et « dispositions » coercitives de ma bonne tante, mon ennui a pris une densité plus opaque, plus lourde encore. Ses dernières éclaircies se sont définitivement voilées, maintenant il me circonvient sans fissure, de son épaisse atmosphère qui m'opprime de tout son poids. P... m'apparaît véritablement comme un tombeau où je serais enterré vivant. Aucune lueur n'en éclaire l'obscurité grise où tout mon esprit et toute ma chair se révoltent. Cependant je sens bien que jamais je ne pourrai desserrer les liens visqueux qui m'entravent. Ma volonté morte est incapable de tout effort. Le hasard seul...

\*  
\* \*

O mystérieux et merveilleux Imprévu qui ouvres les portes et suscites les tombes ! O toi,

redoutable et subtil ennemi du lourd et fade Ennui, je t'appelle et t'implore de toute ma morne et profonde détresse ! Toi qui parcours la terre infatigablement pour apparaître dans la surprise ! Toi qui marches masqué, dont la robe de bure, entr'ouverte, laisse voir un vêtement d'or et de miraculeuses parures ! Ah ! je sais bien que parfois tes richesses ne sont qu'oripeaux et clinquant, qu'elles ne sont que duperie et illusion, qu'elles se dissolvent en vapeur et tombent en cendres, quand on les veut toucher ou saisir, mais qu'importe, si, un instant, elles ont fulguré à nos yeux et éclairé les figures éblouies de nos espoirs ! O Imprévu, qu'importe que tu ne sois que mensonge, que tu ne sois que le fantôme vite dissipé de notre désir ! Je t'appelle et te veux. Viens, viens, ô Désiré, ô Souhaité ! Je t'attends dans une fièvre désespérée. J'écoute dans la nuit le frémissement de tes ailes, ton pas peut-être, ton souffle dans les ténèbres. Viens, je t'attends. Ah ! te voici. Enlève ton masque. Tu as la figure du hasard, de la mort et de l'amour, tous les masques et tous les visages, ceux qui voient vivre, ceux qui voient mourir.

Est-ce toi ? Comme je t'attends dans le silence, dans le désir, dans la fièvre ! Mais je sais que



tu ne viendras pas jusqu'à moi. De tous les coins du vaste monde on te conjure et on te sollicite. Que de voix impérieuses et suppliantes te pressent et t'objurguent ! Partout tu es requis, car partout l'Ennui tend sa toile importune. Elle enlinceule la solitude des campagnes ; elle enveloppe le tumulte des villes. Elle couvre les étendues terrestres et marines. Le voyageur en emporte avec lui des filaments. Toi même te laisserais saisir par l'Ennemi, si tu n'opposais à son fastidieux réseau ton incessante et tournoyante activité, si continuelle, si active, qu'elle finit par t'étourdir et t'enivrer. Alors tu ne fais plus aucune attention à qui tu distribues tes faveurs et tes dons. Tu les répands à tort et à travers. Tu en combles ceux qui n'en ont que faire. Tu les refuses à ceux qui se meurent dans l'attente. Tu es le caprice et l'injustice, la fantaisie et la prodigalité. Tu aides aux incohérences de la destinée. Où es-tu donc, ce soir, qu'une fois de plus je t'appelle en vain ? Sur quel rivage, dans quelle contrée ? Franchis-tu le portail d'un palais ou le seuil d'une cabane ? Vas-tu enfin répondre à ma prière ou vas-tu rebrousser chemin et obéir à une autre voix ? Que faire ? La Fantaisie seule te guide et il y a bien peu de chances qu'elle t'amène jusqu'à moi.

Le vaste monde est à tes pieds ; pourquoi, entre toutes les contrées, choisirais-tu celle où, parmi tant de cités orgueilleuses et frémissantes, s'agite la misérable petite ville où je meurs de mélancolie, d'oisiveté et d'ennui ? Qui pourrait t'y attirer ? Ses vieilles maisons, son église, ses rues désertes ? A cette heure, elle est plongée dans le sommeil ; ma lampe seule y brûle, mais en quoi peut t'intéresser sa lueur solitaire ? Bien d'autres que moi, en ces lieux divers sur lesquels s'étend ton empire, veillent dans l'angoisse, des êtres d'énergie, de volonté, d'héroïsme et de génie qui n'attendent, ô Imprévu, qu'un signe de toi pour se précipiter vers les plus hautes cimes de la vie, celles d'où l'on voit se lever l'aurore ou apparaître au ciel les astres annonciateurs. Mais, chez un pauvre homme comme moi, que ferais-tu, ô Visiteur inutile ? Que ferais-tu dans cette morne maison, dans cette chambre solitaire ? Et cependant, ô miséricordieux, ô fantasque Démon, je ne puis croire que tu m'abandonnes à jamais et il me semble entendre, dans le mortel silence qui m'entoure, le lointain, le vague frémissement de ta divine aile invisible.

\*  
\* \*

J'ai relu ce que j'ai écrit hier soir et je suis demeuré stupéfait. J'ai fait de la « littérature ». Ma parole, c'est à croire que je deviens fou !

\*  
\* \*

L'étude de M. de la Rivellerie sur l'affaire du Conseiller Sorrigny est vraiment fort curieuse. M. de la Rivellerie a très bien su reconstituer la physionomie de Vallins au XVII<sup>e</sup> siècle. C'est très vivant et très érudit à la fois. Il nous expose très complètement le développement du procès, les enquêtes, monitoires, arrêts qu'il comporta, tout le mécanisme de la machine judiciaire de l'époque. Le récit de l'exécution capitale de Sorrigny est excellent, mais, où M. de la Rivellerie demeure plus faible et assez incertain, c'est sur les origines du crime, sur les raisons qui poussèrent Sorrigny à le perpétrer. On dirait que le bon M. de la Rivellerie hésite à pénétrer dans le tréfonds de cette âme sanglante et noire. Il ne me semble pas très hardi psychologue, notre

La Rivellerie. Il est naïf, honnête, et cependant on le dit remarquable juge d'instruction et très capable de suivre une affaire. Il en a débrouillé, paraît-il, quelques-unes assez délicates, mais je suis persuadé qu'il a été plus servi par sa chance que guidé par sa perspicacité. Il ne doit pas avoir cette faculté indispensable au vrai magistrat criminaliste et qui consiste à savoir se mettre « dans la peau de l'assassin », à s'identifier avec lui le plus possible, ce qui est le meilleur moyen de voir jouer les ressorts de ses actes et de remonter jusqu'aux forces secrètes qui les ont déterminés. Sous ce rapport M. de la Rivellerie ne me semble pas très doué. Il serait curieux de le voir à l'œuvre. Comme il tâtonnerait, comme il s'égarerait, comme il se « blouserait », et avec quelle bonne foi et quelle conscience!

\*  
\* \*

J'avais parlé à ma tante Chaltray de l'étude de M. de la Rivellerie; elle a voulu la lire. En me la rendant, elle m'a fait remarquer que, de « mémoire d'homme », aucun crime n'a jamais été commis à P..., ce qui confirme son opinion

que P... est une ville unique, exceptionnelle, d'une moralité hors ligne, comme elle dit. De cette constatation, elle passa à l'éloge des principales personnalités de la Société et elle en vint au panégyrique de M. de Bligneul, au point que je me demande si ma tante n'aurait pas sur lui des projets de mariage. Ce genre d'unions séniles se voit quelquefois en province...

\* \* \*

Ma tante a insisté de nouveau sur l'exceptionnelle vertu des habitants de P... A l'entendre, il ne se passerait jamais rien entre eux de répréhensible. Comme cette conversation m'agaçait, j'ai soutenu qu'il ne fallait pas trop se fier aux apparences, qu'il en est à P... comme partout ailleurs, que les gens n'y valent pas mieux, que l'hypocrisie leur est de règle, que rien ne prouve que les crimes et méfaits qui se commettent à P... ne le soient avec assez de secret pour demeurer inconnus. J'ajoutai que, du reste, cette impunité pouvait fort bien ne pas durer et qu'un jour ou l'autre, quelque bon scandale y mettrait fin. Pendant que je parlais, ma tante me regardait avec méfiance, comme si

j'eusse été fort capable du mauvais coup que je prédisais.

\*  
\* \*

Les beaux jours d'automne me donnent un besoin de mouvement, un désir de marche et de déplacement. J'aimerais devant mes yeux voir passer des paysages dans leur variété successive. Ceux que je traverse, de mon pas d'homme, ne changent pas assez vite. Ils ne se modifient que peu à peu, lentement, minutieusement. Je leur appartiens trop longtemps et ils m'ont lassé avant d'avoir pris une configuration différente. Je voudrais qu'à peine entrevus ils s'évanouissent dans une fuite éperdue, dans une sorte de fantamasgorie et de vertige de vitesse. Cette sensation que la marche refuse au piéton, l'auto la donne libéralement. Au choc de l'auto, le paysage, à peine abordé, se brise, s'émiette en fragments pour se reconstituer et s'offrir avec une merveilleuse rapidité en sa nouveauté éphémère. En auto, on chemine dans une continuelle destruction qui, à mesure, se reconstruit. Fermez les yeux. Attendez un instant. Rouvrez-les. Tout est déjà autre : lignes, couleurs. Et avec

quelle avidité on absorbe les choses ! Ce vent qui vous souffle rudement ou subtilement au visage, ne dirait-on pas qu'il emporte avec lui tout le passé et laisse l'instant en sa parfaite nudité ?... Mais à quoi bon rêver ainsi, je n'ai pas d'auto ! La route étend devant moi sa monotone bordure de peupliers que dore l'automne. Il a plu, ces jours derniers. Le ciel est traversé de lourds nuages. Je marche pour marcher. Il y a dans la mécanique du pas une sorte d'engourdissement de la pensée qui me fait du bien. Devant moi la route s'allonge et je finis par prendre intérêt à telles de ses particularités. Certaines ornières, certains cailloux attirent mon attention. Je suis sensible à ses différences de résistance et d'aspérité. Ce n'est plus moi qui marche, c'est la route qui m'entraîne. Je dépends de son sol mouvant. Si je la suivais ainsi indéfiniment, où me mènerait-elle ? peut-être si loin de moi-même que j'en perdrais la notion ? Soudain le sentiment de ma personnalité m'assaille brusquement. Vers quel oubli me conduisait donc cette route ? Mon pas s'arrête, comme devant un obstacle infranchissable. Une force me tire en arrière. Où suis-je ? Ah ! je reconnais ce tournant, ce buisson, cette borne ! Comme j'ai marché longtemps ! Le

jour décline, il faut revenir, refaire le chemin parcouru. Lorsque j'arriverai aux premières maisons de P..., il fera presque nuit. Des lumières commenceront à s'allumer. La vieille Mariette sera à m'attendre sur le pas de la porte. En retard pour le dîner, je verrai en face de moi, à table, la figure rechignée de ma tante Chaltray.

\*  
\* \*

Ces promenades me font du bien. Un de ces jours, j'irai jusqu'à Villoine...

\*  
\* \*

M. de la Rivellerie doit venir demain déjeuner et amener avec lui le photographe qui prendra un cliché du portrait du Président d'Arthun.

\*  
\* \*

Je suis accoudé à ma fenêtre. De là, mon regard domine la cour où j'aperçois la vieille Mariette qui se dirige vers le poulailler. Son



entrée y provoque un grand désordre. J'entends des battements d'ailes effarées, des gloussements affolés. Mariette sort, tenant par les pattes un couple de poulets. Elle a sa coiffe et son tablier blanc, et vient s'asseoir sur le rebord du puits. Avec sa vieille figure si française, elle ressemble assez à une ménagère de Chardin. L'une des deux volailles jetée sur le sol, les pattes liées, elle serre l'autre entre ses genoux. Soudain elle l'empoigne par les ailes. Elle a saisi les ciseaux qui pendent le long de son tablier et les introduit dans le bec ouvert de la volaille qui se débat et dont les muets soubresauts peu à peu s'apaisent, lorsque, Mariette tenant l'animal la tête en bas, le sang commence à lui couler du bec. Mariette impassible attend. Quand il s'agit de tuer un canard, Mariette lui tranche le cou avec un couperet. La bête, ainsi tronquée, s'agite et parfois se met, un instant, à courir sur ses pattes palmées.

\*  
\* \*

M. de la Rivellerie est donc venu déjeuner. La photographie du portrait a fort bien réussi. En sortant de table, nous trouvons l'opération faite et le portrait remis en place. Le bon M. de

la Rivellerie nous parle de ce vieux procès qui le passionne. Il en aime les héros et tout autant le meurtrier que la victime. Tous deux lui sont également sympathiques. Tous deux bénéficient à ses yeux du favorable recul du passé. Que l'un de ces messieurs ait assassiné et dépecé l'autre, cela semble à M. de la Rivellerie un incident purement pittoresque. Pour lui cette sanglante tragédie, cette ignoble boucherie a perdu toute réalité pathétique. Elle est devenue une simple curiosité historique où M. de la Rivellerie se complaît. Cet honnête magistrat ne s'exalte que dans les crimes du passé. Les crimes « modernes » le laissent indifférent. S'il était libre, je crois qu'il ne s'inquiéterait guère de ces fadaïses.

\*  
\* \*

Hier, je rentrais à la maison, par le Mail. Devant moi marchait M. Requisada. Je le regardais. Sur ses jambes basses et tortes soutenant son corps trapu, il s'avavançait, agitant ses bras courts et remuant sa grosse tête jaune à tignasse grise. Vu ainsi, il avait l'air de quelque nain de Velasquez, de quelque nabot comme Goya nous en montre, consultant des

sorcières dans ses *Caprices* ou achevant des blessés dans les *Malheurs de la Guerre*. Tout en marchant derrière notre homme, je l'entendais murmurer et mâchonner à mi-voix des mots espagnols. Tout à coup, il s'arrêta, mit sa canne en joue comme il eût fait d'un fusil et éclata d'un rire bruyant. Quelque souvenir de guerre carliste lui remontait sans doute à la gorge ; il revoyait quelque exécution d'espion, quelque fusillade de prisonniers ou d'otages. Évidemment ce genre de souvenirs n'est pas désagréable à M. Requisada. Il les mêle à l'occupation de ses pratiques religieuses. Cela compose à son existence actuelle une toile de fond assez bien meublée. M. Requisada ne s'ennuie pas. Il a de quoi penser.

\*  
\* \*

Il y a plusieurs jours que l'on n'a pas entendu la sirène de l'auto rouge. Les gens de Villoine seraient-ils repartis ? Il me manque, ce cri qui est comme la voix de ma détresse et de mon ennui, et qui me déchire les nerfs, quand il coupe et perce l'air de son appel aigu. D'ailleurs, je suis terriblement nerveux en ce

moment, et je devrais bien consulter un médecin, mais ce que je devrais plutôt lui demander, ce serait un moyen d'en finir avec la vie misérable que je mène, le remède brusquement mortel qui m'affranchirait de moi-même. N'y a-t-il pas de bienfaisantes drogues qui facilitent les départs et les font sûrs et discrets ? Oui, mais, pour en user, il faudrait une sorte de courage qui, peut-être, me manquerait. La mort ! Aurais-je la force de me la donner à moi-même, aurais-je même celle de la donner à autrui ? Ai-je en moi cette énergie froide, calculée et raisonnable qui fait les suicides ; ai-je en moi ces vapeurs de colère, ces poussées de violence qui font les meurtriers ? Toucher à la vie me paraît quelque chose d'assez redoutable et de presque répugnant. Supprimer une vie, même la sienne propre, me semble, après tout, un acte grave. Pour l'accomplir, il faut être un caractère fort et je suis un caractère faible. Je suis un indécis, un incertain. La vue du sang m'est pénible. Quand j'aperçois la vieille Mariette égorger ses volailles, je me sens mal au cœur. Je n'ai jamais aimé la chasse. Que faudrait-il donc pour faire de moi ce que je suis si peu ? Quel sentiment, quel événement pourraient allumer en moi ces feux de l'âme

qui sont la colère, la violence, me ruer contre moi-même ou contre autrui?

\*  
\* \*

La lecture du procès Sorrigny a tourné la tête à ma tante, ainsi que les récits de M. de la Rivellerie. Elle ne rêve plus que vols, effractions, crimes, meurtres, assassinats et autres gentilleses. Elle enregistre et commente ceux que rapporte le journal. Bref, elle a peur. Elle a fait poser un verrou à la porte de sa chambre. Ce ne sont plus seulement les vivants qu'elle redoute. Elle craint aussi les fantômes. Je l'ai surprise, l'autre jour, qui aspergeait d'eau bénite le portrait du pauvre Président d'Arthun. O province, tu dépasses tout ce que l'on peut attendre de toi!

\*  
\* \*

Je l'ai posé sur ma table, tout ouvert, comme je l'ai trouvé... Quel silence autour de lui, autour de moi, partout; sur toute la ville endormie, sur toute la campagne environnante!

Quel silence en moi, où j'entends mon cœur!... Mariette a oublié de garnir la lampe et j'ai dû allumer une bougie. Sa lumière tombe sur la longue lame coupante, courbe et pointue. Elle est fortement fixée à un manche de corne, muni d'un anneau, bien en main. Ce manche, cette lame forment une arme solide et dangereuse, une arme d'attaque et de combat. A un poing violent, elle serait terrible. Je l'imagine frappant une poitrine, pénétrant la chair, déchirant un poumon, perforant un cœur. Je l'imagine tranchant une gorge, ouvrant la peau délicate d'un ventre. Et le sang qui jaillirait et le cri de l'homme frappé! Je le répète, c'est une arme terrible. Avec elle un Conseiller Sorigny dépècerait un Président d'Arthun. Lourde et puissante, elle tient de la navaja espagnole et du couteau de l'apache. Fermée, elle a, quand même, l'air agressif et mauvais, je ne sais quoi de vivant et de méchant. Dans ma poche, tandis que M. de Bligneul me parlait, de son ton de fausset, je la sentais tressaillir, palpiter, comme si elle eût voulu s'ouvrir. Elle était comme animée d'une vie hostile et mystérieuse.

Cette vie occulte, il l'a encore, le singulier couteau, maintenant qu'il est là, posé ouvert

sur ma table, éclairé par la lueur de la bougie. La lame miroite comme ensanglantée, et pourtant, elle est parfaitement nette. Aucune souillure, aucune tache de rouille, aucune poussière de la route où je l'ai ramassée... Il était tard et la nuit était presque venue; je rentrais le long du canal. Je marchais, comme je marche le plus souvent, la tête basse, car l'ennui est un lourd poids et il faut pour le supporter des épaules plus fortes que les miennes. Je l'aperçus. Il gisait là, près d'une pierre qui le soulevait légèrement. Sa lame pointait vers moi. L'eussé-je entendu siffler comme un aspic, je n'aurais pas été étonné, pas plus s'il avait rampé sur le sol. Mais il demeura immobile. Je m'approchai, me baissant un peu, sans le toucher. La lame luisait. Sournoisement, le manche attirait ma main. Qui avait pu laisser tomber là cet objet? Cependant, je m'étais baissé; je l'avais ramassé. Instinctivement, je le brandissais avec le geste d'en frapper quelqu'un d'invisible. Tout à coup, la lame étincela, fulgurante, dans un faisceau de vive lumière, tandis que je faisais en arrière un brusque bond... Rapide, silencieuse, brutale, ses phares éblouissants allumés, la grosse auto rouge était presque sur moi, sans que je l'eusse entendue venir, sans qu'elle eût corné,

sur moi ruée, massive, farouche, m'effleurant. Elle passa. Au volant, je distinguai les énormes mains du chauffeur, son visage entrevu, ses yeux. Tout cela ne dura qu'un instant. L'auto avait disparu dans l'ombre... C'est en revenant que j'ai rencontré M. de Bligneul. Je ne sais plus du tout ce qu'il m'a dit, ni ce que je lui ai répondu.

\*  
\* \*

Ce couteau mystérieux trouvé sur la route de Villoine, je sais d'où il vient, je sais qu'il est le même que celui qui fut levé sur moi, un soir d'automne, dans le sentier qui longe le lac du Bois de Boulogne. La main qui m'en menaça est celle que j'ai vue au volant de l'auto rouge. J'ai reconnu le couteau, la main. J'ai reconnu l'homme. O lame, viens-tu couper les liens des bandelettes dont l'ennui me ligote? Es-tu la messagère de l'imprévu? Es-tu?...

\*  
\* \*

Le père Bueunin, le fermier de ma tante Chaltray, est venu lui parler. J'ai profité de sa car-



riole pour me faire déposer par lui à mi-chemin de Villoine. Je ne sais quelle force m'y attirait. En quittant le père Bueunin, je pris par un raccourci. J'aime les petits chemins peu fréquentés, où l'herbe pousse aux ornières, où par endroit le sol se gazonne, qui se glissent à l'étroit entre les haies dont les branches mal taillées vous frôlent, quand on passe. Au lieu de me mener à la grande avenue du château, cette traverse me conduisit au bout du parc. Un saut de loup à demi comblé laisse un passage facile. Cet obstacle franchi, on est dans le parc de Villoine. Il y avait grande chance qu'il fût désert à cette heure. En effet, à peine y fus-je entré, j'entendis la cloche qui annonçait le déjeuner. Les sons de cette cloche fêlée vibraient dans l'air doux et presque tiède de cette journée. Le ciel était gris ; les allées et les pelouses commençaient à se parsemer de feuilles mortes. Tout le décor automnal s'harmonisait avec le son mélancolique de cette cloche. Ainsi ces Argentins installés à Villoine respectaient et adoptaient les usages de noble vie des anciens châtelains. Il est vrai que c'est justement cette atmosphère de passé qui leur plaît dans nos vieilles demeures françaises. Les Argentins de Villoine ne poussaient-ils pas ce goût jusqu'à

vouloir acheter la terre et le château de M. de Boiclos? Peut-être, après tout, ne serait-ce pas un mal. Peut-être Villoine, aux mains argentines de ses acquéreurs, se relèverait-il de l'abandon où il était aux mains désargentées de son propriétaire actuel?

Tout en réfléchissant ainsi, je me rapprochais du château. Il dressait dans l'atmosphère décolorée sa masse architecturale, imposante et triste. Néanmoins, soutenu par sa terrasse où l'on accède par un double escalier en fer à cheval, il avait grand air et faisait grande figure. Ces Argentins, pour peu qu'ils eussent quelque goût, pourraient en faire quelque chose de ce Villoine! Qu'arriverait-il si j'allais, à l'improviste, me trouver en présence de l'un deux? Quel air d'intrus à leurs yeux! Bah! je me présenterais, m'excuserais et tout finirait bien par s'arranger. Cependant, la terrasse gravie, je m'étais approché sans bruit des grandes fenêtres du rez-de-chaussée. Celle devant laquelle je me trouvais donnait sur la salle à manger où une table était dressée.

Ils étaient sept, quatre hommes et trois femmes, autour desquels circulaient des maîtres d'hôtel. La table était simplement servie. Les hommes et les femmes élégants. Je n'entendais

pas leurs voix, mais je distinguais leurs attitudes et je voyais les gestes d'une conversation animée. Les deux hommes placés en face me parurent jeunes, très bruns. A chaque bout de la table était assise une des femmes, l'une et l'autre jolies. Celle de droite une grande personne brune, celle de gauche plus menue. Les deux autres convives mâles me tournaient le dos. Le nez à la vitre, je considérais avec curiosité cette sorte de tableau vivant. Cela me semblait se passer loin, très loin tout au fond de ma vie, de mon ancienne vie. Cela m'apparaissait plutôt comme une espèce de songe vécu que comme une réalité. Jadis j'avais vécu comme vivaient ces gens. Et maintenant quelle distance me séparait d'eux ! Une telle distance qu'ils ne m'apercevaient même pas, derrière ma vitre ! Je n'étais même pas pour eux un fantôme, une ombre. Cependant l'un des hommes dirigea soudain son regard vers la fenêtre. Au même instant, la femme placée à côté de lui se pencha pour allumer une cigarette. Je poussai une sourde exclamation de surprise : Claire Derveuse, mon ancienne maîtresse, celle même que j'avais aperçue pour la dernière fois, chez Laplace à mon dernier soir de Paris !

C'était bien elle, et je reconnaissais dans son

voisin de table l'homme qui l'accompagnait, ce soir-là, chez Laplace. Leur liaison n'avait donc pas été une simple passade, puisqu'elle durait encore et que l'Argentin avait amené Claire avec lui dans ce château qu'il se proposait d'acheter. Villoine aurait peut-être un jour Claire Derveneuse pour châtelaine. Rusée et avide, je la savais fort capable de se faire épouser. Cette perspective me fit sourire. L'esprit pratique et ordonné de Claire me le permettait. Ah! elle s'entendait à organiser sa vie et à tirer parti des gens et des choses! Elle était riche. La grande auto rouge dont le cri strident avait si souvent lacéré ma rêverie et déchiré ma torpeur lui appartenait sûrement. Et que trouvait-on à la base de cette insolente fortune? Un corps de femme, un visage, un regard, un sourire, une chevelure, aucun don particulier de beauté ni de génie. A quoi tenait donc l'élévation d'une Claire Derveneuse, sinon à la présence de ce merveilleux collaborateur aux destinées qui s'appelle : la chance, le hasard, l'imprévu? Et ce que ces mystérieux assistants lui offraient, comment arrivait-elle à le réaliser? Certes, elle ne manquait ni d'intelligence, ni d'agrément, mais elle valait surtout par la solidité un peu plate de son bon sens. Cette

fortune qui la comblait, elle la devait donc aussi à son industrie personnelle. En attendant le « coup de chance », Claire Derveneuse ne dédaignait pas les petits profits. Je me la rappelais ingénieusement quémandeuse, soucieuse du moindre gain, « mettant de côté » tout ce qui n'était pas nécessaire à la façade de son métier. De sa discrète avidité, je m'étais aperçu à mes dépens. De quel modeste appétit elle m'avait grignoté, avec la même aisance et le même naturel qu'elle apportait à fumer la cigarette qu'elle tenait délicatement entre ses lèvres !

Je la regardais. Elle se montrait à moi de profil, un de ses coudes appuyé sur la table, d'un air à la fois autoritaire et négligent. Depuis notre dernière rencontre, Claire Derveneuse avait pris de l'importance. A cette table, elle tenait vraiment le rôle de maîtresse de maison. Les deux autres femmes ne semblaient que des comparses. On sentait que Claire Derveneuse décidait et régentait tout. Elle devait régler aussi bien les dépenses qu'établir l'ordre des journées, organiser les promenades. Elle avait véritablement l'air d'être chez elle dans ce château de Villoine et, ma foi, je la considérais avec une certaine admiration, elle et le collier

de grosses perles qui cerclait son cou et dont elle caressait du doigt les boules lumineuses, tandis que le maître d'hôtel, incliné, écoutait un ordre qu'elle lui donnait. L'homme se releva, fit un signe vers la porte, et je vis apparaître, sa casquette à la main, le chauffeur de l'auto rouge.

Je l'avais reconnu aussitôt. Claire lui parlait. Il répondait. Je n'entendais pas leurs paroles. Ils devaient discuter quelque question d'itinéraire ou de mécanisme. A plusieurs reprises, il fit un geste brusque et je vis son poing se serrer et ses yeux luire étrangement. Claire continuait la conversation. Elle alluma une autre cigarette. L'homme maintenant écoutait ; je voyais ses yeux dirigés vers le collier de perles avec une singulière fixité. Plus je le regardais, plus la certitude s'affermissait en moi, que cet homme était bien mon agresseur du Bois de Boulogne, l'inquiétant passant du Jardin public de Vallins, celui qui avait laissé tomber sur la route ce couteau ouvert que j'y avais ramassé, Oui, je le reconnaissais. Ce visage, ces yeux. c'étaient bien les yeux, le visage entrevus, en ce soir du Bois, et dont les traits et l'expression s'étaient fixés à jamais dans ma mémoire. Or, une question se posait à mon esprit. Ne devais-je

pas prévenir Claire Derveneuse, l'avertir, la mettre en garde? Mais contre quoi? Je ne pouvais qu'alléguer des impressions personnelles. Et puis Claire avait dû se renseigner avant de prendre ce garçon à son service. « Service », ce mot, d'ailleurs, lui allait mal... Sous son costume de chauffeur, l'homme ne manquait pas d'une certaine distinction. Et que penserait des chimères de ce toqué en train de l'épier, la sage et pratique Claire Derveneuse!

Cette idée me rendit le sentiment de ma situation. D'un moment à l'autre, je pouvais être découvert à mon poste d'observation, en cette position ridicule, la figure collée à la vitre. Que dirait Claire en me reconnaissant? Après tout, qu'aurais-je à lui dire? Pourquoi me mêler d'intervenir dans sa vie? Non, mieux valait me retirer, laisser faire la destinée. Claire Derveneuse appartenait à un monde dont je ne faisais plus partie, au monde des vivants. Qu'avait de commun avec la vie ma misérable et morne existence qui n'ouvrait devant moi que ses perspectives d'ennui, de monotone, d'interminable ennui?

\*  
\* \*

Je ne me suis pas levé aujourd'hui, j'ai passé toute cette journée dans l'immobilité et le silence et, pour mieux m'isoler de tout, j'avais même arrêté le mouvement de ma montre. Mon oreille en distinguait l'imperceptible tic-tac et ce bruit minuscule me semblait emplir toute la chambre. J'ai interrompu la marche des aiguilles. Tout s'est tu. C'est ainsi qu'on peut arrêter sa propre vie, celle d'un autre. Il suffit du plus léger obstacle introduit dans les rouages vitaux pour en paralyser l'activité. C'est si facile et très difficile. Il faudrait s'y habituer peu à peu, et alors cela deviendrait aisé de supprimer sa propre vie, une vie, la vie. La vieille Mariette n'éprouve aucune émotion à tuer un poulet, un canard, un lapin, et l'excellent et pieux M. Requisada n'éprouve aucun remords et aucun regret des vies qu'il a militairement supprimées. D'ailleurs, combien y a-t-il de vies dignes de ce nom, qui valent la peine d'être vécues, qui soient vraiment des vies vivantes ? La plupart des gens sont déjà morts avant de faire semblant de vivre. Com-



bien y a-t-il à P... de vrais, de réels vivants ? En est-ce un, par exemple, que M. de Bligneul ? Non, c'est un automate aux rouages minutieusement, égoïstement réglés. Il suffirait d'une pointe d'épingle, d'un grain de poussière, pour les détraquer, en interrompre le mouvement. Crac ! il n'y aurait plus de M. de Bligneul, mais ce serait trop romantique, trop conte d'Hoffmann... Bah ! il ira tout sottement jusqu'au bout de son petit rouleau.

\*  
\* \*

J'ai été absent de moi-même. Ce fut une bien curieuse impression que cette délivrance soudaine. Je m'apparus très loin, figure minuscule et presque indistincte. Était-ce donc cela que j'avais été et faudrait-il le redevenir, réintégrer cette forme naine et lointaine ? Comment pourrais-je tenir dans un si petit espace corporel, maintenant que j'ai goûté cette libération du moi ? Je ne me sentais plus incarné et incorporé. Je me sentais transporté au carrefour de toutes les vies, au centre de toutes leurs possibilités, en une prodigieuse attente. Je me trouvais dans une sorte d'état de souveraineté, sans que ma puissance secrète se manifestât par aucun

indice visible. Je me disais : « Je ne suis rien et je me contente d'être dans tout ; je suis toutes les vies sans les vivre et je pourrais, des humaines, m'élever aux divines par un acte de ma seule volonté. Il n'y a pas de Roi de l'Esprit dont la puissance égale la mienne, et le prodigieux personnage spirituel que je suis, nul ne se doute de ce qu'il est. Aucun signe ne m'indique, ni colonne de feu, ni lueur révélatrice, ni fumée d'encens, ni étoile d'annonciation. Rien alentour de mon prodige. Il se passe dans le vide et dans l'inconnu. » Autour de moi, l'existence continue. La vieille Mariette est venue garnir ma lampe. On a sonné trois fois à la porte de la rue. Un de ces coups de sonnette était sans doute celui de M. de Bligneul. Toute la morne petite ville de P... a continué à végéter dans sa médiocrité.

\*  
\* \*

Un couteau ouvert au poing, une vitre brisée, des perles arrachées à une gorge haletante, à des mains qui se défendent. Une grande auto rouge. Il me semble sentir à mon visage le vent d'une vitesse vertigineuse...

\*  
\* \*

Après ces jours d'exaltation, je suis retombé dans une dépression profonde. Il me semble être arrivé au fond de moi-même après une chute rapide et y demeurer comme écrasé. La vieille Mariette me regarde en hochant la tête et ma tante Chaltray m'épie avec inquiétude. Elle a pour moi des prévenances qui ne lui sont pas habituelles. On dirait qu'elle me redoute et qu'elle cherche à m'amadouer. Elle a eu hier une longue visite de M. de Bligneul, à la suite de laquelle elle m'a dit qu'elle me trouvait fatigué et m'a engagé à voir le docteur. Tout à l'heure, M. de Bligneul, que j'ai rencontré dans l'escalier, m'a donné le même conseil. Il m'examinait à travers ses lunettes, d'un œil à la fois sot et narquois. Tandis qu'il me parlait de sa voix de fausset, je le dévisageais avec attention. De plus en plus, il m'apparaît comme un automate. Si on l'ouvrait, on découvrirait la mécanique qui lui donne une illusion de vie. Je suis sûr que, sous la redingote qui l'habille, le corps de ce fantoche se compose de toute une architecture de rouages, de leviers, de bobines, de

fil, de goupilles. Ce qui est curieux, c'est que cette impression d'automatisme que me cause la vue de M. de Bligneul s'étend peu à peu à tout ce qui m'entoure. La ville de P... m'apparaît tout entière comme une de ces grandes boîtes à jouets que l'on donne aux enfants pour leurs étrennes et qui contiennent des maisons, des arbres, des personnages, des animaux... Ma tante Chaltray me fait l'effet d'une vieille poupée, retrouvée au fond d'une armoire, dans un magasin désachalandé de province. Mariette aussi me semble une drôle de magotte. Pantins également les autres gens ! Je leur vois les mouvements saccadés, anguleux, illogiques, des mannequins et des marionnettes. Dégingandés, ils obéissent aux secousses du fil. Je les imagine remuant les bras, tricotant des jambes, dodelinant de la tête dans une espèce de parade falote et sinistre dont je suis spectateur. Voici M. Requisada avec sa grosse tête sur son corps trapu et le sautellement de ses courtes jambes. Voici M. de Gernage et sa longue personne. Les voilà tous et toutes, dansant, gigotant, se démenant en contorsions ridicules, faisant des grâces, des courbettes, des saluts, des salama-lecs. Cela devient une sorte d'hallucination. Je ne peux me détourner de la contemplation de ces

simagrées. C'est un véritable sabbat qui finit par me donner mal à la tête. Alors, pour me débarrasser de cette vue obsédante, j'ai envie de prendre un bâton, de frapper à droite et à gauche, de briser les jambes, de rompre les côtes, de disloquer les bras, de faire sauter les têtes, de tout casser, enfin, de mettre en fuite les importuns qui forment des rondes autour de moi et s'évertuent en culbutes et cabrioles de mille sortes auxquelles prend part la tante Chaltray au branle enragé de ses vieilles guiboies. Mais, tout à coup, au plus fort de la sarabande, retentit un cri aigu. Au milieu des pantins qui s'agitent et se bousculent, pareille à un jouet gigantesque, surgit une grande auto rouge. Furieuse, elle se précipite sur les pantins. C'est un sauve-qui-peut général, mais l'auto se lance à leur poursuite, les renverse, les écrase sous ses roues, les affole des rayons de ses phares. Elle les pourchasse jusque dans les maisons où ils se réfugient, enfonce des portes, démolit des murs, effondre des toits. La rue est pleine de décombres, de plâtras, de membres dispersés, de perruques perdues, de morceaux de carton, de bouts de bois, de lambeaux d'étoffe. Le son coule des ventres ouverts. Ma tante Chaltray git sur le dos. M. de Bligneul s'étale,

la gorge ouverte, dans laquelle est plantée la lame d'un énorme couteau, tandis que, dans son crâne brisé, les circonvolutions de sa cervelle se déroulent avec un bruit de scie, en interminable ressort d'horlogerie...

\*  
\* \*

Depuis plusieurs jours, P... est enseveli dans un intense et singulier brouillard. Je l'ai vu sortir de la rivière, sous la forme d'une légère vapeur humide et presque transparente qui flottait au ras de l'eau, puis se disperser en filaments et en flocons. Peu à peu, insensiblement, par un mystérieux travail aérien, ces filaments se sont rejoints, ces flocons se sont retrouvés, unis, agglomérés, tissés les uns aux autres. Ils ont tendu sur la ville une espèce de voile qui a assombri le ciel, emmailloté les arbres, les maisons, d'une gaze subtile. Ensuite, le voile, d'abord léger et transparent, s'est alourdi et s'est épaissi. Il est devenu pesamment opaque, oppressif. Il a pris une consistance grasse, visqueuse, qui ne laisse plus passer qu'une lumière jaunie, parcimonieuse et diminuée. Jamais je n'ai vu rien de pareil à ce

brouillard. Il a un air de fléau, un aspect de plaie d'Égypte. Il obscurcit et déforme. Il pénètre partout, il englue tout. On le déchire du geste et de la voix. Il se recompose et se recoud aussitôt. Les objets y paraissent incertains et inconsistants et c'est lui au contraire qui semble avoir du poids et de la résistance. Il remplace le jour et la nuit. Il abolit le temps. Il me semble le connaître... N'est-il pas mon Ennui? Je me demande s'il n'est pas issu de moi, s'il n'est pas une exsudation de ma vie, une sécrétion de mes pensées, si ce n'est pas moi qui le produis. Quoi qu'il en soit, il m'enveloppe d'une infinie solitude. Le peu de réalité vivante qui m'entourait a disparu. Les êtres sont devenus de vagues ombres, de vagues fantômes... Ne suis-je pas dans une sorte d'au-delà, en dehors du monde? Tout est fini. Il me semble que je suis parvenu dans la région définitive vers laquelle j'étais en marche depuis un soir brumeux, un soir d'automne où je me suis séparé de moi-même et où une main meurtrière, au détour d'une allée du Bois, a failli rendre cette séparation plus absolue encore. Mais qu'était la brume de cette soirée de jadis auprès du prodigieux brouillard d'aujourd'hui où je me sens à jamais enseveli et

captif! Ah! captif, captif, qui viendra te délivrer? Quel souffle puissant dissipera de sa tempête ces ténèbres brumeuses! Soudain, pendant que je rêvais ainsi, le gémissement de la sirène, son cri que je connais si bien, a déchiré l'air engourdi avec une violence, une férocité singulières. On eût dit un coup de couteau sonore...

\*  
\* \*

Aujourd'hui, soleil. P... est sorti plus médiocre encore de son ensevelissement brouillardé. Jamais il ne m'a paru plus inintéressant, plus morne, que dans cette lumière renouvelée. Jamais tout ce qui m'entoure ne m'a paru plus insipide, les meubles de ma chambre aussi bien que le mobilier de ma tante Chaltray. Elle-même me semble plus vaine et plus inutile que jamais. Ses paroles me parviennent comme dépourvues de sens. Ce sont des mots que j'écoute sans les comprendre. Elle m'a parlé de M. de Bligneul. Elle me dit que M. de Bligneul me veut beaucoup de bien, que je devrais lui aller rendre visite, que j'ai tort de le négliger comme je fais. Et ainsi de suite tout le long du déjeuner. En me



levant de table, je me suis approché de la fenêtre. J'ai écarté le rideau et regardé sur la Place. Deux de ces « messieurs » se dirigeaient vers le Cercle. Peu après, M. Requisada a passé, petit, trapu, rasant les murs. Lui, au moins, a vécu, il a un passé de souvenirs brutaux et féroces. Il a commandé, il a risqué, il a tué, ce vieux Carliste ! Il a tué, tandis que les gens d'ici, qu'ont-ils dans leur médiocre mémoire ? Rien dans leur existence que du banal, du quotidien, du ressassé. Et en est-il parmi eux qui rêvent d'autre chose, qui sentent la misère de leur condition ? Non, tous, ils vivent, d'une façon quelconque, une vie quelconque, sans désirer mieux, sans essayer de rompre la chaîne de leurs habitudes, et c'est ainsi qu'ils iront jusqu'au bout d'eux-mêmes, mangeant les mêmes plats, occupés des mêmes mesquineries, rabâchant les mêmes propos, s'amusant aux mêmes plaisanteries. A P..., on se contente d'être ; on ne devient pas. Ah ! pourtant quelle bonne farce ce serait de troubler cette tranquillité stupide ! Et voici que j'invente des plans à cet effet. Les épouvanterai-je par la menace de quelque maladie imaginaire, de quelque foudroyante contagion ? Chercherai-je à leur faire accroire quelque bourde formidable, quelque absurde extrava-

gance, que ma tante Chaltray est devenue athée, que M. de Bligneul est devenu généreux? Me déguiserai-je, la nuit, en fantôme, pour aller tirer les cordons de sonnettes? Ah! mettre en ces âmes bornées un peu de surprise, de terreur, un peu de nouveau! Ah! remuer cette gélatine, disperser cette cendre!

\*  
\* \*

Pourquoi ma tante Chaltray veut-elle absolument que j'aie voir M. de Bligneul? Pourquoi cette obstination? Je croyais que ma pauvre tante avait renoncé à faire de moi un « véritable enfant de P... ». Elle sait bien que je n'aurai jamais « l'esprit de province ». Aussi me considère-t-elle comme une espèce d'original. Elle a compris que je ne m'intéresserai jamais à ce qui intéresse les gens d'ici. Je suis aussi isolé au milieu d'eux que si je vivais parmi des oiseaux ou des rats,.. Mais pourquoi veut-elle que j'aie voir M. de Bligneul?

\*  
\* \*

Il fait beau. J'ai rencontré le vieux Grenet, le garde de Villoine. Il me dit que ses patrons

sont sur leur départ. Ils attendent, de Paris, l'arrivée d'un nouveau chauffeur, car l'ancien les a quittés brusquement, celui qui menait la grande auto rouge, un drôle de garçon... Mais le père Grenet serre les lèvres et ne veut pas en dire davantage.

\*  
\* \*

Peut-on jamais se dire « fini » ? Il y a en nous une force de vivre qui survit à tout, un désir d'action, de nouveau, de bonheur que rien ne parvient à éteindre. Les plus « finis » ont un profond instinct de vie. Mais, pour se reprendre à vivre, il faut être capable d'énergie, n'avoir pas perdu toute faculté d'action. Il faudrait, par quelque hasard soudain, s'y trouver jeté violemment, brusquement, brutalement. Il faudrait apprendre à revivre par le risque, l'angoisse, le danger, être lancé en pleine vie, être éclaboussé de vie.

\*  
\* \*

En passant devant sa maison, je me suis aperçu que la porte du jardin était entr'ouverte.

Cela m'a étonné à cause des habitudes d'ordre et de clôture qu'il a inculquées à son domestique Jules. Jules est admirablement façonné à toutes les manies de son maître. Aussi un oubli de sa part est-il plutôt étrange. Il faut habiter la province pour s'apercevoir qu'une porte, habituellement fermée, est restée ouverte, et que cela devienne une remarque et un fait qui paraissent dignes d'intérêt. C'est ainsi pourtant. Oui, devant cette porte, je me suis arrêté. Bien plus, j'ai poussé le battant et j'ai jeté un coup d'œil dans le jardin. Il était vide. Ses allées régulières, bordées d'arbres fruitiers en pyramides, se coupaient à angles droits. Les parterres s'étalaient, bien cultivés, dans leur encadrement de buis. Au centre du jardin, le bassin luisait. Auprès de la margelle, un arrosoir; plus loin, une bêche plantée en terre. Personne et aucun bruit, excepté le faible-chant d'un oiseau qui s'envole au grincement de ma semelle sur le gravier.

J'avais fait quelques pas. Au fond du jardin, la maison s'élevait. Sa façade en pierre jaune est triste à cause des volets qui masquent la plupart des fenêtres. Seules, celles de la pièce où se tient d'ordinaire M. de Bligneul et celles de sa chambre à coucher montraient leurs vitres.

Sans cet aspect morose de demeure à demi aveugle, la maison Bligneul eût été une des plus agréables de P... Elle date d'une époque où l'on savait construire. Sa situation est assez pittoresque non loin de la rivière qui coule derrière une rangée de peupliers, à présent encore dépouillés de leurs feuilles et qui dardaient assez méchamment vers le ciel leurs tiges allongées en poignards. J'avais fait encore quelques pas et j'étais arrivé auprès du bassin. Des insectes le parcouraient, de leurs longues pattes agiles. Je regardai vers la maison. La porte d'entrée, comme celle du jardin, était entr'ouverte. A cette vue, mon étonnement redoubla. M. de Bligneul a l'habitude de se cadenasser jalousement, et de n'ouvrir qu'à bon escient, comme l'atteste le petit judas grillé qui s'encastre dans le vantail. Laisser la porte ouverte ! A quoi avait pensé Jules et où avait-il la tête ? Tout en réfléchissant à ces singularités, je m'étais approché et, machinalement, j'avais pénétré dans le vestibule et, de là, dans la salle à manger. Je trouverais Jules à l'office ou dans la cuisine, et je lui ferais une belle peur d'apparaître à l'improviste, constatant ainsi sa négligence. Dans la cuisine, personne...

Ce fut alors que je me souvins de ce que

m'avait dit la veille la vieille Mariette, qu'il y avait noce au domaine des Niquets. Or les Niquets sont un des nombreux domaines de M. de Bligneul, et Jules était certainement allé à la noce. Quoi de plus naturel ? mais il avait eu tort de laisser ainsi les portes ouvertes. J'avais regagné le vestibule. Mon pas retentit sur le dallage sonore. Sans doute, j'allais voir le petit M. de Bligneul, inquiet de ce pas inusité, apparaît au haut de l'escalier, à la fois curieux et effrayé. Mais pas plus de Bligneul que de Jules. Un silence complet régnait dans toute la maison, si absolu que j'en éprouvai une impression désagréable. C'est un silence de cette espèce qui doit nous environner chez les morts. Cependant j'avais commencé à monter l'escalier. Soudain je me mis à rire. J'imaginai la tête que ferait M. de Bligneul si j'ouvrais subitement la porte et si je me montrais brusquement à lui en poussant, par farce, quelque cri strident, pareil au cri de la grande auto rouge. Cette idée de farce m'amusait et, tout en montant, j'imitai à mi-voix ce cri de sirène. Ce n'était pas très exact, mais cela suffirait à faire bondir le pauvre petit M. de Bligneul. Il y aurait de quoi lui donner une attaque. Le petit homme devait avoir une mauvaise circulation ;

je le voyais souvent congestionné et essoufflé. Une frayeur pouvait lui être fatale. J'imaginai le petit M. de Bligneul tombant à la renverse, les « quatre fers en l'air », ou s'affaissant sur lui-même et s'étalant sur le plancher, blafard et immobile, avec sa mortelle grimace de pantin dont on a coupé le fil. A cette pensée, j'éprouvais une joie singulière, une sorte d'étrange satisfaction, dont je ressentais cependant quelque peu de honte. Eh ! quoi, que signifiait cette cruauté subite ? Étais-je donc si méchant, méchant jusqu'à m'amuser de la mort de ce bonhomme ridicule, mais en somme plutôt inoffensif ? Comment en arrivais-je à prendre plaisir à ces suppositions macabres ? Voilà donc où m'avait mené l'ennui. C'est dans de pareilles imaginations que je cherchais une distraction. Ah ! le beau divertissement provincial que la mort d'un Bligneul, me disais-je, tandis qu'arrivé au palier je posais la main sur la serrure...

\*  
\* \*

La vieille Mariette est entrée dans ma chambre, sans frapper, la coiffe de travers. Elle m'annonce qu'on vient de trouver M. de

Bligneul, chez lui, assassiné, la gorge ouverte et baignant dans une mare de sang, puis elle me quitte comme une folle, courant aux nouvelles. Il paraît qu'une véritable panique s'est emparée de toute la ville. Ma tante tremble dans sa vieille peau. Ah ! les bons bourgeois de P... ne dormiront pas cette nuit, sur les deux oreilles ! Cela les changera un peu et leur fera du bien...

\*  
\* \*

C'est le brave Jules qui, en revenant des Niquets où il était de noce, a découvert le corps de son maître. M. de Bligneul était étendu sur le parquet dans une flaque sanglante. La gorge, tranchée net, demeurait entaillée d'une large plaie. La position du corps, l'état des vêtements ne révélaient aucun indice de lutte. M. de Bligneul avait encore sur le nez ses lunettes d'or ; sa montre se trouvait dans sa poche ; il portait toujours au doigt sa bague. Dans la pièce, aucun meuble fracturé, ni même dérangé. Aucune armoire ouverte ; le bureau intact, les chaises et les fauteuils à leur place. Rien de changé, sinon que M. de Bligneul a cessé de vivre, ce qui n'est pas,



en soi, un grand événement, mais qui en devient tout de même un, d'importance, dans une petite ville comme P... Cela y fera quelque bruit ! ah ! ah ! En attendant, la maison est silencieuse. Ma tante s'est enfermée dans sa chambre à triple verrou. Elle fait coucher la vieille Mariette auprès d'elle. Elle crève de peur et cela m'amuse assez. Dans ses rêves, elle doit voir apparaître l'assassin de M. de Bligneul et je suis sûr qu'elle se le représente avec un tromblon et un chapeau pointu. Diable ! cette mort de M. de Bligneul va un peu changer les opinions que ma bonne tante professe sur sa bonne ville de P... A l'entendre, on y est à l'abri de tout. C'est une sorte de paradis bourgeois où rien de fâcheux ne peut arriver à personne. Et pourtant, le petit père Bligneul, couïc ! zigouillé ! Elle a peur, la tante Chaltray, mais les gens de P... ne sont guère plus rassurés, j'en suis certain. C'est excellent pour eux et les tirera un peu de leur torpeur imbécile. Ce soir, dans toutes les maisons, on a dû fermer les persiennes, vérifier les serrures, sortir les vieux fusils et les vieux revolvers. Comme c'est comique et qu'il faut peu de choses pour troubler toute une ville ! Car enfin la mort d'un Bligneul ce n'est rien, moins que

rien. Il n'était rien et de rien à personne. C'était une marionnette humaine, inutile et vaine, un rat derrière la tapisserie...

\*  
\* \*

Par exemple, quelqu'un que cette histoire ne va pas amuser, c'est le pauvre M. de la Rivellerie. Le voici tiré pour un temps de ses occupations de parchemins et de paperasses. Adieu l'affaire d'Arthun et Sorrigny, les pittoresques bonshommes du xvii<sup>e</sup> siècle ! Pauvre M. de la Rivellerie, il va falloir se débrouiller avec la réalité, mener l'enquête, conduire l'instruction, trouver une piste, la suivre, faire preuve de perspicacité et d'ingéniosité, « se transporter sur les lieux », interroger, raisonner... et trouver le coupable. Que d'embarras, de trouble pour vous, pauvre et cher M. de la Rivellerie ! La tâche du magistrat n'est pas faite pour vous, à moins que cette affaire ne soit si simple, si simple... et qu'on ne vous la simplifie encore.

\*  
\* \*

Je suis sorti de bonne heure. P... a son aspect des dimanches. Sur la place du Marché,

un groupe de femmes stationne parmi lesquelles je distingue Mariette qui péroré. Elle répand sur le « crime » les opinions de M<sup>me</sup> de Chaltray qui le déclare « dû à la malveillance », à moins qu'elle n'y voie l'œuvre des « rouges » ou la main de la franc-maçonnerie. Plus loin, dans la Grand'Rue, je croise des gens, l'air craintif et affairé. D'autres causent sur le seuil des portes avec une animation que je ne leur connaissais pas. Bigre ! Comme c'est curieux ! Voici leur existence transformée momentanément par ce coup de couteau comme par un magique coup de baguette. On ne s'ennuie plus à P... On parle, on discute, on suppose. Voilà les conversations alimentées pour un bout de temps, car il y aura « l'arrestation du coupable » le procès, le jugement. Le coupable, on en trouve toujours un dans ces sortes d'affaires. Cela regarde M. de la Rivellerie. A lui de « faire le nécessaire ». Bah ! il ou on le lui fera.

Comme je marchais, j'ai été rejoint par M. de Gernage et par M. Requisada. L'Espagnol paraissait tout guilleret et se frottait les mains avec satisfaction. Dans sa vieille tête jaune, ses petits yeux luisaient. Il nous explique comment on donne un coup de couteau. Il en a donné un certain nombre au cours de sa vie carliste. Il a dû

crever des cœurs, perforer des poumons, traverser des poitrines, ouvrir des ventres, couper des gorges, et il semble s'en souvenir avec un extrême plaisir, aussi bien des nombreuses fusillades qu'il a ordonnées. M. Requisada est modestement fier de ses exploits. Il n'en fait certes pas étalage et parade, mais, quand une légitime occasion se présente d'avouer son expérience et sa pratique, il ne s'y dérobe point. Or, la mort de M. de Bligneul fournit une de ces occasions et M. Requisada en profite. Nous longions à ce moment le haut mur du jardin de M<sup>me</sup> de Carruel et je remarquai que M. Requisada le considérait avec complaisance. Quelle belle file d'otages et de prisonniers on y eût alignée et quelle belle cible ils eussent présentée aussi bien au fusil qu'au couteau! Mais, au lieu de cet holocauste et de cet autodafé, il faut se contenter du maigre et chétif cadavre de M. de Bligneul. C'est mieux que rien, et le bon M. Requisada en semble renifler l'odeur, de ses vieilles narines poilues. En revanche M. de Gernage est beaucoup moins satisfait de l'événement. Réfugié dans sa parfaite indifférence envers ses semblables, il a peine à s'imaginer qu'il y ait, de par le monde, des âmes violentes, ambitieuses, brutales, cruelles, que la vie avec

ses obstacles, ses compétitions, ses déboires, ses appâts pousse au crime! Quel besoin un être humain peut-il bien avoir d'en supprimer un autre, quand il est si simple de l'oublier? Pourquoi cet assassinat inexplicable commis sur un personnage aussi inoffensif que M. de Bligneul, cet assassinat gratuit, inutile, qui n'a ni la passion pour excuse, ni l'intérêt pour mobile? M. de Gernage avoue n'y rien comprendre, mais ce qui le préoccupe c'est de savoir si, M. de Bligneul mort, on fera une vente de son mobilier. M. de Gernage y guigne certains fauteuils en vieille tapisserie. Tout cela ne l'empêche pas de plaindre poliment ce « pauvre Bligneul ». Cependant, nous étions arrivés devant la « maison du crime ». Elle se dressait au fond de son jardin tranquille. Seul, le fait qu'elle contenait un homme mort, et mort assassiné, lui conférait un intérêt momentané. Elle était « le mur derrière lequel il s'est passé quelque chose » et cela est rare à P... Elle était d'autant plus mystérieuse, cette maison, que pour l'instant, inaccessible, la grille du jardin fermée et gardée par deux gendarmes. Sur le perron, on apercevait parfois la mine inquiète de Jules que son alibi de la noce des Niquets ne rassure qu'à moitié. Il a lu dans les journaux que, dans les

affaires du genre de celle de M. de Bligneul, on commence par arrêter les serviteurs en vertu d'une sorte de présomption professionnelle et le brave Jules n'a aucune envie de connaître les délices verrouillés de la prison préventive ; aussi se montre-t-il de la plus obséquieuse politesse envers le brigadier de gendarmerie, comme si celui-ci pouvait le desservir ou le protéger. A dire vrai, l'excellent Jules excite la curiosité des badauds groupés derrière la grille et qui commentent à tour de langues l'événement sensationnel.

Ce groupe était composé d'éléments assez disparates : des paysans et des paysannes venus pour le marché, des ouvriers et des ouvrières, des boutiquiers avec leurs épouses, des petits bourgeois et enfin quelques-uns de ces « messieurs de la Société ». On discutait. L'intérêt allait, non à la victime, fort indifférente à tous, mais à la sorte d'énigme plus ou moins provisoire que constitue toute affaire criminelle. Ce même sentiment de curiosité animait ces messieurs, bien qu'ils fussent en relations avec M. de Bligneul. On le plaignait certes, mais on le plaignait d'autant moins d'être tombé sous les coups de son agresseur qu'il n'y avait opposé qu'une faible résistance. Tout cela avait

dù se passer si rapidement ! Il ne faut guère de temps pour vous trancher la gorge. Le pauvre Bligneul avait dù fort peu souffrir, car on ne relevait nulle trace de lutte. D'ailleurs, il n'avait que ce qu'il méritait, ce pauvre Bligneul. Habiter une maison isolée, avec un seul serviteur et pas même un chien ! Aussi ces messieurs révélaient-ils les précautions qu'ils prenaient pour être bien gardés. Chacun prônait sa méthode. Ces citadins dormaient à l'abri de fortes serrures, de verrous puissants, de chaînes de sûreté et d'aboiements protecteurs. On apprenait à leurs confidences que P... est un véritable arsenal de fusils et de revolvers, de tous les moyens de défense et que ces bourgeois débonnaires sont « armés jusqu'aux dents ». On pourrait venir frapper à leur porte, on trouverait à qui parler. Ils échangeaient leurs recettes de protection d'un air guerrier, frappant du talon pour attester leur vigueur, et aussi pour se réchauffer, car il faisait frais, ce matin-là, mais ces messieurs étaient bien décidés à attendre la venue du « Parquet ». M. de la Rivellerie arriverait certainement par le train de dix heures. Aussitôt, l'enquête commencerait, l'examen des traces de pas, le relevé des empreintes. On verrait si

M. de la Rivellerie se montrerait « fin limier » ou s'il pataugerait lamentablement. On s'inquiétait aussi de savoir où M. de la Rivellerie logerait et chez qui il dînerait, s'il ne retournait pas à Vallins. Tandis que cette question se posait et passait de bouche en bouche, je me tenais un peu à l'écart. Je regardais les gendarmes. Ils avaient de bonnes figures naïves et pacifiques, de grosses mains, ces mains qui arrêtent les coupables, qui prennent au collet les criminels. Elles excitaient mon intérêt au plus haut point, j'aurais voulu les examiner, les toucher. Elles m'apparaissaient comme des objets singuliers. Mon attention en devenait gênante pour ces braves gens. Derrière eux, j'apercevais le jardin, le bassin, les arbres en pyramides et en espaliers, les allées sablées, la maison. En pensée, je revoyais le vestibule, l'escalier, la porte, cette porte derrière laquelle on avait trouvé M. de Bligneul assassiné, la gorge ouverte et entouré d'une « mare de sang ».

L'attente !!!

\*  
\* \*  
\*  
\* \*

Le Parquet, M. de la Rivellerie en tête, est arrivé par le train de midi. Les magistrats se



sont rendus tout d'abord à l'*Hôtel du Pigeon blanc* pour déposer leur baluchon. Ils doivent maintenant avoir commencé leurs investigations.

\*  
\* \*

Je suis dans ma chambre, assis à cette même table, comme au jour dont je parle au début de ces notes. Comme alors ma montre est placée devant moi et les aiguilles parcourent le cadran. Les cadavres de cigarettes s'amoncellent dans le cendrier. Par la fenêtre, je regarde les arbres du Mail. Ils se dépouillent de plus en plus, mais la belle feuille d'or que j'aimais oscille toujours au bout de la branche. Elle tremble, elle frissonne, mais elle ne tombe pas, et cependant je sens qu'elle va tomber. La verrai-je descendre lentement, mollement, se poser un instant sur le rebord de la terrasse, comme pour respirer, puis reprendre sa chute jusqu'au sol et s'y étendre doucement, mais un peu fébrilement ? Assisterai-je à la mélancolique et calme descente de la feuille d'or ou bien auparavant entendrai-je résonner des pas dans l'escalier, frapper rudement à ma porte ? Car enfin...

J'écoute. Rien. De la cour, montent quelques

gloussements de poules. Elles vont et viennent tranquillement, paradent et picorent. Personne ne les trouble. La vieille Mariette ne viendra pas, à cette heure-ci, faire son choix parmi les volailles. Elle n'en prendra pas une entre ses genoux, les ailes battantes, et ne lui introduira pas dans le gosier ses redoutables ciseaux. Le sang ne coulera pas du bec, lentement, goutte à goutte. Aucun bruit que celui de l'allumette que je fais craquer pour enflammer cette cigarette. Il en monte une légère fumée... Je songe au vieux proverbe : *Il n'y a pas de fumée sans feu*. Cela ne veut-il pas dire que rien n'est secret, que tout laisse, de soi, son indice, sa trace, que tout fait en implique un autre, que toute action dépend d'une action antérieure qui la régit, qui la détermine ? Le monde, l'ensemble des êtres et des faits a une nature hiéroglyphique, mais lisible. Des gens savent déchiffrer le grimoire humain, se diriger dans le labyrinthe des actions et des faits, remonter des uns aux autres, débrouiller les écheveaux, dénouer les nœuds.

La petite feuille d'or tremblote au bout de sa branche et ne se décide pas à tomber... Ma cigarette se consume. Sa légère fumée s'épuise et se dissipe. Sa cendre s'émiette et j'aperçois

son bout de braise. Une parcelle suffirait à mettre le feu à la maison. Ouvrez l'œil, bon M. de la Rivellerie. Je songe. Les aiguilles de ma montre avancent. Le temps qui me paraissait si long, il y a quelques jours, passe avec une rapidité vertigineuse. Il me semble maintenant vivre dans un autre monde, respirer une autre atmosphère. Je me sens comme épuisé, clarifié ; un poids qui pesait sur moi s'est subitement allégé... L'ennui qui m'empoisonnait de son venin sournois s'est soudain dissipé. La brume qui m'entourait s'est levée ; j'y vois clair et je vois ceci...

Je vois ceci. Il est une heure de l'après-midi, ou plutôt il était... ; j'ai poussé la grille d'un jardin laissée entr'ouverte. J'ai suivi une allée sablée entre des candélabres d'arbres fruitiers. Je me suis arrêté auprès d'un bassin. Un ciel doux et un peu gris s'y reflétait. Quelques insectes parcouraient la surface de l'eau ; auprès de la margelle, un arrosoir gisait. Non loin, une bêche plantée dans un parterre l'entaillait de son tranchant. Je suis resté un moment à regarder la maison située au bout du jardin et dont je me suis approché. J'ai monté un perron et pénétré dans un vestibule, de là, dans une salle à manger vide et une cuisine

vide aussi. Je suis revenu dans le vestibule. J'ai gravi un escalier, jusqu'à une porte, fermée, celle-là... et derrière cette porte, on a trouvé, quelques heures plus tard, un homme assassiné, la gorge ouverte... Or, mes pas sont toujours marqués sur le sable de l'allée, mes mains ont touché la rampe d'escalier, mes doigts une serrure. On a pu me voir dans le jardin. La maison de M. de Bligneul a des voisins, que M. de la Rivellerie doit être en train d'interroger, tandis que l'on se livre aux « constatations matérielles ». Je voudrais voir la tête de M. de la Rivellerie, quand on lui dira que le neveu de M<sup>me</sup> de Chaltray a été aperçu, sortant de la maison du crime ou rôdant dans les allées du jardin...

\*  
\* \*

Après une première journée d'enquête qui semble bien avoir été infructueuse, le Parquet est allé coucher à l'*Hôtel du Pigeon blanc*. Il reprendra demain ses opérations. Jusqu'à présent, elles n'ont abouti qu'à l'arrestation du brave Jules, le domestique de M. de Bligneul. Ce garçon était de noce à la ferme des

Niquets. Cinquante personnes l'y ont vu et son alibi semble indiscutable, néanmoins, à sa place, je ne serais pas autrement rassuré. Avec les paysans on ne sait jamais et il faut toujours se méfier. La situation, qui est celle de Jules, d'être sous les verrous, expose aux pires dénonciations. Il est si agréable de nuire à son prochain et d'avoir l'air d'en savoir long. Ils sont fort capables de charger Jules des méfaits les plus invraisemblables, et cela par méchanceté, par lâcheté, par vanité, pour faire les malins et être bien avec l'autorité. Quant aux magistrats, l'arrestation de Jules est pour eux un acte professionnel, une sorte de pierre d'attente. Ils se donnent ainsi un avant-goût de la capture du vrai coupable, à quoi ils tiennent assez, à moins qu'à défaut de sa solution normale, l'affaire puisse prendre le caractère de « mystérieuse ».

Or, toutes les affaires n'ont pas droit à cette merveilleuse qualification. Il leur faut, pour la mériter et l'obtenir, que quelques circonstances singulières les relèvent et leur donnent un intérêt particulier. Une « mystérieuse affaire » consiste en ce qu'elle est entourée d'une atmosphère spéciale. Le crime qui a mis fin aux jours inutiles de M. de Bligneul sera-t-il promu au

rang de cause célèbre ou de mystérieuse affaire, ou demeurera-t-il une affaire locale, un médiocre crime de province ?

\*  
\* \*

On continue d'être bouleversé par la mort de M. de Bligneul, et le salon de ma tante Chaltray ne désemplit pas de la journée. Les visites s'y succèdent sans interruption. La sonnette de la porte, au branle de son pied de biche pelé, a brillamment sonné le glas de ce pauvre M. de Bligneul. Je n'assiste pas à ces palabres, mais j'imagine ce qu'ils peuvent être. Ma tante Chaltray a dû s'y montrer admirable. Maintenant qu'il est mort, M. de Bligneul ne doit être pour elle qu'un « sujet de conversation », prétexte d'une de ces dissections morales à quoi elle excelle. Pendant que les médecins procèdent à l'autopsie du pauvre Bligneul, ma tante Chaltray s'en acquitte de son côté. Je n'ai pas dû me tromper dans mes prévisions, car, à dîner, ma tante se montra d'une humeur délicieuse. La mort exceptionnelle de M. de Bligneul l'a toute rajeunie et elle est fière qu'un de ses amis occupe, dans les préoccupations de la ville, une place aussi prépon-

dérangante et exclusive. Par sa mort, M. de Bligneul devient un personnage posthume et considérable. Il prend rang d'homme public. Il dérange d'honorables magistrats, il mobilise la gendarmerie. Inerte, sanglant, la gorge ouverte, le petit M. de Bligneul nous domine de sa mortelle petitesse. La ville entière lui appartient ; il en a comme renouvelé l'atmosphère. Mort, il y a ramené la vie. Les rues sont animées ; des groupes s'y forment ; les gens marchent d'un pas plus rapide, l'air plus important. Les obsèques de M. de Bligneul seront l'occasion d'une grande manifestation. Tout P... y assistera. Peut-être le nom du meurtrier y volera-t-il de bouche en bouche ?

Sur ce point, les conjectures vont leur train. Ma tante Chaltray me rappela les principales. Elles demeurent extrêmement vagues. On se montre cependant assez incrédule au sujet de la culpabilité du domestique Jules, le modèle des serviteurs. Il assurait à lui seul le service de M. de Bligneul, faisait la cuisine, lavait et repassait le linge, jardinait.

Alors, sur qui faire peser les soupçons ? Les voisins ? M. de la Rivellerie les a interrogés minutieusement sans obtenir d'eux aucun renseignement intéressant, sans non plus qu'ils

lui fournissent aucun indice révélateur. Qui alors ? Un ouvrier de l'usine ? Un paysan ? Quelqu'un du dehors ? de Vallins ? C'est à Vallins que M. de Bligneul faisait ses dépôts d'argent. Mais alors pourquoi l'assassinat n'a-t-il pas été suivi de vol ? Est-on donc en présence d'une vengeance ? On ne connaissait pas d'ennemis à M. de Bligneul, pas plus que d'amis, du reste. Un suicide ? La blessure en démontre l'impossibilité. Alors quoi ? Ce mot revient comme un refrain. Qui pouvait bien avoir eu intérêt à la mort de M. de Bligneul ? Ses héritiers ? Son parent le plus proche est le petit lieutenant de Gribonville, en mission au Tchad. En somme, on est en plein mystère. Est-ce M. de la Rivellerie qui le débrouillera ?

\*  
\* \*

Ma tante a tant parlé qu'elle est au lit avec une extinction de voix, aussi est-ce à moi qu'est échu l'honneur de recevoir M. de la Rivellerie, venu faire sa visite à ma tante avant de regagner Vallins. A mon entrée au salon où il attendait, je le trouve assis dans un fauteuil, l'air accablé et les yeux fixés sur le cadre où, dans sa simarre



parlementaire et sous sa longue perruque, le Président d'Arthun, avec sa bonne et calme figure, semble ne guère se souvenir de la tragique aventure qui lui advint. A peine m'a-t-il aperçu M. de la Rivellerie se lève et vient à moi. Je remarque son aspect fatigué et préoccupé.

— Ah ! cher Monsieur, — me dit-il en me montrant le portrait du Président d'Arthun, figuré dans les grands atours de sa charge et dans toute la dignité qu'elle lui imposait, — Ah ! Monsieur, quelle époque que la nôtre et quel temps que le temps de ces gens-là ! Le bon, et je m'en rends compte en comparant la situation d'un magistrat d'aujourd'hui à celle d'un magistrat d'autrefois. Comment ne puis-je pas en sentir la différence, quand je compare l'affaire qui nous occupe et le procès du conseiller Sorrigny ! Certes le Sorrigny était un misérable assassin et il avait accompli son crime avec une audace infernale. Rappelez-vous le pauvre Président d'Arthun attiré en plein jour dans un affreux guet-apens. Et une fois le meurtre accompli, avec quel sang-froid diabolique ce Sorrigny ne s'est-il pas occupé du découpage du cadavre ! Les détails de l'opération sont atroces et vraiment répugnants. Une partie de la chair et des os fut jetée dans les

latrines, une autre fut enterrée dans le fumier ; les viscères soigneusement lavés et conservés ; toutes ces horreurs furent accomplies avec une délibération incroyable et une parfaite liberté et sécurité d'esprit, car Sorrigny, au-dessus de tout soupçon, se jugeait, du fait même de sa charge, assuré pleinement de la plus complète impunité. C'était un grand misérable ce Sorrigny, mon cher Monsieur, oui, un grand misérable, mais il avait une conscience, une religion, des principes, et ce fut tout cela qui l'amena à cette scène formidable de l'aveu que je raconte tout au long dans mon livre. Vous vous en souvenez. Ce sermon prêché à l'église par un moine cordelier, Sorrigny y étant présent, la parole de Dieu éveillant tout à coup dans cette âme ensanglantée la conscience de son crime, et, avec cette conscience, y faisant naître le remords et le repentir. Quel étrange spectacle que l'obscur travail de dégoût et de répugnance de soi-même opéré dans ce cœur ! Puis la résolution farouchement et magnifiquement chrétienne de provoquer et d'accepter le châtiement du forfait avoué... N'y a-t-il point là tout un prodigieux mouvement d'âme et est-il rien de plus singulier que cette scène de l'aveu ? Les magistrats assemblés, soudain, l'un d'eux quit-

tant son siège et venant se prosterner, le front dans la poussière, s'accusant du monstrueux forfait, tendant ses mains aux chaînes, suppliant qu'on ne lui épargnât rien de la rigueur du jugement et, quand il a été rendu, le subissant avec un courage et une joie admirables. Ah ! quels hommes, cher Monsieur, que les hommes de ce temps !

M. de la Rivellerie lève les bras au ciel et reprend :

— Tandis que maintenant, où est-il le coupable qui faciliterait d'une façon aussi sublime et inattendue la tâche des magistrats ? Jadis l'idée et la crainte de la Justice divine venaient en aide à la justice humaine, soit par quelque hasard merveilleux et providentiel, soit en faisant que le coupable en arrivât à se dénoncer lui-même. A présent, il n'en est plus guère ainsi. On a recours pour la recherche de la vérité à des méthodes dites scientifiques qui prétendent à tout résoudre par des procédés mécaniques. Jadis ces méthodes étaient remplacées par une seule : la torture. Ah ! Monsieur, quelle belle institution ! Que dis-je, la torture, c'est les « tortures » qu'il faut dire. N'y avait-il pas aussi une torture morale créée par le remords et qui donnait certains résultats ? Mais les

médecins sont intervenus et ils ont inventé l'irresponsabilité. Quoi de plus décourageant et à quoi bon vraiment mener une enquête difficile et répugnante pour trouver en fin de compte que l'assassin a obéi à une impulsion irrésistible, qu'il est un irresponsable, un inconscient, un dégénéré, un malade, ou un fou ! Cela dégoûte, Monsieur, et ce n'est vraiment plus un métier que le nôtre qui consiste le plus souvent à condamner à tort et à travers et pour ainsi dire au petit bonheur, à moins que, faute d'indices et de preuves, nous nous réfugiions dans les sécurités négatives du non-lieu...

Si je note ce discours découragé du bon M. de la Rivellerie, c'est que j'en conclus que les investigations judiciaires auxquelles il a procédé sont plutôt infructueuses. Néanmoins, à le pousser sur le sujet, voici ce que j'ai appris. — En étudiant les circonstances qui ont accompagné l'assassinat de M. de Bligneul, on se trouve en présence de certaines singularités assez déconcertantes. Tout d'abord, on ne constate aucune effraction, tant à la porte du jardin qu'à la porte de la maison, pas plus qu'à celle de la pièce où l'on a trouvé M. de Bligneul égorgé. Pour des raisons obscures, l'assassin

semble donc avoir rencontré toutes les facilités. Il est entré à portes ouvertes et c'est ce qui a causé l'arrestation de Jules. Toutes ces portes ouvertes semblent bien être son fait, soit que dans sa hâte de partir pour la noce il ait oublié de les fermer, soit que cette négligence apparente cache une connivence secrète avec l'assassin de M. de Bligneul. Cette dernière hypothèse, étant donnés les antécédents de Jules, est la moins plausible. L'assassin a dû profiter simplement d'une circonstance exceptionnelle. Le hasard a pris soin d'aplanir devant lui tous les obstacles, à moins que ce manque d'obstacle même, cette facilité providentielle aient tenté le passant inconnu qui portait en lui les sanglantes possibilités qu'il a ainsi été mis à même de réaliser. Peut-être la vue de ces portes ouvertes a-t-elle été l'instigatrice naturelle du crime. L'assassin a peut-être été tenté par « l'occasion ». Peut-être n'est-il entré dans cette maison solitaire que par désœuvrement et curiosité. Une fois là, l'idée de voler lui sera venue à l'esprit et, dérangé par quelque bruit, il aura supprimé, en ce pauvre M. de Bligneul, un témoin gênant et inopportun de son intrusion, d'abord inoffensive, quoique incorrecte. Le meurtre de M. de Bligneul peut fort bien

avoir été non prémédité, mais improvisé. On ne tue pas, en effet, toujours dans un but précis, raisonnable et pratique... On tue parfois par occasion, par mégarde et quelquefois même par fantaisie. Il y a des crimes utiles, mais aussi de superflus; il y en a d'absurdes. A ces premières singularités que je viens de rapporter s'en ajoutent d'autres tout au moins aussi singulières. Les empreintes de pas, relevées dans les allées du jardin, sont de deux pesées différentes et indiquent la présence de deux visiteurs, ce qui permet d'intéressantes conjectures. Cet assassinat sans effraction, sans vol, « sans raison » serait-il le résultat tragique de quelque simple plaisanterie qui aurait mal tourné? Serait-on entré chez M. de Bligneul pour lui faire une farce, pour lui faire peur, par gageure, et quelque incident mystérieux aurait-il amené la catastrophe? L'attitude de M. de Bligneul en face de présences imprévues a-t-elle provoqué le crime? Ceux qui l'ont commis en sont-ils eux-mêmes responsables? Ont-ils agi en pleine conscience ou sous l'empire de quelque influence démentielle? Ces hypothèses quelque peu romanesques et même rocambolesques ne déplaisent pas à M. de la Rivellerie. Il avoue être en présence d'un crime qu'il

est aussi incapable d'expliquer qu'il se croit peu certain d'en découvrir l'auteur ou les auteurs. En pareil cas, d'ordinaire, le vol est la circonstance la plus favorable et qui guide le mieux les recherches. Les objets volés dont le voleur cherche tôt ou tard à se défaire mettent tôt ou tard sur sa trace. Il se forme ainsi une piste assez aisée à suivre, mais, dans le cas présent, nul secours semblable : ni vol, ni effraction. Rien d'autre qu'un vieil imbécile, étendu sur le parquet, la gorge ouverte... Du drame, les voisins n'ont rien vu, rien entendu. On ne signale dans le pays aucune présence suspecte de rôdeurs ou d'anarchistes. Cependant une certaine émotion règne dans la région et particulièrement à P..., qu'il importe de calmer en affectant des certitudes judiciaires que l'on est loin d'avoir. Demain, pour le jour des obsèques de M. de Bligneul, il eût été bon de pouvoir annoncer que la justice suit une piste sérieuse et que l'arrestation du coupable « n'est plus qu'une question d'heures ». Or, l'on n'en est pas là, ce qui enrage le pauvre M. de la Rivellerie. Il est à la veille de prendre sa retraite, et la prendre avec, pour dernière affaire, une « affaire classée »... !

\*  
\* \*

Les obsèques de M. de Bligneul ont été fort imposantes. Pour la première fois, une chose qui le concerne fut faite sans lésinerie ni petitesse. En l'absence du neveu, le jeune lieutenant de Gribonville, actuellement au Tchad, ma tante Chaltray a pris sur elle d'ordonner la pompe funèbre de M. de Bligneul. Elle n'a rien épargné pour la rendre plus que convenable. Chants, musique furent « prodigués ». Ma tante oublia ses maux réels et imaginaires pour s'y montrer au premier rang d'où elle semblait présider la cérémonie, qui fut parfaite. Tout P... y assista. J'y revis tous les visages, ces visages de province dont chacun ne pense qu'à soi. On défila devant ma tante. Je me tenais à l'écart, derrière un pilier, et je regardais le défilé. A mesure que l'un des assistants passait devant moi, je le dévisageais avec une extrême attention. Un moment, il m'apparaissait en toute sa réalité, mais soudain il se dissolvait en une sorte de vapeur qui se mêlait à l'atmosphère ambiante. Elle était formée d'une brume étrange dans laquelle tout se fondait



et à travers laquelle j'apercevais le lointain scintillement des cierges. Je me sentais dans un état singulier. Les odeurs comme les bruits me parvenaient déformés. Mon oreille était d'une sensibilité auditive insolite. Il me semblait, au milieu du piétinement de ce défilé d'hommes et de femmes, entendre le grincement de mon pas sur le gravier du jardin Bligneul; je l'écoutais dans la solitude sonore du vestibule, sur les marches de l'escalier. J'avais l'ouïe si fine et si vigilante que j'eusse entendu le frôlement de l'air contre la feuille d'or que je considère souvent, de la fenêtre de ma chambre, au bout de la branche où elle oscille. Je percevais des chuchotements comme voilés, sans que je pusse reconnaître les bouches qui les produisaient. Tout à coup, les orgues se mirent à chanter. Leur rumeur puissante me remplissait tout entier, parcourait tout mon être, me pénétrait jusqu'aux moelles. D'abord, ample et grave, cette rumeur se nuança d'intentions subtiles; elle imitait la fuite et le clapotement de l'eau contre une berge, le murmure des feuilles. Je me croyais transporté sur le bord du Lac du Bois de Boulogne, en ce soir brumeux... puis le son changea, devint aigu, lancinant, déchirant, devint un cri, un cri tranchant comme un coup

de couteau, le cri de la sirène de l'auto rouge. Ah ! ce cri, il m'assaillait, me transperçait de sa lame sonore, m'enveloppait d'un frisson incompréhensible ! Brusquement, il se tut et tout sembla s'effondrer en moi et autour de moi. La vie finissait là. Quelque chose d'opaque, d'immense, d'irrésistible, de mort m'entourait. Ah ! je le reconnaissais, c'était lui, lui, l'Ennui, lui que j'avais cru un instant avoir tué en moi et qui me ressaisissait de sa visqueuse étreinte ! D'horreur, de dégoût, je me sentais défaillir. Mon cœur d'abord haletant, révolté, faiblissait, cessait de battre. De nouveau, la sirène hurla son cri... Les phares de l'auto rouge passaient, étincelants. Ils me dardaient leurs rayons aigus à travers les lunettes d'or de M. de Bligneul. Puis ce fut le silence, la nuit...

\*  
\* \*

Je suis au lit. Mariette vient de placer à mes pieds une boule d'eau chaude. J'entends quelqu'un qui monte l'escalier. C'est le docteur à moins que ce ne soient les gendarmes. A cette pensée, j'éclate d'un rire muet. Non, c'est le docteur. Il s'approche et penche sur moi sa

grosse joue ; il m'écoute de sa large oreille, me palpe de ses fortes mains. Il me considère d'un air curieux et attentif. Il n'était pas à l'Église lorsque j'ai été pris de ce bizarre malaise. Appelé aux environs, il vient seulement d'être prévenu. Mon indisposition lui semble sans gravité. Un simple étourdissement. Quelques jours de repos, et il n'y paraîtra plus. Puis il entame des considérations générales sur la santé et la maladie. Il constate que l'état sanitaire de P... est presque toujours excellent. On y vit très vieux et le pauvre M. de Bligneul y aurait peut-être bien atteint ses cent ans s'il n'eût pas été méchamment égorgé... Un beau coup de couteau, d'ailleurs, et donné de main maître ! Pauvre Bligneul ! Et le docteur se félicite que ma tante ait si bien supporté la perte de son vieil ami. Encore une qui vivra cent ans, M<sup>me</sup> de Chaltray, malgré ses maladies imaginaires ! L'exercice de la médecine serait presque une sinécure à P..., ajoute le docteur, sans les indigestions et les toquades. On mange trop à P... C'est aussi pour un cas de gourmandise que le docteur a été appelé à Villoine, chez ces Argentins, auprès d'une jeune dame qui se trouvait indisposée.

Cette jeune dame, c'est Claire Derveneuse...

Je la reconnais à la description que m'en fait le docteur, très excité. Quelle gorge, quel dos, et les jambes et la figure donc ! De quoi faire l'amour, bigre ! Il ne doit pas s'ennuyer, l'Argentin ! Ces propos me choquent et me flattent à la fois, et voici que soudain je me sens pris d'une vanité inattendue. Je voudrais dire au docteur que, ce corps charmant, je l'ai tenu dans mes bras, que j'ai baisé cette bouche amoureuse ; je voudrais lui dire que je n'ai pas toujours été ce que je suis aujourd'hui, lui dire, que, que... mais je me tais. Le docteur continue à parler... Le séjour de P... ne convient pas à tout le monde. Ainsi pour moi, il ne vaut rien. J'ai les nerfs trop tendus, je suis dans un état de déséquilibre qui n'a rien, certes, d'inquiétant, mais qu'il ne faut pas négliger. L'oisiveté forcée dans laquelle je vis ne m'est pas bonne. J'aurais besoin de distraction, de divertissement. Ici je n'ai pour m'occuper, ni la chasse, ni le Cercle, ni la société, une vie vide et à vide. Ce vide est bien la caractéristique de la vie de province, mais ceux qui la savent vivre y remédient à leur façon : ils s'inventent des intérêts, des plaisirs. Un Bligneul trouve les siens dans le sentiment de la possession de l'argent. L'exercice de son automatisme n'exige

rien de plus. Moi, je n'ai pas ces recours et ces ressources, tout au plus quelque petit voyage à Vallins (il cligne de l'œil d'un air égrillard). Cela n'est pas suffisant. Il faut que je trouve autre chose, mais quoi? A moi de chercher, que diable! Ce n'est pas au médecin à guérir ses malades, à eux de se débrouiller sur ses indications, mais pour que les indications soient fructueuses, il faut que le malade se confie, dise pleinement ce qu'il éprouve...

Je remarque l'invite, mais je fais semblant de ne pas comprendre. Je n'ai nulle envie de faire des confidences d'aucune sorte au docteur qui me semble soudain un peu trop désireux de les recevoir. Voyant que je n'entre pas dans ses vues et qu'il ne tirera rien de moi, il reprend le sujet Bligneul. Il a assisté à l'autopsie. Elle comporte certaines particularités, dont celle que M. de Bligneul est peut-être mort de mort naturelle. Il est bien possible qu'il fut déjà trépassé, lorsque le coup de couteau lui a tranché la gorge. Quant aux empreintes de pas relevées dans les allées du jardin, elles indiquent la présence, non pas simultanée, mais successive de deux individus qui semblent n'avoir pas pénétré ensemble chez M. de Bligneul, mais s'y être introduits,

l'un après l'autre, à plusieurs heures d'intervalle. Cela constaté, on en est aux suppositions. Or, chose singulière, M. de la Rivellerie ne semble pas être très intéressé par cette affaire Bligneul, ni extrêmement désireux de faire aboutir l'enquête qu'il mène avec une certaine mollesse. On l'y dirait gêné par on ne sait quoi. La découverte des coupables paraît le laisser plutôt indifférent. Il n'a qu'un désir, c'est de regagner Vallins et de reprendre ses travaux d'histoire. Le procès Sorrigny l'occupe beaucoup plus que l'affaire Bligneul. Ce Sorrigny est un criminel selon son cœur, qui ne lui cause, nul ennui et ne lui procure que de l'agrément, un assassin de tout repos. Et puis, M. de la Rivellerie semble avoir décidé, dès l'abord, que cette affaire Bligneul demeurera une « mystérieuse affaire ». Le docteur n'est pas sans se demander la raison de cette attitude quelque peu étrange. Faut-il ne voir là que l'inertie d'un magistrat en fin de carrière et qui « s'en fiche » ? Entend-il laisser aux habitants de P... un sujet de conversations infinies et le plaisir de s'accuser les uns les autres de ce crime vacant dont le mystérieux titulaire demeure introuvable ? On ne se prive pas, d'ailleurs, de lui en attribuer un. M. de la Rivellerie a déjà

dû recevoir plus d'une lettre anonyme le lui dénonçant.

En disant cela, le docteur se met à ricaner d'un air fin et regarde autour de lui, comme s'il résistait à l'envie de me dévisager. Je le vois qui se lève et se dirige vers la table sur laquelle repose justement le couteau ramassé sur la route, le jour où j'ai failli être écrasé, auprès du canal, par la grosse auto rouge. La vue de ce couteau paraît intéresser vivement le docteur. Il le prend, l'ouvre avec précaution, en me considérant du coin de l'œil. Il tourne vers moi la longue lame aiguë et coupante qui luit. Il l'examine avec attention. « Vous avez là un fameux joujou, mon cher client... Ah ! ah ! je vois que vous faites comme chacun ici et que vous prenez vos précautions contre les visiteurs importuns et indésirables. Savez-vous qu'il ne ferait pas bon venir vous déranger dans votre retraite ? Avec cette lame, on couperait une gorge, comme rien... Mais je ne croyais pas que Radot, le coutelier de la Grand'Rue vendît de pareils « eustaches ! » Ce petit discours achevé, le bon docteur referme le coutelas et continue à m'épier d'un air interrogateur, comme s'il s'attendait à quelque réplique de ma part. Pour toute réponse, j'éclate de rire, d'un rire si sin-

gulier, si bruyant que je me rendais très bien compte de son étrangeté. Ce n'était pas mon rire ordinaire, c'était un rire long, gémissant, qui semblait remplir toute la chambre et que j'entendais résonner comme un écho humain de la sirène de l'auto rouge... Cela montait, descendait, m'entourait, me pénétrait. Je perdais conscience, je devenais cette clameur ; j'étais ce cri...

Quand je revins à moi, le docteur se penchait sur mon lit et, l'oreille posée sur ma poitrine, il écoutait ma respiration. Après un dernier regard à la table où reposait le couteau refermé et quelques recommandations banales, il s'en alla.

\*  
\* \*

Je vais mieux ; j'ai pu sortir... Dans la rue, il me semble qu'on me regarde et qu'on chuchote. Ma tante Chaltray, qui ne s'occupe jamais de la santé d'autrui, fait preuve à mon égard d'une touchante sollicitude. Elle ne cesse de me demander de mes nouvelles... Je me sens devenir quelqu'un d'intéressant.



\*  
\* \*

C'est singulier, chaque fois que je sors, je rencontre les gendarmes... Auparavant, on ne les voyait jamais dans les rues de P... Maintenant, on tombe sur eux, à chaque tournant. Quand ils sont passés, j'écoute leur pas lourd et cadencé qui s'éloigne...

\*  
\* \*

Toujours rien... Cette attente, qui me divertissait, commence à m'agacer. Il y aurait bien un moyen de hâter les choses, mais...

\*  
\* \*

J'ai relu, dans le volume de M. de la Rivellerie, l'étonnante scène du 24 novembre 1662 où le Parlement de Vallins, toutes chambres réunies, écouta la confession publique et criminelle de M. le Conseiller Sorrigny. Cette séance se tint dans la Grand'Salle du Palais de Justice de Vallins, aujourd'hui détruite. Le reste du

Palais, dont la construction date du règne de Henri IV, existe encore, tel à peu près qu'il était au temps du Président d'Arthun et du Conseiller Sorrigny. Ce fut donc dans la Grand'Salle aux tentures fleurdelysées que le Parlement convoqué s'assembla. Lorsque tous les magistrats, robe au dos et mortier en tête, eurent pris place à leur rang, on vit le Conseiller Sorrigny quitter son siège et s'avancer dans l'espace demeuré libre. Il se produisit alors un certain mouvement de curiosité. Certes l'on s'attendait bien à ce que Sorrigny fit d'importantes révélations, mais, sans en ignorer le sujet, on n'en pouvait supposer la portée ; aussi éprouva-t-on une soudaine surprise, quand on vit Sorrigny s'agenouiller sur la dalle et que, se frappant la poitrine à grands coups, il commença l'aveu de son crime. Aux premières paroles du misérable, un murmure d'horreur se produisit, mêlé de quelques exclamations, mais bientôt un affreux silence se rétablit où s'élevait seule la voix du coupable. En ce tragique soliloque, que nul ne pensait à interrompre, Sorrigny expliqua comment lui était venue l'idée de son crime, comment cette idée s'était fortifiée en lui de tous les aliments de la haine et de l'envie, comment, de la pensée du crime, il

avait passé à sa préparation avant d'en arriver à son accomplissement. Il semblait se complaire à bien établir ce sinistre enchaînement et à n'épargner à ses auditeurs aucun des plus sanglants et des plus répugnants détails de son atroce forfait : le guet-apens, soigneusement ourdi qui lui avait livré la victime, le meurtre féroce et brutalement perpétré, le corps dépecé avec une incroyable adresse, découpé en quartiers et en tranches enfouis au sol, les entrailles et viscères jetés dans les latrines, le cœur haché menu et brûlé. Une fois faite cette abominable besogne d'assassinat et de boucherie, Sorrigny convenait en avoir éprouvé, les premiers jours, une sorte de satisfaction et de repos. Il s'y mêlait également une espèce de vanité de l'impunité dont il se croyait assuré, et comme un orgueil démoniaque d'avoir, en tuant, devancé sur une créature humaine les desseins de Dieu ! Il reconnaissait combien l'on prend vite l'habitude de vivre avec son crime et quel bizarre et monstrueux intérêt la situation où il met donne à soi-même. On en devient, pour ainsi dire, le centre du monde et l'on y goûte le plus singulier divertissement. Certes il avait connu cette jouissance et il eût été à même de la ressentir longuement et minu-

tieusement, mais il avait compté sans la volonté de Dieu. Comment, un jour, s'était-il senti envahi de honte et saisi de remords ? Comment soudain avait-il senti poindre en lui, au milieu de ses coupables ténèbres, une lointaine lumière d'âme peu à peu devenue une aveuglante clarté ? Comment, insupportable à lui-même, se trouvait-il dans la nécessité de chercher à se délivrer de la cruelle et dégoûtante morsure de son infâme secret ? C'est alors qu'il avait pensé à faire de son crime un aveu public et solennel et à en solliciter l'expiation et le châtement. Aussi réclamait-il des juges terrestres avant d'avoir à comparaître devant le Divin Juge. Il avait hâte de faire amende honorable à la justice hideusement bafouée en sa propre personne. A mesure que parlait Sorrigny un profond et morne silence s'appesantissait sur l'assemblée. Une sorte de compassion emplissait les cœurs les plus durs, à voir ce magistrat, hier encore un des plus considérés de sa compagnie, maintenant agenouillé dans la honte de sa pourpre sanglante et prosterné sur le carreau dans l'abaissement de son orgueil. A ce spectacle, quelques-uns versaient des larmes dérobées, mais tous étaient émus et le furent bien davantage encore, lorsque Sorrigny commença à se

dépouiller des insignes de sa charge et quand, d'une voix forte, il eut sommé les exempts d'exercer leur ministère... Ce fut donc, les chaînes aux mains, entre quatre d'entre eux, que Sorrigny quitta la Grand'Salle, non sans recevoir des marques de la sorte de respect qu'il imposait, malgré l'horreur qu'inspirait son atroce forfait. Cette sortie, d'ailleurs, ne se fit pas sans encombre. Le bruit de ce qui se passait s'étant répandu hors du Palais, un certain concours de peuple s'était rassemblé aux portes. Sa conduite, en cette circonstance, fut odieuse. Sa haine de la justice et de ceux qui la représentaient se manifesta par des huées et des rires indécents. Ils ne surent dissimuler leur joie de voir un magistrat, réputé longtemps par sa science et sa sévérité, tombé au rang des criminels et subir à son tour le jugement de ses actions. La sentence qui condamna Sorrigny à avoir la tête tranchée fut accueillie à Vallins avec une bruyante satisfaction. Le jour du supplice, la foule qui entourait l'échafaud se livra à mille simagrées obscènes. Avant d'être décapité, Sorrigny avait subi la question de l'eau et du brodequin. Tout cela est le meilleur endroit du livre de M. de Rivellerie. Pour raconter ces scènes éton-

•

nantes, il se montre presque écrivain. Ce Sorrigny est tout à fait, je le répète, le criminel cher à son cœur, celui qui vient de lui-même au-devant du châtiment et livre délibérément sa tête au bourreau, qui évite galamment au magistrat les recherches difficiles et lui épargne ainsi le risque des erreurs judiciaires... Le coupable qui avoue son crime !

\*  
\* \*

On a reçu des nouvelles du petit lieutenant de je ne sais plus quoi, du neveu de Bligneul, à qui l'on avait télégraphié au Tchad la mort de son oncle. Le jeune gaillard répond qu'il se met en route pour venir recueillir la succession. Elle sera belle. Heureux petit drôle ! L'imprévu, cet imprévu à qui j'ai tant fait appel, de toutes les forces de mon désir, de toutes les aspirations de mon ennui, l'imprévu vient à lui d'une bien agréable façon. Voilà un garçon dont l'existence est soudain transformée. Plus de vie oisive dans quelque misérable petite ville de garnison ; plus de mornes soirées au café ou au théâtre ! Et la petite modiste, l'humble couturière que l'on a pour maîtresse ! Plus de réveil matinal

et d'exercice au champ de manœuvres, sous le soleil ou sous la pluie ! Plus d'exil en la lointaine et barbare Afrique ! Adieu les palmiers, la brousse, les grands fleuves, les rapides, les lacs, les forêts, les sables, les villages nègres, les moustiques, le casque colonial, les mirages, les crocodiles et les hippopotames ! Finie la mélancolique et stoïque aventure de l'officier pauvre ! Comme il va démissionner, le bon petit lieutenant de je ne sais plus quoi, et s'installer confortablement dans l'existence ! Il est riche maintenant, très riche. Il a droit à tous les luxes et à tous les plaisirs. Tout est à lui : les chasses, les voyages, les chevaux, les chiens, les voitures, les autos, Paris, les femmes. Que choisira-t-il ? Aura-t-il une meute ou une écurie ? Il me semble le voir dans une grande auto rouge, gentil et content, un peu vaniteux, faisant s'écarter les gens, troublant le silence des petites villes et des campagnes du perforant appel de la sirène. S'il aime les femmes, toutes celles qu'il désirera seront à lui. Jeune et riche, tout cédera devant sa convoitise. Soyez ainsi et vous n'aurez qu'un mot à dire : les yeux souriront, les lèvres acquiesceront, les bras accueilleront, vous verrez s'offrir les seins, la robe se délacera comme d'elle-même. En leurs

fines lingeries, les corps apparaîtront dans leur plus voluptueuse complaisance, en leurs lignes harmonieuses, en leurs tentantes rondeurs, en leurs parties les plus ombreuses et les plus secrètes. Ces corps désirés, vous pourrez ployer leurs membres, caresser leur peau, vous pencher sur leur cœur, l'entendre battre et palpiter, respirer leur souffle, pénétrer jusqu'au fond de leur mystère sensuel, obtenir d'eux tout ce qu'ils peuvent donner au plaisir et à l'amour, leurs plus délicates générosités, leur plus abaissantes servitudes. Oui, jeune lieutenant, les femmes n'auront pour vous ni résistances ni scrupules. Toutes obéiront à votre désir; elles seront à vous en leurs apparences ou en leurs réalités. Vous les aurez, parées ou nues, à votre guise. Votre caprice décidera de leurs rires ou de leurs larmes. Par vous elles connaîtront la jalousie, la colère, la haine. Peut-être armerez-vous leurs mains rivales... Les couteaux luiront, du sang coulera. Vous serez l'arbitre de leurs destinées, et tout cela parce que vous serez jeune et riche. Si vous voulez qu'une Claire Derveneuse soit à vous, vous n'aurez qu'un signe à faire. Elle vous donnera ses lèvres tendrement vénales, sa science obéissante et délicieuse. Tout cela



parce que, dans une petite ville de France, un vieux monsieur a été trouvé assassiné, victime d'on ne sait quelles mystérieuses circonstances dont le mystère ne semble guère en train de s'éclairer, à moins qu'on n'y apporte un peu d'aide.

\*  
\* \*

L'affaire Bligneul continue à passionner l'opinion. On n'a pas parlé d'autre chose, toute la journée, chez ma tante Chaltray dont le salon ne désemplit pas, comme si c'était de chez elle que dût venir « la lumière » qui dissipera cet étrange mystère. D'ailleurs, l'amitié qui existait entre M. de Bligneul et ma tante lui donne cette nouvelle importance. Ma tante s'en montre reconnaissante. D'ordinaire, comme je l'ai dit, la tante Chaltray est assez sévère aux « défunts » de son entourage et elle en fait volontiers des « oraisons funèbres » ressemblantes peut-être, mais peu favorables, en un mot, cruellement satiriques. Ma tante excelle à ces jugements posthumes et elle en a rendu qui mériteraient d'être célèbres. Or, avec le pauvre Bligneul, elle se comporte tout diffé-

remment. Elle organise sa légende. Bligneul devient entre ses mains une sorte de « génie » et une manière de « saint ». A l'entendre, M. de Bligneul cachait sous des dehors effacés et modestes une merveilleuse intelligence, une miraculeuse bonté. Il n'en témoignait rien par vertu chrétienne. Il poussait si loin cette abnégation de toute vanité qu'il laissait croire, volontairement et par mortification, à son avarice et son égoïsme. Son humilité se réjouissait des faux jugements que l'on portait sur lui, s'y prêtait docilement et en savourait l'injustice. Il allait même jusqu'à se délecter aux petites calomnies dont il se savait l'objet et l'offrait à Dieu, comme un bien faible hommage de son indignité. Malgré les efforts qu'il faisait pour la dissimuler, la sainteté de M. de Bligneul éclatait aux yeux qui ne se refusaient pas à la voir. Pour ma tante Chaltray, elle était si évidente qu'elle ne doute pas que M. de Bligneul n'ait obtenu de Dieu que la police ne découvre pas la trace du misérable à qui il doit le trépas. Grâce à lui, son assassin jouira d'une sublime impunité. C'est sûrement par l'intercession de M. de Bligneul que les magistrats demeurent impuissants à démêler l'énigme de sa mort. Ma tante Chaltray voit là une marque et un effet

de l'humilité évangélique de son défunt ami. M. de Bligneul, du haut d'un monde meilleur, craint que le retentissement d'un procès en celui-ci donne à sa mort une célébrité dont il ne voulait point. Un bon non-lieu est tout ce qu'il souhaite. Il est vrai que tout y semble conduire à grands pas. L'enquête n'apporte aucun résultat. M. de la Rivellerie s'y montre au-dessous de tout. Il y a même dans cette impéritie quelque chose d'inexplicable, si l'on n'en admet pas l'origine quasi miraculeuse que ma tante y attribue. Il est donc bien probable que l'on ne saura jamais le dernier mot de cette affaire, à moins que, de celles de la justice humaine, elle ne passe aux mains de la justice divine, lasse de laisser l'auteur d'un si sanglant forfait jouir d'une abusive impunité. En ce cas elle chargera sans doute du dénouement un de ces hasards que l'on qualifie de providentiels, qui, réunissant des indices longtemps épars et insignifiants, finissent par constituer une force qui oblige la vérité à sortir de l'ombre et à affirmer sa lumière.

Ces propos édifiants et saugrenus de ma tante Chaltray sont écoutés avec respect et déférence, mais ne sont point acceptés entièrement et sans réserves. Quelques mauvaises

têtes se piquent de penser à leur guise. Certains disent volontiers : « Cherchez la femme, » et se renferment dans un silence plein de sous-entendus. Or, on peut bien « chercher la femme » dans la vie de M. de Bligneul, il ne sera pas facile de la trouver. Sa présence échappe aux investigations provinciales les plus attentives et il est extrêmement probable que M. de Bligneul est mort vierge. Néanmoins la théorie de la virginité de M. de Bligneul rencontre des adversaires. D'autres laissent entendre que M. de Bligneul a poussé l'avarice sentimentale et l'égoïsme sensuel jusqu'à pratiquer des « habitudes solitaires ». Ces propos ne se tiennent qu'à mots couverts. Ces divergences trouvent cependant un point d'accord dans l'attribution que l'on fait volontiers de la mort de M. de Bligneul aux Anarchistes et aux Francs-Maçons. M. de Bligneul n'était-il pas abonné au Journal des « Ventre Saint Gris » ? Cela seul l'exposait aux vengeances des « ennemis de l'ordre ». Cette version est soutenue surtout par M. Jules Lanvoix qui est un des oracles politiques de la ville. Ancien sous-préfet, M. Lanvoix a des vues profondes sur ce qu'il nomme les « machinations ». Il les flaire, il les devine, il les aperçoit partout même où

elles ne sont pas. Pour lui la politique est un inextricable labyrinthe d'intrigues, de menées, de traquenards, même de crimes, où l'on marche, le masque au visage et le poignard à la main. M. Lanvoix a sur ces questions des idées fermement arrêtées. Cet ancien fonctionnaire de la République est devenu, depuis qu'il ne « fonctionne » plus, le plus intransigeant des réactionnaires. Il tient ses adversaires politiques comme capables de tous les forfaits et il n'hésite jamais à leur imputer les plus atroces. Il est doué d'une imagination merveilleuse. Chaque année, il fait le voyage de Paris, pour y consulter M<sup>me</sup> de Lemnos, la célèbre voyante, au sujet des problèmes politiques ou judiciaires qui le préoccupent. Mais pour ce qui est du cas de M. de Bligneul, il estime cette consultation superflue, tant il est évident que M. de Bligneul a été victime de menées anarchistes. C'est même à ce fait que M. Lanvoix attribue charitablement la mollesse de l'enquête. M. de la Rivellerie craint que son zèle suscite des représailles. Sur ce point M. Lanvoix n'est pas unanimement suivi. Plusieurs attribuent l'insuccès des recherches de M. de la Rivellerie à une cause infiniment plus simple. La Justice en France ne sait plus son

métier et un criminel un peu adroit ou un peu protégé n'a pas grand'chose à redouter d'elle. Elle ne prend guère dans ses filets que le menu fretin ; les grosses pièces échappent aux mailles. Tout cela, chacun le reconnaît, c'est la faute du « Régime ». La France est un pays mal gouverné. Que de drames restent enfouis dans le silence ! Que de morts suspectes demeurent inexplicables ! Comme on s'entend pour « passer au bleu » certaines affaires gênantes ! Ainsi la disparition mystérieuse du fils du marquis de Boiclos, dont on n'a plus retrouvé de traces. Les faits remontent à une dizaine d'années.

Prosper de Boiclos était un garçon intelligent et taciturne. Dès l'enfance il eut le goût de la mécanique et, à douze ans, il avait fait déjà plusieurs petites inventions. A son goût pour la machinerie, Prosper de Boiclos joignait une piété ardente qui n'allait pas sans une certaine exaltation religieuse. Dès ce temps, Prosper avait des visions. Son père en avait parlé à l'abbé Arnal, alors curé de La Madeleine, qui avait eu avec le jeune Prosper plusieurs colloques. L'abbé Arnal était demeuré assez circonspect sur la nature de ces visions, laissant entendre qu'après tout rien n'est impossible à Dieu. Néanmoins Prosper de Boiclos

devait être mis en garde contre les fausses apparences et il en est, même parmi les miraculeuses. Le bon curé avait recommandé à Prosper beaucoup de prudence, de ne point trop s'attarder à ces manifestations insolites et de les subir plutôt que de les provoquer. Elles n'en seraient ainsi que plus probantes. Il avait donc recommandé à Prosper de Boiclos de s'abstenir du régime de macérations et de pénitences où il se plaisait et où s'exaltait son agitation mystique. Au contraire, lui préconisa-t-il de s'astreindre le plus possible aux travaux de mécanique qui obligent l'esprit à ne pas s'égarer en rêveries en le forçant à des mouvements d'une régularité précise. Ces bons avis n'eurent pas grand effet et n'empêchèrent pas le mécanicien mystique de quitter, un beau matin, le domicile paternel et de n'y plus reparaitre sans qu'on sût ce qu'il était devenu. Les bruits les plus divers coururent sur cette disparition. Pour les uns, Prosper de Boiclos s'était fait moine, conduit au cloître par son exaltation religieuse ; d'autres prétendaient qu'il avait mis ses aptitudes mécaniques au service d'une bande de cambrioleurs. Quoi qu'il en fût, le silence avait fini par se faire sur l'étrange fugue de Prosper de Boiclos. Son

père ne prononçait plus son nom, mais on remarquait aussi qu'il n'avait jamais porté le deuil du disparu, qu'il considérait donc comme encore vivant.

\*  
\* \*

Je me revois assis à ma table, devant cette fenêtre par laquelle j'ai regardé, si souvent et si longtemps, la mobile feuille d'or, tremblante au bout de la branche flexible où elle oscillait. Sur la table, devant moi, brûle une bougie; dans le cendrier s'accumulent des bouts de cigarettes. A côté du cendrier, est posée ma montre. Ses aiguilles parcourent le cadran, de leur marche régulière. Le jeu des ressorts produit le tic tac qui donne au délicat organisme enfermé dans le boîtier une apparence de vie. Ce serait drôle si l'une de ces aiguilles allait percer de sa pointe aiguë le cœur de métal qui palpite si minutieusement. Tout s'arrêterait, mais cela n'arrivera pas. Rien n'arrive en province, même pas ce qui devrait arriver, pas plus l'imprévu que le logique, rien, rien, rien... C'est en vain que vous croyez que quelque chose va enfin secouer la torpeur qui vous environne, dissiper l'ennui qui vous opprime, créer enfin



du nouveau. Allons donc ! Renoncez à cet espoir. La petite ville de P... sera toujours la petite ville de P..., même si ses habitants ont à déplorer la disparition énigmatique de l'un de leurs concitoyens.

Il est tard. Pas un bruit. Toute la soirée, j'ai relu dans l'ouvrage de M. de la Rivellerie le récit de l'assassinat du Président d'Arthun par le Conseiller Sorrigny. Quelle belle histoire ! Ah ! Cette scène de l'aveu ! Pour tourner les pages je me suis servi de ce couteau trouvé sur la route du canal, le jour où j'ai failli être écrasé par l'auto rouge, de ce couteau qui attirait si singulièrement l'attention du docteur. Maintenant j'ai fini ma lecture et j'ai refermé le couteau. Sa longue lame aiguë et coupante a repris sa place. L'objet a l'air tout à fait inoffensif. D'ailleurs, toute cette chambre n'est-elle pas pleine de bonhomie, avec son papier à fleurs, son alcôve à l'ancienne mode, ses bons vieux meubles, cette table où brûle une bougie, cette fenêtre qui ouvre sur le Mail désert d'une petite ville de province endormie que ne réveille même plus à présent le cri de sirène de l'auto rouge ? Car vous dormez sur les deux oreilles, petite ville provinciale, vous dormez de tous vos bourgeois bien cadenassés et bien verrouillés en

leurs maisons, qui ont oublié que l'un d'eux a été prestement et discrètement expédié de vie à trépas par une main inconnue et qui pourrait bien recommencer son forfait.

J'ai rouvert le couteau et j'ai regardé sa lame à la lueur de la bougie. Soudain je l'ai senti peser d'un poids formidable sous lequel je fléchissais. Quelque chose d'invisible et de puissant m'opprime et je reconnais la présence mystérieuse que j'ai cru, un moment, avoir chassée, l'Ennui, le vigilant, l'inexorable Ennui ! Le voilà, il emplit toute la chambre de son atmosphère engourdissante. Il suinte des joints du parquet, des fissures de la muraille, des lézardes du plafond, du trou des serrures ; je sens autour de moi sa caresse visqueuse. Le voilà plus insinuant et plus perfide que jamais, plus hostile aussi. Il me semble qu'il vient me punir de ma tentative avortée, de lui avoir désobéi, d'avoir appelé à mon secours les incertitudes de l'attente, les frissons de l'angoisse, d'avoir frappé, avec la main du hasard, à la porte de l'Imprévu, d'avoir voulu me divertir de sa monstrueuse tyrannie. Mais c'est en vain que j'ai osé lutter contre lui ; il est le plus fort ; il est le maître. Ah ! retomber à jamais sous sa molle griffe et sentir à jamais sur ma peau cou-

rir son souffle tiède et fétide... Cependant j'ai cru, un instant, lui échapper; mon cœur a battu plus vite; j'ai interrogé avec anxiété les yeux des passants; j'ai tressailli aux coups de la sonnette; j'ai écouté si un pas lourd ne montait pas l'escalier...

Personne n'est venu, sauf le docteur... Seule la vieille Mariette est entrée, chaque jour, auprès de moi. Chaque jour elle s'attardait en racontars. Une fois, le meurtrier de M. de Bligneul était sur le point d'être découvert. On tenait sa piste. Une autre fois Mariette m'annonçait que l'on ne trouvait rien... Ah! ces pauvres messieurs les Juges! Pas bien malins! et Mariette haussait les épaules, laissait retomber le coin de son tablier et me regardait d'un air entendu... Que dira-t-elle demain, lorsque je ne rentrerai pas et qu'elle apprendra...

Ma bougie est à peu près consumée; je la remplace par une autre dont la flamme pâlera avec l'aube. Je l'éteindrai et une vague et fraîche blancheur envahira peu à peu la chambre. Peu à peu, au-dessus des arbres du Mail, le ciel se nuancera de rose et les premiers oiseaux chanteront dans les branches. Ce sera la fin du silence. J'entendrai un bruit de mar-

teau, un essieu de charrette, un lointain et faible sifflet de locomotive. Le premier train pour Vallins part à sept heures, j'ai le temps... Ma toilette achevée, je m'assoierai de nouveau devant ma table ; dans le jour grandissant je regarderai encore la petite feuille dorée, tout en suivant la spirale que fera la fumée de ma cigarette et en prêtant l'oreille au tic-tac régulier de ma montre, puis lorsque l'aiguille sera sur l'heure que je me serai fixée, je jetterai dans le cendrier ma cigarette brûlée, je mettrai dans ma poche le couteau. Une fois mon chapeau sur ma tête et ma canne sous le bras, j'ouvrirai doucement ma porte. Mon pied se posera doucement sur chaque marche de l'escalier. Arrivé au palier, je m'arrêterai un instant devant les gros verrous qui protègent le sommeil de ma tante Chaltray... Si son vieil ami Bligneul avait été aussi bien cadénassé, on ne l'aurait pas trouvé étendu sur le parquet, la gorge ouverte. Cette constatation faite, j'achèverai de descendre l'escalier. A ce moment, il s'agira d'ouvrir la porte de la rue, mais auparavant j'entrerai dans la salle à manger. Du buffet, je tirerai un quartier de pain dont je couperai un morceau. Une fois dans la rue et la porte refermée, j'aurai bien de la peine à ne pas

regarder le pied de biche pelé qui pend au cordon de la sonnette. C'est vers lui que, le jour de mon arrivée chez ma tante Chaltray, se dirigea ma main. Oh ! ce contact velu et pelé, comme il crispa mes doigts ! Jamais plus ce pied de biche, je ne le verrai se balancer au bout de sa chaînette ; pas plus que je ne reverrai jamais, au bout de la branche, palpiter en oscillant la petite feuille d'or.

On n'est pas matinal à P..., les gens y dorment tard et les boutiques n'y ouvrent pas de bonne heure. Aussi les rues seront-elles presque désertes. Je passerai devant la maison de M. de Gernage et devant celle de M. Requisada, un léger détour m'amènera devant la maison de M. de Bligneul. Par la grille « soigneusement fermée » j'apercevrai le jardin avec ses allées droites, ses arbres fruitiers en pyramides, son bassin. Au delà, je verrai la maison s'élever, silencieuse, portes et fenêtres closes. Mais je n'aurai pas le loisir de m'attarder, l'heure approchant du départ du train. Oh ! ce n'est pas que l'on m'attende à Vallins ! Au contraire j'y serai assez inattendu. Dans le train peut-être dormirai-je un peu. A Vallins je n'irai pas directement où je veux aller. Je flânerai un peu à travers la ville ; j'aime son vieux quar-

tier de jardins et d'hôtels, cette petite place encadrée de hautes façades et sur laquelle fut exécuté le Conseiller Sorrigny, l'assassin du Président d'Arthun. M. de la Rivellerie habite tout près de là...

Ce sera alors une heure convenable pour me présenter chez lui. Je ne pense pas que la vieille bonne fasse difficulté pour me recevoir. Elle me fera entrer dans le salon et ira prévenir Monsieur. Des portes s'ouvriront et se refermeront. Bientôt, j'entendrai ailleurs ce même bruit de portes refermées... Ah ! un bruit de pas... Je serrerais dans ma poche le manche du couteau... Mes oreilles bourdonneront. Soudain le cri de la sirène de l'auto rouge me semblera déchirer cette rumeur. La vieille bonne reparaitra. Elle me précédera dans le couloir. Une portière soulevée. M. de la Rivellerie sera assis à son bureau. Je vois la place où je poserai tout ouvert le couteau et j'entends la voix dont je lui dirai... ce que j'ai à lui dire.



# TROISIÈME PARTIE





### III

La « maison de repos » du docteur B... élève au bout d'une longue avenue de beaux et vieux arbres son bâtiment principal qui doit avoir remplacé une construction plus ancienne à laquelle conduisait cette double rangée d'ormes semblable à celle qui aboutit à la patte d'oie, au château de Villoine. Ce corps de logis, assez vaste cependant, n'ayant pas suffi aux besoins de l'établissement du docteur B... on y avait adjoint un certain nombre de pavillons, séparés les uns des autres par des jardinets et donnant sur le parc. Ce parc offrait un des attraits les plus vantés de la maison du docteur B... dans les prospectus répandus à profusion par la Société anonyme qui en était propriétaire. Comme l'avenue aux troncs séculaires, il constituait avec ses épais ombrages un reste de passé seigneurial. Parc et avenue me rappelaient ceux de Villoine, mais tandis que le

parc de Villoine n'est entouré que de murs à demi écroulés, de grilles branlantes et de sauts du loup à peu près comblés, le nôtre était solidement fermé d'un haut mur et de portes cadenassées qui ne permettaient pas plus de les franchir dans un sens que dans l'autre. De plus la clôture était assurée, disait-on, par un réseau de fils électriques qui, au moindre attouchement, eussent mis en branle des sonneries et averti le personnel de toute tentative d'intrusion ou d'évasion.

Ce personnel, il faut bien le reconnaître, admirablement choisi et stylé, se montrait, envers les pensionnaires du docteur, de la plus stricte fermeté et de la plus parfaite politesse. Aussi était-il fort apprécié et respecté. Les gens qui le composaient, tous vigoureux et de bonnes façons, uniformément vêtus de complets gris, d'excellente coupe, présentaient une mine avenante et un aspect sympathique. Quelques-uns étaient mariés. Leurs femmes s'occupaient de notre entretien et de notre linge. Enfin, tout, dans la maison du docteur B., était minutieusement réglé et s'y passait avec un ordre parfait. L'institution méritait vraiment son titre de « Maison de repos ». Aucun bruit désagréable n'en troublait le bienfaisant silence.

Pas une plainte; pas un cri. On eût dit que, par une sorte de miracle, le docteur avait supprimé chez lui les expressions de la souffrance. A ses malades qui eussent pu céder aux cruelles injonctions de la douleur, le docteur appliquait un régime de savantes piqûres qui leur procuraient un soulagement immédiat. D'ailleurs, ces malades demeuraient invisibles en cette thébaïde médicale que dirigeait le docteur B... avec la plus intelligente sollicitude, veillant à la fois à la prospérité matérielle de ses associés et au bien-être moral de ses pensionnaires.

Ce rôle, dont il avait conscience, donnait au docteur B... un grand air de dignité, d'autorité, mais aussi de douceur et de bonté, ce qui ne l'empêchait pas, quand il le fallait, d'exercer certaines rigueurs salutaires, mais, s'il lui arrivait d'être obligé de les appliquer, il en semblait souffrir lui-même. On le lisait sur son visage dont la physionomie, d'ordinaire sereine, ne reflétait que l'accomplissement du devoir professionnel. Comme ses paroles, les gestes du docteur B... étaient mesurés. C'était un homme d'une haute taille, un peu penchée en avant comme s'il recevait sur les épaules une invisible douche. Les mouvements de son torse

marquaient une gêne comme si la lui eût procurée le port d'un vêtement trop étroit. Sa redingote avait un peu l'air d'une redingote de force. Dans son visage aux traits nobles et réguliers, le nez eût été assez volontiers bourbonien. Le docteur B... n'était pas érudit seulement en médecine, mais en histoire. L'époque qu'il préférait était celle du règne de Louis XIV, aussi appelait-il par plaisanterie le principal bâtiment de son asile : *Le Trianon*, réservant pour l'ensemble des pavillons qui le complétaient le nom de *Petit Marly*.

Ce fut à l'un de ces pavillons du Petit Marly que l'on me conduisit dès mon arrivée, après une assez longue conversation avec le docteur B.... Le docteur B... était très confortablement installé. Son appartement particulier communiquait avec un vaste bureau meublé de bibliothèques et de cartonniers. Sur la cheminée, une pendule de style supportait un buste en bronze doré du Roi Soleil. Au mur une fort belle tapisserie du même temps. Dans ce solennel décor, le docteur B... faisait bonne figure. Il ne lui manquait que d'être habillé d'un costume de l'époque et de porter perruque. Malgré ces apparences louis-quatorziennes, l'audience qu'il m'accorda n'eut rien que de familier. Le

docteur B... m'accueillit fort aimablement, me posa plusieurs questions, effleura élégamment divers sujets de politique et de littérature, évita de parler médecine, et termina en souhaitant que je me plusse dans son établissement. Pour sa part, il ferait tout son possible afin de m'en rendre le séjour agréable. Par exemple, il n'aurait pas beaucoup de distractions à m'y offrir. Des livres, parfois une séance de musique, des promenades dans le parc et, selon mon goût, ou la solitude où la société de quelques pensionnaires qui, choisis comme moi, étaient logés dans les pavillons, le bâtiment central où nous étions demeurant affecté à certaines catégories d'hôtes qui nécessitaient des soins spéciaux. Je m'en rendis compte en remarquant les solides barreaux qui garnissaient les fenêtres de la façade donnant sur le parc, mais le docteur B... qui avait quitté son bureau pour m'accompagner dehors ne me laissa pas m'attarder à cette vue. Il cherchait à en détourner mon attention par quelques plaisanteries sur la vie cénobitique où allait m'obliger ma nouvelle situation. Certains plaisirs, d'un ordre un peu particulier, m'y manqueraient, mais que je ne m'en inquiétasse pas. Si ces plaisirs devenaient un besoin, on saurait y pourvoir discrètement.

Tout en parlant ainsi, nous étions arrivés au Petit Marly. Des douze pavillons qui le composaient, plusieurs étaient inoccupés. Celui que l'on me destinait était le dernier de la rangée de droite. J'optai pour l'appartement du rez-de-chaussée qui comportait, ainsi que celui de l'étage, une grande chambre avec salle de bains et cabinet de toilette à laquelle était adjoint un salon. Sans aucune raison pour préférer l'un à l'autre, je tenais à me montrer au docteur capable de volonté. Le docteur ratifia mon choix, s'assura par lui-même du parfait état des lieux, du bon fonctionnement des robinets et autres détails domestiques. Puis après m'avoir demandé si je n'avais plus besoin de lui, il prit congé. Je le vis, à grandes enjambées, regagner son cabinet où l'attendait, sous sa perruque léonine et sa cuirasse à la romaine, le buste du Grand Roi.

Lorsque le docteur B... se fut éloigné, je commençai l'inspection de mon nouveau logis. Il me parut propre et confortable. Le parquet de bois clair était soigneusement ciré. Les murs étaient peints d'une couleur grise très douce à l'œil. Tout semblait combiné pour que le mobilier et l'aspect général des pièces ne représentassent rien d'intéressant, n'offrissent

aucune suggestion à l'imagination. C'était vraiment un « lieu de repos » fait pour amener les facultés à leur jeu le plus restreint. On devait se borner là aux actes les plus quotidiens de l'existence. Cet agencement des choses constituait une muette invitation à renoncer à tous désirs, à toute exaltation, à se réduire à son propre mécanisme. Ce mode de vie réduite, je n'éprouvais, d'ailleurs, aucune répugnance à l'accepter. Le temps était passé où je cherchais encore à me « divertir ».

Cette pensée, je l'avoue, me fit sourire malgré moi. Je m'aperçus de ce sourire à son image dans la glace. Cette image me fut comme un rappel de moi à moi-même. Oui, c'était bien moi qui étais là, dans cette pièce soigneusement et méthodiquement désornementée, moi l'hôte du Petit Marly, le pensionnaire du docteur B... A ce moment un des gardiens se présenta avec ma valise. Je remarquai combien le gris de son vêtement s'harmonisait heureusement avec la teinte grise de la peinture murale. Cet accord si parfait enlevait à cet homme toute importance et toute personnalité. Il s'incorporait à l'atmosphère ambiante. Pour un peu, il m'eût paru inexistant quoiqu'il répondit aux questions que je lui posais. Il s'appelait Maurice, était céli-



bataire et depuis deux ans employé chez le docteur. Cet homme au sourire extrêmement doux et comme effacé, à la voix souple aux inflexions discrètes, exhibait des bras robustes terminés par des poings solides. Sa vigueur devait être remarquable, car, après la valise, il m'apporta une lourde malle, qui ne semblait guère lui peser à l'épaule. Cet office rempli, il me laissa seul.

Je m'étais approché de la fenêtre et je regardais au dehors en tapotant la vitre aux carreaux. Fut-ce le hasard ou ce bruit insolite qui fit sortir en même temps les habitants de trois des pavillons. Je ne sais, mais bientôt trois messieurs, d'âge et d'aspects respectables, se trouvèrent groupés dans l'allée centrale. L'un, de haute taille, dominait les deux autres. Le colloque paraissait entre eux assez animé, quand un quatrième interlocuteur vint y prendre part. Celui-là, presque un nain, semblait jouir d'une certaine considération. Les salutations faites, la conversation reprit. Le sujet en était probablement le docteur B... car les regards des conversants se portaient fréquemment vers les fenêtres de son cabinet qui, par leur absence de grillages, contrastaient avec les barreaux dont étaient pourvues les autres

ouvertures du bâtiment directorial. Le sujet sans doute épuisé, le nain se retourna dans la direction de mon pavillon. Il avait un assez beau visage, ce nabot, une figure busquée, légèrement hébraïque, au teint basané, aux yeux d'Oriental qui faisait un singulier effet sur ce corps chétif, malvenu et contrefait. Pendant qu'il parlait, son compagnon, celui dont la taille atteignait presque la stature d'un géant, avait posé sa main sur l'épaule du discoureur. Ce geste me permit d'apercevoir sa figure narquoise et faunesque, au nez courbé sur de grosses lèvres, à la barbe carrée, séparée en éventail par une raie. Tout le personnage avait un air de jovialité et de gaudriole. Je connaissais cette physionomie où le soudard se mêlait au paillard. Je l'avais vue sur quelque portrait, mais où ? Sans doute ce que le géant débitait au nabot était bien amusant, car ce dernier éclata d'un rire muet où toute sa figure de bronze parut se fêler et se détruire, tandis que celle de son interlocuteur se dilatait dans une sorte de gaieté de bon vivant. Quand aux deux autres de ces messieurs, je ne pouvais voir leur mine, car ils continuaient à me tourner le dos.

La vue de ce conciliabule me fit faire incontinent certaines réflexions. Le docteur B...

m'avait donné le choix entre la solitude et la société; je pouvais donc à mon gré vivre seul ou me mêler aux conversations de mes voisins de pavillons. Chacune des deux solutions présentait ses avantages et ses inconvénients. Néanmoins il me parut que, durant les premiers jours, je m'en tiendrais à la solitude. Cela me semblait plus convenable que de me jeter à la tête de ces gens qui n'avaient peut-être aucune envie d'adjoindre un nouveau venu à leur petit cercle. S'ils désiraient entrer en relations avec moi, ils trouveraient bien le moyen de m'en indiquer la voie opportune et l'instant propice. Dans le doute, une attitude d'expectative offrait le parti le plus digne, d'autant plus qu'un temps de solitude ne me déplaisait nullement. N'avais-je pas à y méditer les événements qui s'étaient déroulés depuis ma visite matinale, à Vallins, au bon M. de la Rivellerie ?

\*  
\* \*

Si je m'avise de vouloir me rappeler les conséquences de cette visite « révélatrice » à M. de la Rivellerie, je m'aperçois que je n'éprouve aucun plaisir à me les représenter, aussi me

serait-il encore plus pénible de les noter par écrit. Au lieu d'en appesantir le souvenir, je préfère de beaucoup le laisser se dissoudre et s'évaporer dans ma mémoire. Peut-être ainsi arriverai-je un jour à oublier. C'est pour cette raison égoïste qu'on ne trouvera guère traces de ces conséquences en ce cahier. Tout ce que j'en puis dire c'est qu'elles ne furent pas tout à fait et même pas du tout celles que j'attendais. Évidemment, j'aurai toujours devant les yeux la figure si comiquement bouleversée du pauvre M. de la Rivellerie, le geste effaré de ses mains, l'écarquillement de ses yeux. Il n'eût pas été plus surpris si feu le Conseiller Sorrigny, de ténébreuse mémoire, lui fût soudain apparu traînant par les pieds le cadavre sanglant du Président d'Arthun égorgé. Pauvre M. de la Rivellerie, je crus bien le voir tomber à la renverse ! A ce moment, l'habitude du métier faillit être plus forte en lui que toute autre considération. Mais bast ! Enfin cette image de M. de la Rivellerie est encore ce qui me divertit le mieux dans toute cette « affaire » qui, au lieu de « suivre son cours », se traîna en chicanes, en expertises, contre-expertises, rapports et autres fariboles qui n'aboutirent à rien d'autre qu'à des constatations médicales complaisantes dont

bénéficia en ma personne l'honorable docteur B... Oui, cher et bon M. de la Rivellerie, votre subtile entremise m'a frustré du relief criminel auquel j'avais peut-être, après tout, quelque droit, tout cela pour faire plaisir à votre amie, ma tante Chaltray, et aussi, avouez-le, dans l'intérêt de Dame Justice, afin de ne la point montrer incapable de résoudre avec certitude le « mystère » que je présentais à ses yeux. Je fus sacrifié en holocauste préventif à son infailibilité.

Néanmoins, bien que j'aie lieu d'en vouloir à M. de la Rivellerie, je dois rendre hommage, jusqu'à un certain point, à la manière dont il agit avec moi. Décidé à me faire déclarer *irresponsable*, il eût pu faire donner à cette irresponsabilité un caractère désobligeant. L'irresponsabilité a des degrés et M. de la Rivellerie s'est borné à me faire conférer une irresponsabilité suffisante, quand il lui aurait été facile, par précaution, « de forcer la note ». J'aurais pu lui devoir un sort plus désagréable que le mien. Je puis penser ce qu'il me convient de ma démarche auprès de lui, n'empêche que je dois reconnaître que M. de la Rivellerie l'a interprétée et fait interpréter de la façon la plus avantageuse, de sorte qu'au lieu d'être logé à l'étroit

dans le bâtiment central à fenêtres grillées du brave docteur B... je suis l'hôte d'un des confortables et coquets pavillons de son Petit Marly.

Ces réflexions et quelques autres m'occupèrent un certain temps, durant lequel je procédai à mon installation définitive. Tout me plaisait dans l'appartement qui m'avait été réservé, excepté quelques détails insignifiants que le docteur B... ne me refusa pas de faire modifier. Il venait me visiter assez souvent. Mon « état » l'intéressait visiblement. Je le laissai m'interroger et m'examiner à son gré. Que m'importait ! Je me sentais dans un calme absolu, comme si j'eusse été en dehors et au-dessus de la vie. Je n'avais plus besoin d'aucun « divertissement ». Je ne connaissais plus le spleen, le malaise, l'angoisse, l'ennui. Finie la misérable existence que j'avais vécue ! J'étais prêt à me confondre avec les forces obscures de l'univers. Déjà je ne me sentais presque plus rien d'individuel. Je passais des journées tranquilles et des nuits reposées. Parfois cependant mon sommeil s'animait de vagues rêves dont subsistaient à mon réveil des images plus vagues encore. Je les observais sans curiosité. Il s'y mêlait parfois d'incertains souvenirs. Peut-être, dans ces divagations nocturnes, entendais-je de confuses

plaidoiries, des murmures de prétoire, des rumeurs de foule, mais tout cela demeurerait bien inconsistant. Quelquefois je rapportais de ces sommeils des impressions de dangers courus, de rencontres équivoques, mais rien ne s'en précisait et ne prenait un sens exact. Surtout, et c'était l'important, il ne m'en restait aucun trouble, aucune inquiétude. Ma vie s'écoulait dans le calme le plus parfait. Le docteur B... à qui je faisais part de cette « euphorie » me félicitait chaudement de mon acceptation de ma nouvelle existence. Il me citait comme le pensionnaire « modèle » de sa maison. Pour un peu, il m'eût exhibé comme un article de réclame et fait promener avec un écriteau dans le dos et une pancarte à la main.

Le brave docteur B..., je suis bien forcé de l'avouer, semblait prendre un véritable plaisir à ma compagnie. Volontiers bavard, il m'eût, si je l'y eusse poussé, honoré de ses confidences. Avant d'en arriver là, il se bornait à m'entretenir de ses préoccupations favorites qui ne concernaient pas, à l'encontre de ce que l'on aurait pu croire, les choses de « son métier ». Certes, le docteur B... était un excellent et savant médecin, mais la médecine de son temps ne l'intéressait pas outre mesure. Ce qui le pas-

sionnait, c'était la médecine du Passé. Il en goûtait infiniment les ignorances, les bévues, les bizarreries, les méthodes saugrenues, les pratiques extravagantes. Il en aimait les singularités de remèdes et de nomenclatures. Certaines de ses âneries le plongeaient dans une joie profonde. L'époque médicale qui lui plaisait entre toutes était celle du Grand Siècle. Il ne tarissait pas sur les bourdes et les superstitions des médecins d'alors, leur jargon macaronique. Il se délectait à leurs absurdités. D'ailleurs, tout ce qui touchait au règne du Grand Roi l'enthousiasmait. Ce culte l'avait porté, ainsi qu'il me le conta, à assumer, dans un bal costumé, le personnage du Roi Soleil et il se vantait de l'avoir figuré avec beaucoup de vraisemblance et de dignité. Il conservait encore l'habit qu'il portait en cette mémorable circonstance, dans l'espoir de quelque occasion de le revêtir de nouveau.

J'écoutai patiemment les discours du bon docteur B... et, constatant sa manie historique, je lui avais recommandé l'*Histoire du Parlement Vallins*, de la Rivellerie, ce livre où est rapporté l'assassinat commis sur la personne du premier Président d'Arthun par le Conseiller Sorrigny. Lorsque le docteur eut suivi mon conseil, nous



causâmes plus d'une fois de cette célèbre affaire. Durant ces conversations, le docteur me considérait avec une certaine curiosité. J'aurais même pu croire qu'il m'épiait. Il semblait toujours sur le point de me poser une question toujours différée. Ce fut à la suite d'une de ces conversations que le docteur m'annonça qu'il s'absenterait pour quelques jours, appelé à Paris pour une consultation des plus importantes. Il m'engageait en son absence à faire la connaissance de mes voisins de pavillons. C'étaient à son dire, des gens d'excellente éducation et dont la compagnie ne saurait manquer de me donner de l'agrément.

Je remerciai le docteur de son conseil que je suivrais certainement, un jour ou l'autre, mais je lui objectai que je préférais attendre son retour pour qu'il procédât aux présentations d'usage. J'emploierais le temps de son absence à visiter à fond le parc que je n'avais pas encore parcouru en son entier. En effet, dès que le docteur fut parti, j'y commençai des promenades régulières. La saison s'y montrait propice. Le printemps était assez avancé pour que la fraîcheur du feuillage s'accordât avec son abondance. L'air léger se prêtait admirablement à la marche. Est-il rien de plus agréable que de suivre au

hasard des sentiers où l'on est sûr que leur charmant imprévu ne vous égarera pas plus qu'il ne faut ? Cela vous évite tout souci d'orientation et vous laisse l'esprit libre de ne penser à rien d'autre qu'à être attentif à la qualité, à la couleur et à l'odeur des feuillages, aux jeux variés et mobiles de la lumière, au volètement et au pépiement des oiseaux, à tous les bruits mystérieux de la nature. Ce plaisir mi-champêtre, mi-forestier, j'en usai avec minutie. Peu à peu je connus tous les aspects de ce magnifique enclos : ses taillis de verdure, son labyrinthe, son petit lac, sa ruine, ses allées aux capricieux détours, ses bancs et sièges rustiques, disposés où il fallait et avec beaucoup d'art. Ce bel ensemble pourtant ne plaisait guère au docteur B... Il souhaitait de transformer le parc en un jardin à la française, mais les fonds lui manquaient pour cette dispendieuse entreprise qui eût complété ce qu'il nommait son *Trianon* et son *Petit Marly*. J'avoue que je ne voyais guère la nécessité de cette transformation. Tel qu'il était, ce parc me procurait de charmantes heures que n'eussent pas rendues plus agréables quinconces, parterres et boulingrins.

Ce fut au retour d'une de ces randonnées que

je mis, le hasard m'y aidant, en pratique le conseil du docteur B... Comme je revenais assez tardivement et presque à la nuit de ma promenade, au lieu de regagner mon pavillon, je me dirigeai par mégarde vers celui qui se trouvait à gauche du mien. J'ai dit que ces pavillons étaient entièrement semblables les uns aux autres, ce qui expliquera mon erreur. Sans aucune hésitation, je poussai donc la porte du vestibule et celle qui donnait dans ce que je croyais être mon salon. A peine en eus-je franchi le seuil déjà obscur, que je fus accueilli par un fort éclat de rire en même temps qu'un commutateur vivement tourné me révélait la présence de l'homme à barbe en éventail, au long nez, au visage faunesque qui paraissait remplir dans le petit groupe de mes voisins de pavillons le rôle de boute-en-train... Avant que j'eusse pu prononcer un mot d'excuses, il m'interpella :

— Jour de Dieu, monsieur notre voisin, vous y aurez mis le temps et encore ce sera au hasard que nous devons de vous connaître, mais, palsambleu, vous n'en serez pas moins le bien venu parmi nous ! On s'étonnait un peu, monsieur du Solitaire, que vous fissiez ainsi fi de notre société. Elle n'est point tant à mépriser.

Nous nous réunissons chaque jour chez l'un ou chez l'autre pour converser et échanger quelques idées en bons camarades. On s'ennuie, n'est-ce pas, à être toujours seul ? Et puis, comme dit le vieux proverbe, « plus on est de fous, plus on rit ». Alors, c'est entendu : à demain. Je vous présenterai à monsieur Léon Durand, le petit noiraud, à Nestor d'Ermilly, à Antoine Gilliard. Quant à votre serviteur, il se nomme Henry de Vaugours. Et vous ?

Je déclinai mon nom. M. de Vaugours en caressant sa barbe en éventail me considérait d'un air narquois pendant que je prenais congé de lui après avoir promis d'être exact au rendez-vous. Il m'était, en effet, bien difficile de décliner cette invitation et de refuser d'entrer en relations avec mes voisins. Le lendemain, le docteur B... étant de retour, je lui racontai la chose. Il m'écouta distraitement, l'air important et préoccupé. Cependant, il m'approuva. Je lui demandai quelques renseignements sur ces messieurs. Henry de Vaugours était un gentilhomme béarnais, grand chasseur, bon buveur et trousseur de jupes. Léon Durand avait été commissaire à bord des paquebots faisant le service d'Orient et d'Extrême-Orient. Nestor d'Ermilly, ancien avocat, et Antoine

Gilliart, ingénieur, complétaient le quatuor. Le docteur ajouta :

— Vous verrez, vous verrez bien par vous-même. Et je suis persuadé que ces messieurs vous plairont beaucoup.

Là-dessus il tourna les talons après s'être excusé d'avoir à s'occuper du nouveau pensionnaire qu'il avait ramené de Paris.

La première réunion de ce que ces messieurs nommaient entre eux *Le Club des Bons Voisins* ne présenta rien de remarquable. Antoine Gilliart fut assez silencieux. Nestor d'Ermilly, quoique ancien avocat, se révéla quelque peu bègue. Les deux plus sympathiques du petit groupe me parurent Léon Durand et Henry de Vaugours. Vaugours ne manquait pas d'une certaine verve, un peu grossière, mais bon enfant. Léon Durand s'exprimait en sentences d'un pittoresque assez oriental. Lui ayant demandé s'il avait beaucoup voyagé (ce qui excita l'hilarité d'Henry de Vaugours) il me répondit affirmativement. Cette réponse fit sourire Nestor d'Ermilly et Antoine Gilliart. Léon Durand avait visité les Indes, la Chine, l'Arabie. Il était allé jusqu'à La Mecque. A cette assertion, il me sembla qu'Henry de Vaugours se touchait le front. Enfin, après être resté le

temps nécessaire, je me retirai, emportant de cette réunion une indéfinissable impression d'étrangeté.

Le lendemain, je rencontrai Henry de Vaugours qui venait de l'économat. En m'apercevant, il m'adressa un signe amical et, arrivé à mon côté, il me prit familièrement par le bras. Ses yeux se bridèrent narquoisement; toute sa figure de vieux Satyre ricanait.

— Eh bien ! mon cher voisin, vous parti, il y eut hier une belle discussion à votre sujet. Durand prétendait que *vous saviez*, moi que non. Alors, je me suis résolu à vous mettre au courant, si besoin était, et je vois, à votre air, que ce n'est pas inutile. Que pensez-vous de monsieur Léon Durand ?

Cette question me surprit un peu. Je ne pensais pas grand chose de M. Léon Durand et je répondis à tout hasard que M. Léon Durand me semblait fort intelligent. A cette déclaration Henry de Vaugours lâcha mon bras pour s'esclaffer à l'aise :

— Jour de Dieu, vous en avez de bonnes, mon voisin ! Intelligent, intelligent, je crois bien, mais vous êtes-vous aperçu que celui que vous appelez Léon Durand, n'est rien d'autre que Mahomet ? N'avez-vous pas remarqué ce

teint olivâtre, cet aspect arabe, et le voyage à La Mecque ? Mahomet, monsieur, vit au milieu de nous ou plutôt y revit. Léon Durand est sa réincarnation.

En prononçant ces mots révélateurs, M. de Vaugours prit une expression d'ineffable pitié, tout en me regardant du coin de l'œil pour voir quelle tête je faisais. Je ne bronchai pas et, le plus naturellement du monde :

— Mais alors si monsieur Léon Durand est Mahomet, monsieur d'Ermilly ?

M. de Vaugours haussa dédaigneusement les épaules.

— Monsieur d'Ermilly ! il est persuadé qu'il est Cicéron ! N'en porte-t-il pas le poids chiche ? Quant à monsieur Antoine Gilliard, vous voyez en lui Denis Papin, l'inventeur de la fameuse « marmite ».

M. de Vaugours s'était rapproché de moi et se caressait la barbe. Sa figure faunesque riait joyeusement. Puis sa voix se fit intime et confidentielle :

— Inutile de vous dire, n'est-ce pas, que ces pauvres messieurs s'illusionnent, aussi bien le Denis Papin, que le Cicéron et le Mahomet. De *réincarnés*, de véritables *réincarnés*, il n'y en a ici qu'un seul et ce seul c'est moi. Allons,

regardez bien et dites franchement à qui je ressemble. Allons, allons ! Hardi là, ventre Saint-Gris !

Il s'était placé bien en face de moi. Ce masque à la fois gai et roublard, ces yeux bridés, cette barbe en éventail... Évidemment, le visage de M. de Vaugours et les portraits du bon roi Henri IV présentaient une certaine ressemblance, une ressemblance simplement béarnaise, peut-être. M. de Vaugours coupa court à mes réflexions :

— Mais à Henri IV, parbleu, à Henri IV dont je suis, monsieur, la vivante et authentique réincarnation.

M. de Vaugours conserva un instant son attitude royale et historique, puis il me dit :

— Je vous conterai un jour pourquoi je suis ici et ce que j'y prépare. Le jour de la « poule au pot » reviendra et vous serez des nôtres. Quant à ces braves gens qui s'imaginent être Mahomet, Cicéron ou Denis Papin, inutile de les contrarier, n'est-ce pas ? Laissez les dire lorsqu'il vous expliqueront leur double personnalité. A quoi bon les molester : *ils croient en être*, les pauvres bougres ! D'ailleurs, j'aime mieux vous dire que, sauf Mahomet, ils ne sont pas très intelligents. Néanmoins, je suis persuadé que vous



entretiendrez avec eux les meilleures relations. Quant aux nôtres, elles ne sauraient qu'être excellentes.

Et Henri IV, sur une amicale bourrade et en proférant son juron historique, s'éloigna avec M. Henry de Vaugours.

M. de Vaugours ne mentait pas. Ermilly-Cicéron, pas plus que Denis Papin-Gilliart n'étaient d'une intelligence supérieure. Seul, comme le reconnaissait Henri IV, Mahomet ne manquait pas d'esprit. Commissaire de marine, il avait beaucoup roulé et fréquenté pas mal de gens de toutes sortes. Aux Indes il avait du être initié aux théories de réincarnation et de vie antérieures. Ces billevesées lui avaient sans doute un peu tourné la tête. Son voyage en Arabie l'avait achevé et, à La Mecque, il était devenu Mahomet. Je ne me sentais aucune envie de contrecarrer sa lubie pas plus que celles du bon M. d'Ermilly et du brave M. Gilliart, ce dernier modeste et taciturne et pas plus fier que cela, en tant que Denis Papin, d'avoir inventé la chaudière à vapeur. M. d'Ermilly était plus bruyant. On le surprenait parfois à s'exercer à des périodes cicéroniennes et à déclamer, d'une voix tonitruante et bègue, la fameuse apostrophe des *Catilinaires* :

« *Quousque tandem abutere patientiâ nostrâ, Catilina!* »

Cette manifestation oratoire accomplie, M. d'Ermilly se montrait le meilleur homme du monde. Il avait du goût pour les calembours et les histoires scatologiques. Elles ne déplaisaient pas non plus à Vaugours, le Vert Galant, qui cependant les préférait grivoises, érotiques et même obscènes, ce qui faisait hausser à Mahomet ses épaules déjà contrefaites, surtout lorsque Vaugours le plaisantait sur les trois cents femmes de son harem et les Houris de son paradis. Je remarquai assez vite que si Vaugours traitait assez dédaigneusement Mahomet-Durand, ce dernier ne manifestait pas grande sympathie pour le Bon Roi Henry. Il le qualifiait volontiers de soudard et de rustre et dénonçait sa fourberie et sa paillardise. Ayant lu, dans un de ces voyages, un tome dépareillé des *Historiettes* de Tallemant des Réaux, abandonné dans sa cabine par un passager, il y avait trouvé justement l'historiette de Henry Quatrième et en avait retenu que le bon Sire avait « le gousset fin et le pied friand ». Mahomet-Durand citait avec complaisance cette particularité odorante et historique et quoiqu'il la reconnût chez M. de Vaugours, il n'en émettait

pas moins certains doutes sur ses prétentions réincarnatoires. Celles d'Ermilly-Cicéron lui paraissaient également sujettes à caution, tandis qu'il tenait celles de Gilliard-Papin pour parfaitement fondées.

Ces rivalités m'amusaient et je voyais assez régulièrement mes nouveaux amis sans pourtant m'en laisser importuner. Quand leur compagnie me lassait un peu, je me retirais d'elle et me distrayais par de longues promenades dans le parc où ces messieurs, respectant mon goût de solitude, avaient le bon esprit de ne pas me suivre. Parfois ces promenades me menaient jusqu'à l'extrémité du domaine, à un endroit appelé le *Point de vue*. C'était une sorte de terrasse dominant un saut de loup d'où l'on apercevait un assez vaste horizon de cultures, de prairies, de bois et d'où l'on distinguait un bout de la grande route avec ses bordures de beaux arbres. Cette route était assez fréquentée. Souvent, lorsque j'étais assis au *Point de vue*, un cri aigu ou un grondement sourd déchirait ou rompait le silence. Soudain, brusque, luisante en ses laques, en ses cuivres, en ses nickels, capot et carrosserie, avec une vertigineuse vitesse, dardant le regard éteint de ses phares, impérieuse et souple, triomphale, quelque

grosse auto apparaissait dans son escorte de poussière. Un instant elle était là, puis le détour de la route la cachait et je n'entendais plus que le hurlement désespéré, l'appel déjà lointain de sa sirène. Tout retombait dans le calme. La poussière se dissipait sur la route déserte. Au-dessus de ma tête, un oiseau chantait ; je voyais trembler une feuille au bout d'une branche, je suivais à mes pieds le balancement imperceptible d'un brin d'herbe. Ces jours-là, j'avais presque peur de redevenir moi...

\*  
\* \*

J'étais une fois assis sur cette terrasse et une de ces grosses autos venait de passer sur la route et d'y passer phares allumés. Je constatai que je m'étais attardé et qu'il me restait juste le temps de revenir au pavillon avant la nuit close. Je marchais donc d'un bon pas dans cette direction, quand, au bout de l'allée, j'aperçus quelqu'un qui venait à ma rencontre. Étais-je si en retard que le docteur envoyât à ma recherche ou avait-on quelque nouvelle à m'annoncer ? Aussi me hâtai-je vers le survenant. Il marchait assez vite et nous fûmes bientôt à petite dis-

tance l'un de l'autre. A ce moment, je remarquai que ce n'était pas un des gardiens, ni aucun de mes voisins de pavillons. Je distinguais un homme de taille moyenne, fortement bâti, d'aspect trapu et rablé et qui tenait la tête baissée. Comme il n'avait pas l'air de me voir, je ne fis rien pour me faire remarquer de lui, mais à mesure que je m'approchais, je ressentais une impression singulière, une sorte de malaise angoissé que rien ne motivait. Les mauvaises rencontres étaient impossibles dans le parc du docteur. L'accès n'en était permis qu'aux hôtes des pavillons. Quant aux autres pensionnaires de la maison, les bons grillages des fenêtres et les solides serrures des portes leur interdisaient toute escapade. Qui pouvait donc bien être ce promeneur inattendu ? Un nouvel occupant d'un des pavillons qui se trouvaient libres ? Quel qu'il fût j'en étais presque arrivé à le croiser, quand soudain je tressaillis et fis un pas en arrière. Mon cœur battait violemment. Les poings fermés, je m'affermis sur mes jambes, mais l'homme ne parut pas s'apercevoir de ma présence et me frôla, la tête basse. Quand je l'eus ainsi dépassé, je m'aperçus que j'étais couvert d'une sueur froide et que tout mon corps tremblait. Dans ce promeneur crépusculaire, ne

venais-je pas, en effet, de reconnaître le conducteur de la grosse auto rouge qui avait troublé tant de fois le somnolent silence de ma petite ville de P... ; de reconnaître également l'inquiétant passant nocturne du Jardin Public de Vallins et l'agresseur mystérieux qui, un soir, le long du lac, au Bois de Boulogne, avait levé sur moi son couteau, d'un geste meurtrier ; celui que, à plusieurs reprises, le destin avait placé ainsi sur ma route, et qui réapparaissait brusquement, comme s'il me poursuivait jusqu'au fond de ma retraite. Alors une sorte de panique me saisit, et sans retourner la tête, à toutes jambes, je me mis à courir dans la direction des pavillons. Une fois là, au lieu de rentrer chez moi, je me précipitai vers le bureau du docteur B... où, sans frapper, haletant, je fis irruption avec une impétuosité qui fit se lever non moins brusquement le docteur du fauteuil où il était assis. Ce fut alors que je me rendis compte de mon incorrection et j'eus heureusement la force de m'en excuser et d'alléguer je ne sais plus quel prétexte à cette entrée intempestive, celui, je crois, d'un livre pour occuper ma veillée. Le docteur ne fut pas dupe de l'excuse et s'aperçut fort bien de mon désordre, mais il n'y fit aucune réflexion. Pendant qu'il

cherchait le volume dans sa bibliothèque, je m'étais assez bien remis de mon trouble pour lui demander, d'un ton négligent, quel était ce promeneur que je venais de rencontrer dans le parc. A cette question qui ne sembla pas le surprendre et à laquelle il semblait plutôt s'attendre, il me répondit :

— Mais c'est notre nouveau pensionnaire du Petit Marly, que je suis allé chercher, l'autre jour, à Paris. C'est un garçon de fort bonne famille. Il s'appelle Prosper de Boiclos, le fils du marquis.

\* \* \*

Il m'avait pris en amitié. Presque chaque jour il venait s'asseoir chez moi et y passait de longues heures, oisif et taciturne. Souvent, l'une après l'autre, il regardait ses mains. Elles étaient grandes et fortes, aux doigts épais, aux paumes endurcies par les travaux pénibles, des mains d'ouvrier. Une des deux, la droite, paraissait l'intéresser particulièrement. Il la considérait avec attention et curiosité. Avec attention et curiosité aussi, j'examinais ce visiteur presque quotidien. Je détaillais ce corps trapu et vigoureux, ces membres solides, cette encolure courte

et puissante, et ce visage, ce visage au front bombé, aux yeux enfoncés, au menton proéminent, ce visage à la fois farouche et douloureux, ce visage qui était bien, — j'en étais de plus en plus fermement persuadé, — les divers visages qui m'étaient apparus en de mémorables circonstances. Il ne m'était pas possible de ne pas identifier Prosper de Boiclos avec l'homme qui m'avait menacé, un soir, au Bois de Boulogne, comme il avait été sur le point de m'assaillir de nouveau dans le Jardin Public de Vallins, le brutal chauffeur de la grosse auto rouge, à la déchirante sirène, qui, un soir aussi, à P..., sur la route du Canal, avait failli m'écraser et avait laissé tomber dans la poussière un couteau ouvert. Oui, tous ces visages étaient bien. ceux de Prosper de Boiclos qui, assis, auprès de moi, y passait de longues heures, taciturne et regardant ses mains...

Lorsqu'il lui arrivait de parler, Prosper de Boiclos ne faisait jamais aucune allusion à ce que je savais de sa vie, à sa fuite de la maison paternelle, à sa disparition bizarre qui, pendant des années, avait privé son père de la présence d'un fils unique. Il ne disait mot non plus des métiers dont l'exercice lui avait roidi les muscles et endurci les mains. Par quelles



aventures avait donc passé cet étrange et insaisissable vagabond avant d'en arriver à ce couteau levé sur un passant inoffensif, à ce métier de chauffeur qu'il accomplissait avec une folie de vitesse et qui, par une coïncidence singulière, l'avait ramené à ce château de Villoine où il était né et où il avait reparu sous cet étrange incognito, au service de cet Argentin de passage et aux ordres de la belle Claire Derveneuse, mon ancienne maîtresse ? Toutes ces questions me tourmentaient et je n'osais lui en poser aucune. Il me causait une inexplicable timidité et même une sorte de malaise, quand il fixait sur ses trop fortes mains ses yeux de brute et d'illuminé, car Prosper de Boiclos était fort dévot. Ses poches étaient pleines de chapelets, de médailles, de scapulaires. Plusieurs fois dans le parc je le surpris en prières et à genoux. Cela ne cadrait guère avec son passé d'agresseur nocturne. Prosper de Boiclos demeurerait pour moi une énigme que je désespérais de jamais résoudre. Le docteur, interrogé à son sujet, ne m'avait répondu que des choses vagues. Pourtant, un jour, il se laissa aller à me faire entendre que Prosper de Boiclos avait passé par des états de délire mystique et avait eu des visions. Visionnaire peut-être, mais Prosper de Boiclos

ne me faisait nullement part de ses révélations dans ses visites. Il ne me communiquait aucun aperçu surnaturel.

Cette situation aurait pu durer longtemps si un événement fortuit n'eût déterminé les étranges confidences qui s'ensuivirent. Un jour que je m'étais rendu chez le docteur pour y renouveler ma provision de lectures, je revins du pavillon en rapportant sous mon bras avec d'autres volumes *l'Antéchrist* de Renan. D'ordinaire, Prosper de Boiclos ne faisait guère attention à ce que je lisais, mais, cette fois, à peine eut-il vu le titre de l'ouvrage posé sur la table qu'il entra dans une vive agitation. Levé de la chaise où il attendait mon retour de chez le docteur, il marchait à travers le salon avec une nervosité visible, les poings serrés. Il avait une expression de visage si violente et si furieuse qu'elle me rappela celle que j'avais entrevue à l'éclair du couteau sur moi brandi. Soudain, il se laissa tomber sur un siège. Sa voix s'étranglait dans sa gorge et, du doigt, il me désignait le titre du livre de Renan :

— *L'Antéchrist ! L'Antéchrist !*

Il se tut un moment, puis il reprit :

— Car Il viendra, Il viendra ! Tout l'annonce et Il est si proche que son souffle déjà passe

dans le ciel. Tout indique que les temps sont révolus. Ce qui est prédit va se réaliser. Il viendra dans la détresse et dans la souffrance, dans la terreur et dans la colère, dans le sang et le pus, dans le tonnerre et dans l'éclair, dans la révolte et dans la guerre. Malheur à ceux qui ne seront pas prêts à le combattre, qui ne seront pas décidés à le prendre à la gorge, à lui plonger un couteau dans le flanc ! Malheur aux faibles, aux timides et aux lâches et qui ne résisteront pas par le fer et par le feu aux tyrannies du Maudit !

Des hoquets de colère le suffoquaient. Un frisson agitait son corps tout entier. De son poing brutal, il se frappait la poitrine :

— Et ce ne sera pas assez de prier ; il faudra agir. Il faudra que le sang coule, que la chair s'entr'ouvre ; il faudra savoir déchirer la chair et en faire jaillir le sang. Apprenez à manier le glaive, à diriger les chars de guerre. Ceignez vos reins, armez vos bras. Apprenez à vaincre en sachant vous vaincre. Quittez vos familles, abandonnez votre père en sa maison. Durcissez vos muscles, durcissez vos mains. Brandissez la lame vengeresse. Exercez-vous à trancher la peau.

Il hurla :

— Antéchrist, Antéchrist ! pour apprendre à te vaincre, j'ai tout quitté. J'ai erré et j'ai peiné. J'ai forgé le fer, taillé le cuir, poli l'acier, étudié la brutale complexité des machines, sué dans l'atelier, subi l'ardente haleine des bra-siers. J'ai porté des fardeaux, j'ai décuplé ma force. J'ai étudié toutes les mécaniques et tous les mouvements. J'ai conduit des chevaux de vapeur et d'acier plus rapides que les coursiers de l'Apocalypse. J'ai renoncé à la vie pour laquelle j'étais né. Les voix d'en haut l'exigeaient. J'ai abdiqué mon nom. Mon père a pleuré sur l'enfant perdu, mais pendant qu'il pleurait, je me préparais à la grande œuvre.

Il se tut un instant, puis il ajouta :

— J'ai appris à tuer, j'ai tué !...

Il baissa la voix :

— C'était dans une petite ville, à... Où ? cela importe peu, n'est-ce pas ? J'étais chauffeur chez des gens, une grande auto rouge... J'avais déjà essayé une fois, à Paris, au Bois de Boulogne, au bord du lac, mais je n'étais pas prêt, j'ai hésité... D'autres fois encore... Chez ces gens. Ils étaient à table avec des femmes, une grande blonde à collier de perles. J'avais mon couteau dans ma poche, tout ouvert... La blancheur de sa peau m'attirait... Je ne sais pour-

quoi, je ne l'ai pas frappée. C'est quelques jours après que mes voix m'ont dit que le moment était venu. C'était à moi de sauver le monde, de le préserver de la grande catastrophe, à moi de me dresser en face de lui, l'Antéchrist annoncé, le Précurseur monstrueux, le Messie du mal... Je n'avais pas un instant à perdre, mes voix m'indiquaient où je le rencontrerais. Alors j'ai quitté le château et je suis arrivé à l'aube dans cette petite ville. J'ai rôdé, j'étais très calme. Une seule chose m'inquiétait, ma main saurait-elle conduire le fer justicier ? Je songeais à cela. C'est ainsi que je me suis arrêté devant une grande maison. Il y avait un jardin, la grille ouverte... Je suis entré dans la maison. J'ai traversé un vestibule sans rencontrer personne. Au bout du vestibule, il y avait un escalier, je suis monté au premier palier, jusqu'à une porte, fermée celle-là... J'allais redescendre, mais ma Voix me parlait. Alors j'ai heurté à cette porte. Elle s'est ouverte et je me suis trouvé en face d'un vieux petit monsieur à lunettes d'or qui me regardait d'un air effaré, les yeux ronds. Je vous jure que je ne sais pas comment cela s'est fait. Soudain je vis ma main armée du couteau, je vis le couteau frapper le petit vieux monsieur à la gorge, le

sang jaillir et le vieux petit monsieur à lunettes de tomber. Il râlait doucement et ses mains grattaient faiblement le plancher. Je le regardais agoniser. Je me disais : « C'est comme cela que l'on meurt, qu'il mourra, Celui qui doit mourir. » Je me disais : « Maintenant tout est bien ; je sais tuer » et je me répétais : « Tu as tué, tu as tué ». J'ai refermé mon couteau et je suis parti. Personne ne m'a vu sortir de la maison comme personne ne m'y avait vu entrer. A la gare, j'ai pris le train et je suis allé où je devais aller. Il n'était pas encore venu, mais Il viendra. Mes Voix me l'ont dit. Il viendra ; je l'attends, je suis prêt... Il faut être prêt.

Prosper de Boiclos se tourna vers moi brusquement :

— Et vous, êtes-vous prêt ?

Il n'attendit pas ma réponse et éclata d'un rire strident :

— Ah ! oui, le pauvre petit vieux monsieur à lunettes d'or... Que voulez-vous, mon cher, il faut bien se faire la main.

Il avait approché de mon visage les siennes. Je les voyais brutales et contractées, formidables et je ne sais trop ce qu'il serait advenu si le docteur P... n'était pas entré chez moi à l'improviste. Je n'ai plus revu Prosper de

Boiclos, ni à son pavillon, ni dans le parc, et je me demande encore si je n'ai pas rêvé...

\*  
\* \*

Je ne jugeai utile de mettre au courant de l'épisode que je viens de rapporter ni Mahomet ni Henri IV pas plus que Cicéron et Denis Papin, mais je ne sais trop pourquoi cet événement me détacha quelque peu de ces sympathiques réincarnés. De leur côté, il me semblait qu'ils me recherchaient moins. Je les avais peut-être quelque peu déçus. Quoiqu'ils m'eussent engagé à interroger mon subconscient, j'avais été incapable d'y retrouver aucune célèbre personnalité antérieure. Je n'abritais pas plus en moi l'âme de Napoléon que celle de Raphaël ou de Christophe Colomb. J'étais vraiment un personnage insignifiant, aussi bien dans mon existence présente que dans ma vie antérieure. J'avais beau remonter dans mon médiocre passé, je n'y trouvais rien d'intéressant. Cette recherche eut même l'inconvénient de réveiller en moi certains souvenirs. Je me rendis compte du « ratage » de mes essais à introduire dans ma destinée du romanesque, de

l'imprévu, du « divertissement ». Tout avait abouti à un lamentable échec, à faire de moi le pensionnaire du docteur B..., l'hôte de son *Petit Marly*.

Ce rappel m'occupa assez longtemps. Je revis mon enfance entre mon père et ma mère, mes vacances de petit garçon à P... dans la maison de ma tante Chaltray, ma vie d'étudiant et de jeune homme, la mort prématurée de mes parents. Je me revis dans mon gentil hôtel de la rue Desbordes-Valmore. Là, j'avais eu des loisirs que je n'avais pas su employer, des occasions dont je n'avais pas su tirer parti, des plaisirs dont je n'avais pas su jouir. Je revis la banalité de mes amours, tout ce qui avait créé en moi ce sentiment d'ennui où j'avais perdu tout désir de travail et d'action, toute velléité d'initiative dans la vague attente de quelque chose d'imprévu qui m'arracherait brusquement à la monotonie quotidienne. A cette attente rien n'avait répondu. Je ne pouvais pas qualifier d'imprévue la galante rencontre d'une Claire Derveneuse. Ni elle ni ses semblables ne furent capables de dissiper cet ennui qui me paralysait. Puis survinrent ma ruine, ma lâche dérobade, devant la réalité, mon lâche « traité » avec ma tante Chaltray, ma retraite à P...



De ce temps, je revoyais minutieusement tout le détail, les lieux et les gens, le salon de ma tante, ses vieux meubles, le portrait du Président d'Arthun, la chambre aux images de piété, l'escalier, ma chambre à moi, la table où je posais ma montre, la fenêtre d'où j'apercevais les arbres du Mail, la feuille qui tremblotait au bout d'une branche. J'entendais le pas de la vieille Mariette, la sonnette à pied de biche... Je revoyais M. de Gernage et M. Requisada, le Cercle, la route aux platanes, celle du Canal et la maison de M. de Bligneul, avec son jardin, la maison dont, un jour, comme Prosper de Boiclos, j'avais trouvé la porte ouverte...

Tout cela m'apparaissait avec une précision extraordinaire : les moindres gestes, les moindres paroles de ma tante Chaltray, les bavardages de la vieille Mariette, tous les propos des uns et des autres, les odeurs, les bruits, la couleur du ciel, la forme des nuages, les brouillards qui parfois s'élevaient de la rivière. Je refaisais toutes les promenades jadis faites. Tout à coup le cri d'une sirène d'auto déchirait l'air et il me semblait voir repasser la grosse voiture rouge conduite par le mystérieux chauffeur dont je savais maintenant le nom. Puis le silence se rétablissait ; la vie monotone

de la petite ville reprenait son cours... M. de Gernage et M. Requisada s'abordaient au coin de la grand'rue ; M. de Bligneul les saluait en passant, les yeux baissés sous ses lunettes d'or. Ma tante Chaltray s'en allait à l'office. Je rentrais. Alors paraissait M. de la Rivellerie, portant sous le bras un tome de son *Histoire du Parlement de Vallins* et venant pour faire photographier le portrait du Président d'Arthun, M. de la Rivellerie avec sa redingote, sa cravate blanche, ses petits pieds qui marchaient à petits pas...

J'étais un jour occupé à feuilleter dans ma mémoire ces images quand le docteur B... se présenta. Il s'assit et la conversation s'engagea. Le docteur était un causeur fort agréable et fort érudit, surtout sur l'époque Louis Quatorzième, mais cette fois il n'était pas en veine historique. Il me posa diverses questions sur divers sujets, puis en vint à me rappeler la scène bizarre que m'avait faite Prosper de Boiclos. Que pensais-je de cette histoire de crime ? De là, le docteur me demanda quelques renseignements sur P..., puis il m'apprit la vente définitive du château de Villoine à des Argentins dont l'un allait épouser une certaine demoiselle Derveuse.

Il m'observait puis se tut un instant... Soudain, à brûle-pourpoint :

— Cela vous ferait-il plaisir ds recevoir la visite de quelqu'un qui s'intéresse beaucoup à vous ?

Je fis l'étonné ; le docteur en profita... Mon ami, M. de la Rivellerie, en ce moment dans son cabinet, serait heureux de me serrer la main. Il avait à me faire une communication importante. Je n'avais aucune raison de ne pas recevoir M. de la Rivellerie. Ce fut ce que je répondis au docteur. J'étais prêt à l'accompagner à son cabinet.

M. de la Rivellerie nous y attendait, l'air aimable et un peu gêné... Nous échangeâmes une poignée de mains. Il venait de Paris où il était allé remercier MM. les Académiciens du prix décerné à son *Histoire du Parlement de Vallins* et s'entendre avec le grand dramaturge Jacques Huguin qui voulait tirer une pièce de l'affaire Sorrigny-d'Arthun. Il avait aussi à me donner des nouvelles de ma tante Chaltray. Elle se portait bien, mais elle déclinait. Elle se plaignait de sa solitude. La mort de son vieil ami M. de Bligneul lui laissait un grand vide, mais elle éprouvait un certain allègement à son chagrin depuis que les véritables circonstances

de cette mort controversée avaient été élucidées. Bref, elle m'invitait à venir reprendre ma place auprès d'elle.

Ayant ainsi parlé, M. de la Rivellerie me tendit une lettre de ma tante. Je la lus. Elle répétait la proposition que me faisait verbalement M. de la Rivellerie. Il s'était tourné vers le docteur :

— D'autant plus, n'est-ce pas, cher docteur, qu'étant donnés les grands événements politiques qui semblent inévitables, votre pensionnaire serait mieux à P... qu'ici. On ne sait jamais ce qui peut arriver et vous pourriez être amené à prendre certaines dispositions que... Vous me comprenez... Évidemment tout peut encore s'arranger, mais l'Europe est au bord de l'abîme.

Le docteur B... acquiesça.

J'étais demeuré silencieux, tenant à la main la lettre de ma tante. Tout à coup, sans que j'eusse parlé, j'entendis une voix qui s'élevait et que je reconnus pour la mienne. Elle prononçait des paroles que je n'émettais pas et que j'ai retenues textuellement :

— Vous remercieriez ma tante, cher monsieur de la Rivellerie, mais avouez que ce serait une véritable folie que de préférer la pauvre petite

ville de P... et ses habitants à cette maison où je suis en rapports journaliers et intimes avec des personnages qui s'appellent Mahomet, Henri IV, Cicéron et Denis Papin, d'autant que nous y attendons d'un jour à l'autre Galilée et Louis XIV... Ma tante comprendra que je ne sacrifie pas ces illustres compagnies à la sienne... Faites-lui mes excuses et mes amitiés.

La voix, qui était ma voix, cessa de parler et j'entendis celle du docteur qui disait à M. de la Rivellerie :

— Vous ne vouliez pas me croire, cher monsieur, vous voyez bien, vous voyez bien...

Je n'ai le temps que d'ajouter quelques mots à ce manuscrit. La prédiction de Prosper de Boiclos s'est accomplie. Le règne de l'Antéchrist commence. C'est le règne du bruit et du sang. Il parle par la voix de tous les tonnerres. Cette nuit, des chars de feu aériens ont laissé tomber, du haut du ciel, des bolides enflammés. La terre a tremblé. Les murs ont chancelé... J'ai vu une grande flamme. On a retrouvé Mahomet écrasé sous les décombres et on ne sait pas ce qu'est devenu Denis Papin. Quant au docteur, il s'est enfui à travers le parc. On l'a vu passer ; il portait des culottes à boucles, un habit brodé, un chapeau à plumes et une grande perruque, et il

agitait les bras en se proclamant le Roi Soleil. Lui aussi, comme Léon Durand, comme Vaugours, comme d'Ermilly, comme Gilliard Papin, *il en était un...*



*Monsieur Etienne Lebrun*

*20, avenue de la Bourdonnais*

*Paris, VII<sup>e</sup>*

*Cher Monsieur,*

*Je vous remercie de votre aimable lettre et aussi du manuscrit que vous avez bien voulu me communiquer. Malgré les caractères minuscules de l'écriture, il demeure assez lisible et je l'ai lu avec un véritable intérêt, mais, à vous dire exactement l'impression qu'il m'a produite, j'éprouve, je l'avoue, un certain embarras. En effet, cette confession bizarre, à la fois étrange et logique, incohérente et composée, m'a paru d'abord l'œuvre d'un malade, ainsi que l'indiquaient les circonstances et le lieu où vous l'avez découverte, et je l'envisageai sans méfiance comme un curieux document pathologique, concernant la formation*



*d'une idée fixe, son développement, ses ramifications. Il me semblait deviner assez facilement les faits réels au moyen desquels une imagination hallucinée avait échafaudé les constructions de sa manie. Je suivais assez aisément les détours du labyrinthe mental où, une fois rompu le fil conducteur, s'était perdu de plus en plus le malheureux égaré. Cependant en examinant plus critiquement et plus sceptiquement certains passages de ce singulier récit où se révèlent de véritables dons d'écrivain, j'en suis arrivé à me demander si je ne me trouverais pas plutôt en présence d'un ouvrage de littérature, simulant un caractère documentaire, sans en avoir la véracité, en un mot, en face d'un roman où l'auteur se serait très subtilement amusé à une malicieuse imitation, à une sorte de parodie sournoise des romans judiciaires et des romans d'aventures si nombreux à notre époque, et cela avec un talent que je me plais à reconnaître et dont je goûte fort l'ironie. J'ajoute qu'à ces intentions imitatives et parodiques se joignent en ces pages d'assez justes observations sur la vie de province, qui cependant parfois atteignent à une visible exagération satirique. D'ailleurs, tout cela est fort habilement fondu et la supercherie, si supercherie il y a, est conduite avec un art qui me permet d'en féliciter*

*l'auteur, quel qu'il soit, et à qui je vous demanderais de transmettre mes bien sincères félicitations, à moins qu'elles ne soient allées droit à leur but et que je n'aie qu'à les compléter en vous priant d'agréer, cher monsieur, avec mon meilleur souvenir, l'expression de mes sentiments sympathiques.*

*Gallier-Le Chesne.*

*Je fais reporter chez vous le manuscrit.*

**FIN**

---

Paris. — Imp. PAUL DUPONT (Cl.). — 8.6.1925.

---